


A DEO ET REGE

Louisa Stanhope

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

PAR M^R. TISSOT,

DOCTEUR ET PROFESSEUR EN MÉDECINE, de la Société Royale de LONDRES, de l'Ac. Med. Ph. de BASLE, de la Soc. Econom. de BERNE, de la Soc. Phyſ. expérimentale de ROTERDAM, &c. &c.

DIXIEME EDITION ORIGINALE,

Revue & augmentée par l'Auteur ; exactement conférée ſur l'Edition de Paris de 1782, où l'on a corrigé des fautes très-eſſentielles.

TOME SECOND.



A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp. Lib. & Imp^rs

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

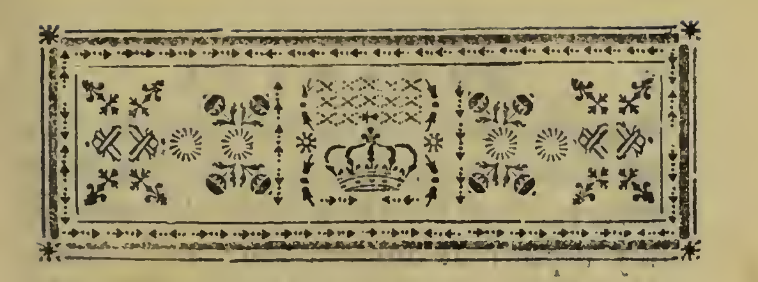
M. DCC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DE LL. EE DE BERNE, *Nos Souverains Seigneurs.*

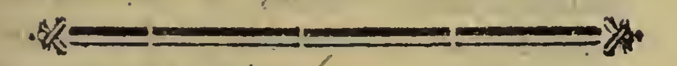
CHAP. XXXIII. *De l'inoculation de la petite-vérole & de la rougeole.* . . . . Page. 253
XXXIV. *Des Maladies de langueur.* 286
XXXV. *Des Charlatans & des Maîges.* 303
XXXVI. *Questions auxquelles il faut savoir répondre.* 332
Table des remedes. 337
Table des matieres. . . . . 361.

Fin de la Table des Chapitres du Tome II.

AVIS



AVIS
AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ.



CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. CHACUN connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même ſouvent colique.

Il y en a de longues & invétérées qui dépendent de quelque vice eſſentiel dans la conſtitution ; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup ſans aucun mal précédent, ſi ce n'eſt quelquefois un peu de dégoût & de peſanteur

dans les reins & dans les genoux, qui ne ſont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fievre, (ſouvent même il n'y a point de douleur du tout), ſont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amaſſées dès long-tems & corrompues, qui, ſi elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie; & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus diſpos.

§. 326. Il faut bien ſe garder de les arrêter; elles finiſſent ordinairement d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuiſibles ſont évacuées, & elles ne demandent aucun remede; il faut ſeulement diminuer conſidérablement la quantité des alimens, ſe priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques ſoupes, de quelques légumes ou d'un peu de fruit crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tiſane de capilaire eſt très-ſuffiſante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque ni confection, ni autres drogues de cette eſpece.

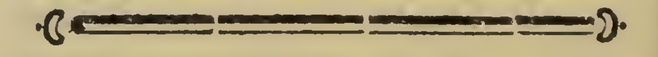
§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou ſix jours le mal dure encore, qu'il affoibliſſe le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & ſur-tout ſi les envies d'aller à la ſelle deviennent plus

fréquentes, alors il faut l'arrêter. Pour cela on met le malade tout-à fait au régime; & si la diarrhée est accompagnée d'un grand dégoût, de soulevemens de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donne la poudre N°. 35. Si ces accidens n'existent pas, il suffit de le purger, & on peut le faire avec l'infusion froide de demi-once de sené, ou une once de sel de Sedlitz, & autant de sirop de roses; ou s'il n'y a point de chaleur ni de séchereste, mais s'il paroît de la foiblesse dans les intestins, on donne la poudre N°. 51; & pendant l'opération du remede, on lui fait prendre toutes les demi heures une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée arrêtée par ce remede revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere ténace qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger de nouveau avec la même médecine ou avec un des remedes N°. 21. 23, ou 47, & ensuite donner à jeûn pendant deux matins la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 35, ou a été purgé, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant longtems ſans obſerver même aucun régime; alors elles ſe perpétuent & affoibliſſent entiérement le malade. Il faut dans ces cas-là commencer par le remede N°. 35; enſuite on donne de deux jours l'un, quatre fois de ſuite, celui N°. 51; & pendant tout ce tems-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37) ou de ris cuit au bouillon foible de poule. L'on met avec ſuccès ſur l'eſtomac un emplâtre ſtomachique ou une flanelle, qu'on trempe ſouvent dans une décoction d'herbes aromatiques, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent ſouvent ſur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient ceſſé pendant pluſieurs jours.



CHAPITRE XXIV.

De la dyſſenterie.

§. 329. LA dyſſenterie eſt un flux de ventre accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, d'envie fréquentes d'aller à la ſelle. Ordinairement

il y a un peu de ſang dans les ſelles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'eſt point néceſſaire pour conſtituer la dyſſenterie; celle où il n'y en a point, n'eſt pas moins dangereuſe que l'autre.

§. 330. La dyſſenterie eſt ordinairement épidémique, elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus ſouvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent.

Les grandes chaleurs rendent le ſang & la bile âcres; tant qu'elles durent, la tranſpiration ſe fait, (voyez introduction pag. 28.); mais dès qu'elles diminuent, ſur-tout le ſoir & le matin, cette évacuation ſe fait moins bien, d'autant plus que les humeurs ont acquis par les grandes chaleurs beaucoup d'épaiſſiſſement; alors cette humeur âcre arrêtée ſe rejette ſur les inteſtins & les irrite; les douleurs, les évacuations, & tous les autres accidens ſurviennent.

Cette eſpece de dyſſenterie eſt de tous les tems & de tous les pays; mais ſi à cette cauſe il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ſerrés, tels que les hôpitaux, les camps, les priſons, cela porte dans les humeurs un principe

de malignité, qui, s'aliiant à la cauſe de la dyſſenterie, rend cette maladie plus fâcheuſe.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un friſſon; le malade perd aſſez vite ſes forces, il ſouffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent pluſieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir, il pâlit; le pouls n'eſt cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit; enfin les ſelles ſurviennent; les premieres ne ſont ſouvent que des matieres liquides & jaunâtres, mais bientôt elles ſont mêlées de glaires, & ces glaires ſouvent teintes de ſang. Leur couleur varie, elles ſont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque ſelle, & les ſelles deviennent très-fréquentes; l'on en a juſqu'à huit, dix, douze, quinze par heure; alors le fondement s'irrite, le téneſme (qui eſt une envie d'aller à la ſelle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) ſe joint à la dyſſenterie, & occaſionne ſouvent une chûte du fondement; l'état du malade eſt très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaiſſies,

qui reſſemblent à des morceaux d'inteſtins ; quelquefois des grumeaux de ſang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il ſe forme des ſuppurations, des gangrênes ; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes ; le hoquet ſurvient, le malade rêve, ſon pouls s'affoiblit, il tombe dans des ſueurs froides & dans des défaillances qui finiſſent par la mort.

Quelquefois il ſurvient une eſpece de phrénéſie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vu chez quatre ſujets un ſymptôme aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence ; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes, elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang ; le malade conſerve quelques forces ; peu-à-peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoît, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appétit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fievre, & point d'altération, qui eſt peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes, & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui sont pour eux une source de douleurs & d'angoisses.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'est l'émétique. Le remede N°. 34, quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris dès les commencemens, emporte souvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N°. 35 n'est pas moins efficace; il avoit même été regardé très-longtems comme un spécifique sûr: il ne l'est pas, mais il est très-utile. On peut aussi prendre ce remede à la maniere des Brésiliens qui nous l'ont fait connoître & qui nous le fournissent; ils prennent deux dragmes d'hipécacuanha, qu'ils font infuser pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiede, on les coule & on boit la colature à jeûn. On réitérera pendant deux jours la même infusion avec la même racine qui a servi à la premiere. Le vomissement est médiocre le premier jour, il est très-foible le second & sur-tout le troisieme. Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très bonne marque; si elles ne diminuent point,

il eſt à craindre que la maladie ne ſoit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand ſoin toute viande, jusqu'à l'entiere guériſon de la maladie. La tiſane N°. 3 eſt la meilleure boiſſon.

Le lendemain de l'émétique on donne au malade le remede N°. 51, en deux priſes; le jour ſuivant on ne lui donne point d'autres remedes que la tiſane; le quatrieme on réitere la rhubarbe, alors ordinairement la force du mal a paſſé; on continue encore la diete pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convaleſcens.

§. 333. Quelquefois la dyſſenterie s'annonce avec une fievre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une ſaignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavemens N°. 6, & boire beaucoup de la tiſane N°. 3: l'on peut auſſi donner des lavemens d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation eſt abſolument paſſée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent; mais ſouvent il n'eſt pas néceſſaire de faire vomir; & ſi les ſymptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger,

la premiere fois avec la potion N°. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssentériques, en ne leur donnant pour tout remede qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets & qui en produisent souvent de très dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dyssenterie se joint à une fievre putride : ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N°. 23 ou 47, & plusieurs doses du N°. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N°. 32 est excellent dans ce cas; & l'on se sert avec succès de la crême de tartre N°. 24, qui opere comme les tamarins, & qui remplit presque toutes les indications qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755, il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fievres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fievres. Je commençai par le remede N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32, je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades, sur la fin de la maladie. Pres-

que tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez longtems, mais sans danger.

Il a régné en 1768, depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, dans les villes & villages à l'occident de Lausanne, sur-tout dans ceux qui sont au bas des Monts-Jurats, un grand nombre de dyssenteries, qui ont fait beaucoup de ravages dans quelques campagnes, & très-peu ici, quoique ce fût la même maladie par-tout. La méthode suivante ne m'a échoué pour aucun, quelque mal qu'il ait été & de quelqu'âge que ce fût, depuis celui de quelques mois jusques à celui de 80 ans; 1°. un régime très-exact; 2°. une boisson très-abondante ou d'eau d'orge ou de petit-lait, ou d'eau de poulet; 3°. pour quelques-uns le remede N°. 34, pour d'autres celui N°. 35, pour de troisiemes une simple potion purgative avec un sel amer, de la manne, des tamarins & du syrop de chicorée, que je réitérois au bout de trois ou quatre jours; 4°. des lavemens émolliens, une ou tout au plus deux fois par jour: 5°. tous les soirs après qu'ils avoient vomi ou été purgés, un calmant

avec le laudanum ou le ſyrop de pavot blanc ; ce remede, ſans faire dormir, les tranquilliſoit, les ſelles étoient beaucoup plus abondantes, mais beaucoup moins fréquentes & le malade beaucoup moins fatigué. 6°. Quand ſur la fin la maladie paroiſſoit n'être plus qu'une irritation dans le gros boyau (le rectum), des lavemens avec une décoction de kina, & un anodin, ont produit le meilleur effet.

Les villages où la maladie a fait les plus grands ravages ſont ceux où l'on n'a point pu faire prendre de vomitifs contre leſquels le peuple avoit un préjugé invincible, & où il s'eſt traité par le vin rouge & les aromates qui enflammoient & gangrenoient les inteſtins. Dans ceux où il s'eſt trouvé des perſonnes éclairées, aſſez charitables pour vaincre leur opiniâtreté, & les diriger dans tout le courant de la maladie, il n'a preſque péri perſonne.

§. 335. Quand le mal a déja duré plusieurs jours ſans remedes ou avec de mauvais remedes, il faut ſe conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût ſurvenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 336. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours,

qui ſont preſque toutes occaſionnées ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces cauſes; on les guérit en les mettant au régime, & en prenant une priſe du remede N°. 51. Si ſans aucune cauſe ſenſible, le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 337. Quelquefois elle eſt compliquée avec une fievre d'accès; il faut guérir premiérement la dyſſenterie, & enſuite la fievre. Si cependant les accès de fievre étoient violens, on donneroit le kina de la façon preſcrite dans le §. 259.

§. 338. Un préjugé pernicieux dont l'on eſt encore généralement imbu, c'eſt que les fruits ſont nuiſibles dans la dyſſenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaiſes années peuvent occaſionner des coliques, quelquefois des diarrhées; plus ſouvent des conſtipations, des maladies de nerfs, & de la peau, mais jamais une dyſſenterie épidémique. Les fruits mûrs de quelques eſpeces qu'ils ſoient; & ſurtout ceux d'été, ſont le vrai préſervatif de cette maladie. Le plus grand mal

qu'ils puissent faire, c'est en fondant les humeurs, & sur-tout la bile épaissie, s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée; mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyssenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyssenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai eu des dyssenteries, j'ai mangé moins de viandes & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légere attaque; & plusieurs médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits & guérirent. La grand'mere & un enfant qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruits; il mourut: elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne,

en 1750, dans le tems que la dyſſenterie faiſoit beaucoup de ravages, & que l'on déconſeilloit ſévérement les fruits, de onze perſonnes qui compoſoient la maiſon, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, ſeul docile au préjugé, s'en abſtint ſoigneuſement, & eut une dyſſenterie terrible.

Cette maladie détruiſoit un régiment Suiſſe qui ſe trouvoit en garniſon dans les provinces méridionales de France; les capitaines acheterent la récolte de pluſieurs arpens de vignes, l'on y portoit les ſoldats malades, l'on cueilloit du raiſin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les ſains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un miniſtre étoit attaqué d'une dyſſenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guériſſoient point; il vit par hazard des groſeilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis ſept heures du matin juſqu'à neuf; il fut déja mieux ce jour-là, & entiérement guéri le lendemain. Mr. KIRKPATRICK, dans ſa traduction, m'apprend que le fils d'un célebre médecin ne put être guéri d'un flux de ſang très-invétéré, que quand, après la mort de ſon pere, il mangea

une grande quantité de ces fruits : & dans la dyssenterie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui a été très-nombreuse, Mr. le D. BAKER, très-habile médecin, qui l'a fort bien décrite, a observé que ceux qui avoient mangé de grandes quantités de fruits d'été ou d'automne, n'avoient point été attaqués ou l'avoient été très-légérement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits, quand la dyssenterie regne, l'on doit en manger davantage, & les directeurs de la police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dyssenteries.

§. 139. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excrémens sont très-contagieux; & s'ils vont sur des bassins, on doit les sortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuel-

lement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il eſt auſſi très-néceſſaire de changer ſouvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaiſe, & elle attaque ceux qui habitent la même maiſon. Il ſeroit fort à ſouhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monſieur BOERHAAVE conſeilloit, quand la dyſſenterie étoit épidémique, d'impregner de la vapeur de ſoufre toute l'eau qu'on boit; on le fait en brûlant du *brand* ou pattes ſoufrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de ſuite d'eau, & qu'on roule pendant quelques momens.

§. 340. Je ne ſais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conſeille un plus grand nombre de remedes différens; il n'y a perſonne qui ne vante le ſien, qui ne l'éleve au-deſſus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juſte, avec un remede dont il ignore parfaitement les effets. Le malade ſouffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoiſonne par peur, par ennui ou par complaiſance. De ces différens remedes, il y en a qui ne ſont qu'indifférens, d'autres ſont per-

nicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois; mais après avoir réitéré que la ſeule véritable méthode eſt celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but ſont mauvaiſes, je me borne à avertir que la pire de toutes, c'eſt celle qui eſt la plus généralement ſuivie, & qui conſiſte à arrêter les évacuations par des remedes aſtringens, ou ceux qu'on tire de l'opium; méthode mortelle, qui tue toutes les années un grand nombre de perſonnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1°. que cette matiere irrite les inteſtins, les enflamme, & de l'inflammation naiſſent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & enſuite, ou la gangrene & la mort, ou un ſquirrhe qui dégenere en cancer (j'ai vu ce cas horrible), ou la ſuppuration, un abcès, un ulcere; ou 2°. qu'elle ſe rejette ailleurs, produit des ſquirrhes au foye, des aſthmes, l'apoplexie, l'épilepſie ou mal caduc, des douleurs de rhumatiſme horribles, des maux de yeux, & des maux de peau incurables.

Telles ſont les ſuites de tous les re-

medes astringens & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatisme cruel, qui avoit succédé immédiatement à un mêlange de thériaque & d'eau de plantin, donné le second jour d'une dyssenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, j'espere, de les leur avoir fait connoître.

§. 341. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jetter sur les parties malades, le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de légeres ulcérations, d'où naissent des diarrhées presqu'incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

Si les évacuations sont excessives, & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper par une diete sobre & seche, des fortifians, des frictions & de l'exercice.

De la dyssenterie maligne.

§. 342. J'ai dit un mot, plus haut, des

dyssenteries malignes, & je n'avois pas cru devoir en parler plus au long dans cet ouvrage, mais un ami m'ayant fait observer que les endroits où elle fait le plus de ravages sont souvent les plus éloignés de secours, je me suis déterminé à donner l'article suivant.

§. 343. Si cette corruption des humeurs qui forme les fievres malignes se trouve réunie avec les causes qui produisent la dyssenterie, il en résultera une dyssenterie maligne.

Quelquefois cette réunion dépend de causes particulieres à une seule personne, ou au moins à un petit nombre de personnes, ce qui forme des dyssenteries malignes isolées. Ainsi quand il regne des fievres malignes, il est rare qu'on ne voye pas quelque malade chez lequel il survient en même tems une dyssenterie; & dans les épidémies de dyssenterie les plus bénignes, si cette maladie attaque des corps dont les humeurs ont acquis un degré de corruption considérable, la maladie prend un caractere de malignité. L'on a vu plus d'une fois des dyssenteries véritablement bénignes, changées en malignes par le mauvais traitement.

Si cette réunion dépend de ces causes générales qui forment les maladies

épidémiques, il naît alors des épidémies de dyſſenteries malignes, qui ſont, après la peſte, une des maladies qui a fait le plus de ravages, & on l'a vue regner en même tems que la peſte.

Des chaleurs exceſſives, la famine, des camps marécageux, ont ſouvent produit cette maladie. L'on a vu un corps de cavalerie, après avoir été trop longtems dans un camp de cette eſpece, attaqué de cette cruelle maladie, compliquée à une gangrène des jambes, qui emporta les neuf dixiemes des cavaliers, & un très-grand nombre de chevaux. Sans aucune cauſe apparente, elle eſt ſouvent l'effet d'une de ces altérations de l'air, qui ne tombent point ſous nos ſens, mais qui ne nous ſont que trop démontrées par leurs funeſtes influences.

Les principaux ſymptômes qui caractériſent cette maladie ſont, outre le friſſon ordinaire & ſès accidens, friſſon qui n'a pas toujours lieu, une foibleſſe exceſſive & une angoiſſe cruelle, que le malade rapporte au creux de l'eſtomac; qui eſt ſouvent accompagnée de vomiſſemens abondans de matiere verte, ſans en être ſoulagé, & qui, durant juſques à la fin de la maladie ſi elle eſt mortelle, juſques à ce qu'elle ſoit conſidérablement amendée ſi elle

doit guérir, ne laiſſe jouir le malade d'aucun inſtant de bon ſommeil, le jette ſouvent, dès les commencemens, dans une rêverie ſourde, & quelquefois dans un délire marqué. Les douleurs des inteſtins ne ſont pas toujours proportionnées au danger de la maladie; j'ai vu des malades s'en plaindre à peine, & d'autres cependant les avoir aſſez vives; les évacuations par les ſelles ſont fréquentes & varient beaucoup; quelquefois c'eſt preſque du ſang pur très-diſſous; on voit alors le malade s'affoiblir d'heure en heure, rêver, peu ſouffrir & périr le troiſieme jour; d'autres fois c'eſt un rouge plombé; ſouvent elles ſont noires, plus ordinairement muqueuſes, avec un mêlange d'une matiere couleur de chocolat & du ſang; toujours d'une puanteur inſupportable. Les ardeurs & la ſuppreſſion d'urine ſont encore plus fréquentes que dans la dyſſenterie ordinaire, les urines ſont quelquefois exceſſivement brunes, ce qui caractériſe une colliquation très-funeſte; je les ai vues limpides comme de l'eau, & une fois entiérement laiteuſes; leur puanteur approche quelquefois de celle des ſelles, & l'on retrouve cette même puanteur dans l'haleine, quelquefois dans les crachats & même dans la

ſueur. Le dégoût pour les alimens eſt inſurmontable, on répugne même ſouvent à toutes les boiſſons qui ne ſont pas cordiales, & il y a aſſez fréquemment, dès les commencemens, une légere difficulté d'avaler, qui eſt du plus mauvais augure. D'autres fois la peau ſe ſeche ſinguliérement, plus ordinairement on la trouve froide & gluante ; on a vu dans quelques épidémies que les malades auxquels il ſurvenoit beaucoup de puſtules aqueuſes ſur toute la peau, guériſſoient. Le ſeul caractere conſtant du pouls, c'eſt d'être petit, & il eſt rare que la reſpiration ne ſoit pas gênée dès les commencemens. Le hoquet, la tenſion du ventre, le deſſéchement total de la langue, les défaillances, quelquefois des taches de gangrène dans différentes parties du corps, ſur-tout aux extrêmités inférieures, annoncent une mort prochaine & inévitable. La diminution des angoiſſes, la ſoupleſſe du ventre, le cours aiſé des urines, moins de foibleſſe & ſur-tout un ſommeil naturel, quelque court qu'il ſoit, font eſpérer avec confiance le rétabliſſement.

L'hipécacuanha eſt le principal remede de la dyſſenterie maligne, & il eſt de la plus grande importance de le donner dès les commencemens, avant que tou-

tes les humeurs inteſtinales ſoyent infectées ; on en ſeconde l'effet par un thé de camomille qui eſt peut-être plus indiqué dans cette maladie que dans aucune autre. Sept ou huit heures après cette premiere évacuation par le vomiſſement, il faut en procurer une ſeconde par les ſelles avec de la rhubarbe ; quand cette ſeconde évacuation eſt finie, on recommence l'uſage de l'hipécacuanha, mais à très-petite doſe ; deux, trois ou quatre grains, tout au plus, de deux en deux heures avec une taſſe d'un bouillon de poulet, ou de veau avec un peu de poule, & quelques racines de chicorée amere ; ou ſi l'on n'en a pas, de ſcorſenoires, de ſalſifis, de carottes jaunes, de céleri ; ces bouillons doivent être la ſeule nourriture ; ſi l'on croit avoir beſoin de ſoutenir plus efficacement les forces du malade, on peut y faire cuire un peu de croûte de pain, & donner, de deux bouillons l'un, une cuillerée de vieux vin blanc qui ne ſoit pas trop ſpiritueux ; les vins du Rhin, ceux de Grave, ceux de la Côte ſont les plus convenables ; ils agiſſent comme cordiaux & comme anti-putrides, & font autant de bien dans cette eſpece que de mal dans les autres.

Les inteſtins ſont ſi affoiblis par les impreſſions du venin, qu'ils ne peuvent ſoutenir

soutenir la même quantité de boisson, ni des boissons aussi relâchantes que dans les autres maladies aiguës; une grande quantité de boisson ne passe point, elle augmente les angoisses, elle tend le ventre, & supprime les urines, je m'en suis convaincu plus d'une fois; la même chose arrive si les boissons sont simplement relâchantes; d'ailleurs elles augmentent la foiblesse générale. Cette même foiblesse fait que l'usage des acides seuls, si bien indiqués d'ailleurs par la putridité, fait plus de mal que de bien, la boisson doit par-là même n'être ni trop abondante, ni trop relâchante, ni trop acide; une tisane d'oranges ameres fraîches, coupées par tranches fines, poudrées d'un peu de sucre, & sur lesquelles on verse de l'eau bouillante, m'a paru réunir toutes les qualités; l'écorce est aromatique, le blanc est un amer un peu tonique; le jus est acide, & ce mêlange produit un très-bon effet. L'on peut en substituer plusieurs autres analogues, en faisant l'infusion avec des amers & en la rendant légérement acide. Quand la foiblesse est excessive, le seul acide permis, c'est les vins dont j'ai déja parlé.

Les lavemens purgatifs, les relâchans, les gras sur tout sont très-nuisibles; les seuls qui conviennent, & il ne faut ja-

mais en donner beaucoup, ni les donner fort grands, mais tout au plus de ſept ou huit onces, ce ſont ceux qui ſont compoſés d'une ſimple infuſion d'herbes & de fleurs ameres, telles que la camomille, le mille pertuis, le mélilot, le trefle odorant.

Les premiers médecins qui virent que les puſtules qui paroiſſoient ſur la peau étoient utiles, firent faire des ſcarifications, & même des brûlures avec un fer chaud, qui étoient un remede très-uſité dans ces tems-là, ſur pluſieurs endroits de la peau, & s'en trouverent très-bien; l'on emploie aujourd'hui, avec un grand ſuccès, les emplâtres de véſicatoires, & il eſt certain que dans pluſieurs cas, à meſure qu'ils agiſſent, les évacuations diminuent, les angoiſſes ſe diſſipent & les forces augmentent; auſſi je ne balance jamais à les faire appliquer.

Ces ſecours ſont quelquefois inſuffiſans, & la maladie exige tous ceux qui ſont indiqués dans les fievres malignes (*a*); les deux qui m'ont paru mé-

(*a*) Quoique le reflux ſur les inteſtins d'une humeur âcre qui auroit dû s'évacuer par la tranſpiration, & que les premiers froids arrêtent, ſoit la cauſe la plus ordinaire de la dyſſenterie, comme je l'ai dit plus haut, il eſt

riter la préférence, ſont l'extrait de kina, diſſous dans l'eau de fleur d'orange & le camphre; ces remedes s'allient très-bien avec l'ipécacuanha, & on peut les donner dans le même tems, & même mêlés; ou les faire ſuccéder à ce remede, qui convient ſpécialement, quand il y a beaucoup de mucoſités, & qu'on peut ſuſpendre, quand elles ont beaucoup diminué & que le ventre eſt aſſoupli. Mais il ne faut jamais donner ni beaucoup d'extrait de kina ni beaucoup de camphre à la fois, ils agiroient comme irritans, & toute irritation eſt à craindre.

La liſte des remedes employés dans ces dyſſenteries malignes eſt immenſe; en élaguant tous ceux qui ſont évidemment mauvais & que l'expérience a démontrés tels, on voit qu'ils tendent tous aux mêmes indications que j'ai indiquées; je me ſuis borné aux plus efficaces, & je crois qu'ils peuvent tenir lieu des autres & opérer ce qu'on peut attendre de l'art, qui n'étant point ſecondé par la nature, eſt trop ſouvent ſans reſſource dans cette cruelle maladie; ſur-tout ſi l'on ne l'atta-

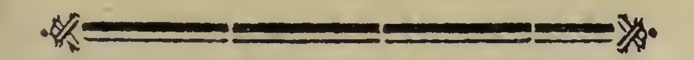
cependant vraiſemblable que quelques épidémies dépendent d'un principe âcre & empoiſonné, comme celui de beaucoup d'autres maladies épidémiques.

que pas dès les commencemens, & avant qu'elle ait porté à l'estomac & aux intestins des dommages irréparables.

Des évacuations excessives, qui menacent de détruire promptement toutes les forces, exigent des anodins, & l'on employe quelquefois avec succès extérieurement des flanelles trempées dans une décoction amere chargée de thériaque, qu'on applique chaudes sur l'estomac & sur le ventre, & qui contribuent à diminuer la fréquence des selles & à produire la suppuration.

S'il y a une maladie véritablement contagieuse, c'est celle ci ; j'ai vu il n'y a que quelques mois, dans une petite campagne très-voisine de la ville, un exemple terrible de la force de l'infection. Elle étoit composée de six personnes qui jouissoient d'une parfaite santé, il y arriva un des enfans qui revenoit de Hollande où il avoit été soldat & dont le teint décéloit un fond de cacochimie ; au bout de quelques semaines, il fut attaqué d'une dyssenterie cruelle & véritablement maligne, qui dans quelques heures détruisit absolument ses forces ; il se refusa à tous les secours (je crois que les meilleurs auroient été inutiles), & fut, pendant les cinq jours que la maladie dura, si agité & si inquiet qu'il se trainoit dans

la grange, la cuisine, le jardin, les chambres, alloit se coucher pendant la nuit au milieu de l'herbe couverte de rosée. Par cette conduite il infecta les six autres personnes; quatre le furent légérement; un homme de soixante ans & un garçon de dix, si fortement qu'ils périrent tous les deux, l'enfant sans avoir rien pris au bout de soixante heures; le pere qui prit dans les commencemens quelques remedes, mais dont il se dégoûta bien vîte, au bout de quatorze jours. Il n'a régné aucune dyssenterie dans le voisinage à cette époque, l'eau de cette maison est excellente, & après l'examen le plus attentif, je n'ai pu trouver d'autre cause de cette infection que la maladie du premier attaqué qui étoit la suite d'un germe de corruption dans ses humeurs.



CHAPITRE XXV.

La gale.

§. 344. LA *gale* est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne ou des habits, mais non point par

l'air ; ainſi en évitant ces moyens d'infections, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

„ Quoique toutes les parties du corps
„ puiſſent en être attaquées, la gale ſe
„ montre d'ordinaire, d'abord aux mains,
„ & principalement entre les doigts. Il
„ paroît, au commencement, une ou
„ deux puſtules, qui ſont remplies d'u-
„ ne eſpece d'eau claire, & qui donnent
„ des démangeaiſons très-incommodes.
„ Si on perce ces puſtules en les grat-
„ tant, l'eau qui en découle commu-
„ nique le mal aux parties voiſines. Dans
„ le commencement, on ne peut gue-
„ re diſtinguer la gale, à moins qu'on ne
„ ſoit bien au fait de ce mal; mais dans
„ ſon progrès, les puſtules augmentent
„ en nombre & en grandeur. Lorſ-
„ qu'on les ouvre en les grattant, il s'y
„ forme des croûtes dégoutantes, & le
„ mal gagne toute la ſuperficie du corps.
„ Si elles durent long-tems, elles forment
„ de petits ulceres, & elles ſont en mê-
„ me tems très-contagieuſes ".

§. 345. Le mauvais régime, ſur-tout l'abus du ſalé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté, occaſionnent cette maladie, qui ſe contracte cependant plus ſouvent par contagion. De très-bons médecins croient même qu'elle ne ſe

contracte pas autrement ; mais j'ai vu le contraire assez surement.

Quand elle paroît chez une personne, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses, & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amere, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou six verres par jour; &, au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N°. 21 ou avec une once de sel de Sedlitz & un quart-d'once de séné. On continue le régime; on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeûn, ou le soir en se couchant, avec le quart de l'onguent N°. 52. Le lendemain, le sur-lendemain, & le quatrieme jour, on frotte de nouveau; & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger, & revenir à l'onguent dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir

faît précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a négligé long-tems le mal, & qu'il eſt parvenu à un degré conſidérable, il faut que le malade ait été quelque tems au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'enſuite il ait bu beaucoup de tiſane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28 dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé celui N°. 28, auſſi ſûr, mais plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, ſur-tout quand on fait uſage du remede N°. 28, dans lequel il entre du mercure qui pourroit, ſi l'on négligeoit les précautions néceſſaires, occaſionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une ſalivation accompagnée d'accidens graves. Cet onguent a un avantage ſur l'autre, c'eſt qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable; mais il eſt très difficile de déguiſer celle du ſoufre qui eſt la baſe du premier.

Il faut auſſi changer ſouvent de linges, mais il faut éviter de changer d'habits; parce que les habits s'infectant,

ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale, quand on les reprendroit après être guéri.

„ Il faut parfumer de ſoufre les che-
„ miſes, culotes, bas, avant qu'on les
„ mette; mais cette fumigation doit ſe
„ faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-tems, elle épuiſe le malade par l'inſomnie, l'inquiétude, des démangeaiſons, & quelquefois la fievre; il maigrit extrêmement & perd ſes forces. Dans ces cas, il faut, 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tiedes.

3°. Mettre le malade au régime des convaleſcens.

4°. Lui faire prendre ſoir & matin la poudre N°. 53, pendant quinze jours, avec la tiſane N°. 26.

Souvent la maladie eſt rebelle, & il faut varier les remedes ſuivant les circonſtances : détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains ſoufrés, & en général les bains des eaux minérales chaudes, guériſſent très-ſouvent; & les ſimples bains froids de riviere ou de lac, ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus

long-tems la gale que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 52, ou les autres remedes qui font disparoître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérison de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'âcreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. LES femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire ; & leur sexe les expose à quelques autres, qui dépendent de quatre causes principales ; les regles, les grossesses, les couches, & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies : elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci ; & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement, dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-tems dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles-couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos, à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge : ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnemens, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par là même, la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux; les humeurs ont plus de penchant à crou-

pir dans les viſceres, & à former des engorgemens,

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette conſtitution peut conduire, en aidant la foibleſſe des mouvemens naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice ; mais ce ſecours, qui ſeroit en quelque façon plus néceſſaire aux femmes qu'aux hommes, leur eſt enlevé par l'éducation qu'on leur donne : on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle ; elles ſe donnent peu de mouvement ; la diſpoſition naturelle de foibleſſe s'accroît, & elle devient alors maladive ; le ſang circule mal, il perd ſes qualités ; les humeurs croupiſſent par-tout, aucune fonction ne ſe fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & pluſieurs années avant qu'il ſoit queſtion des regles : cette langueur les rend pareſſeuſes ; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point : il ſeroit le remede de ce mal commençant ; mais le remede leur paroiſſant pénible, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit ſe dérange comme les autres

fonctions ; elles en ont peu ; les alimens ordinaires ne le réveillent point ; elles se livrent à des fantaisies souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent, le tems des regles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons ; la premiere, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le tems que toutes les autres languissent ; la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-tems.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers ; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai, que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire ; & souvent l'on voit de jeunes garçons, qui, ayant reçu de leurs

parens une constitution & une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point ; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles; il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause : c'est quand une jeune fille, forte, robûste, bien portante, qui a fait à peu près sa crûe, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violens que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations, qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette derniere espece, qui dépend de trop de sang retenu, que celles des villes; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres, qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue au sortilege.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment souvent,

& il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée; & dans d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des alimens trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violens que ceux qui précedent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se dérange par les causes que je viens d'assigner; les maux affreux qui sont la suite de ces dérangemens me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant à cette époque toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces tems critiques, il n'y en a pas une, qui, dès la premiere

apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite dans ces circonstances décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfans, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagemens sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager; mais d'autres fois elle en est cruellement punie: & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes; quoiqu'en général elles soient beaucoup moins sujettes aux irrégularités de la menstruation, que les jeunes filles d'un ordre supérieur.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées

à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précedent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissemens, de défaillances, de convulsions, occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissemens de sang, de saignemens de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention: mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune.

Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidens tous les mois, depuis la premiere apparition des regles jusqu'à leur dernier retour; à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche, ne les en délivrent: quelques autres ne souffrent que de tems en tems, tous les deux, trois, quatre mois: des troisiemes, après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois, & même les premieres années, cessent de souffrir ensuite: d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-long-tems sans

aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours, si par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées: & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'aient aucune incommodité marquée, elles sont cependant à cette époque plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression: d'ailleurs, on pourra faire usage dans ce cas des remedes que je donnerai plus bas en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse (voyez §. 365.).

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente cinq), elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante ans, quel-

quefois même plus tôt, rarement plus tard; & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvemens aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles, pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'alimens & les plus dégoûtans, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les alimens gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur sont nuisibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la premiere cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les regles, qui font souvent des maux affreux, & ne font jamais de bien. Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut cependant leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayans, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne sais combien d'autres choses nuisibles; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée: dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, quelquefois même seulement quatre ou cinq grains, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55, & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement: mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient

alors de rétablir la ſanté & non pas de chercher à forcer les regles, qui ſeroient à cette époque quelquefois plus nuiſibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade eſt guérie. Leur retour doit ſuivre le retour de la ſanté, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas ſur-tout dans leſquels il ſeroit très-dangereux de vouloir employer des remedes actifs, c'eſt quand il y a de la fievre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal à propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut uſer d'aucune des choſes que j'ai déconſeillées dans les §. précédens, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement Celui du char eſt très-ſalutaire; celui de la danſe l'eſt auſſi beaucoup, moyennant qu'il ne ſoit pas porté juſqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechutes, on ſe conduit tout comme ſi c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre eſpece d'oppilation,

décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pieds tiedes, les poudres N°. 20, le petit lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autrefois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge (§. 356.), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2°. Diminuer la quantité des alimens, sur-tout de la viande, des œufs & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas

auſſi néceſſaire ; mais le régime & la poudre N°. 24. le ſont beaucoup ; & il faut y joindre de tems en tems la purgation N°. 23. Les remedes aſtringens, employés à cette époque, occaſionnent des cancers de matrice.

Il périt pluſieurs femmes à cet âge, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal ; ce qui doit les rendre très-prudentes ſur tous les remedes qu'elles emploient. Mais auſſi il arrive ſouvent que leur conſtitution change à leur avantage ; leurs fibres deviennent plus fortes, elles ſe trouvent plus robuſtes, pluſieurs petites infirmités finiſſent, & elles jouiſſent enſuite d'une vieilleſſe très-heureuſe ; j'en ai vu pluſieurs qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans quittoient les lunettes, dont elles ſe ſervoient depuis cinq ou ſix ; chez d'autres les nerfs ſe raffermiſſent & les maux qui dépendent de leur foibleſſe deviennent moins fréquens & moins incommodes.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boiſſon N°. 32, conviennent beaucoup, dans preſque toutes les pertes habituelles ; (je parle des femmes du peuple) à quelqu'âge que ce ſoit.

De la grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomissemens le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cédent à la saignée, qui est presque le seul remede dont elles aient besoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesans, avoir fait des travaux violens, avoir soutenu des cahotemens trop rudes, avoir fait quelque chute, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur la paillasse, si elles n'ont point de matelas; la plume est très mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant & ne parlant presque point: 2°. on doit

doit leur tirer d'abord huit ou neuf onces de ſang du bras.

3°. Elles ne prendront ni viande, ni bouillons, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques ſoupes farineuſes.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, une priſe de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tiſane N°. 2.

Il y a des femmes robuſtes, ſanguines, qui ſont ſujettes à ſe bleſſer à une certaine époque, elles préviennent cet accident en ſe faiſant ſaigner quelques jours avant cette époque, & en obſervant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui ſe bleſſent par une toute autre cauſe, & dont on prévient les fauſſes couches par une méthode très-différente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par le manque de bons ſecours & l'abondance des mauvais; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une ſuite de la mauvaiſe ſanté.

Le beſoin de ſages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, & j'oſe dire de toute l'Europe, eſt un malheur trop prouvé, qui a les ſuites les plus funeſtes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui ſe commettent dans le tems des accouchemens ſont ſans nombre & trop ſouvent ſans remede. Il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des ſages-femmes propres à les comprendre, mais cela ſort du plan que je me ſuis propoſé. J'indiquerai ſeulement une des cauſes qui fait le plus de mal; c'eſt l'uſage des choſes chaudes que l'on donne dès que l'accouchement eſt pénible ou lent, comme caſtor, teinture de caſtor, ſafran, ſauge, rhue, ſabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choſes ſont de vrais poiſons, qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice qui ne peut plus ſe contracter, & les parties qui ſervent de paſſage, qui par-là même ſe gonflent, retréciſſent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'au-

trefois, ces poiſons chauds produiſent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on ſauveroit un grand nombre de meres & d'enfans par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme bien portante avant ſes couches, robuſte, bien faite, ſe trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes deſtructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une ſaignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & diſpoſera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture pendant le tems du travail qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre ſur une étuve, c'eſt-à-dire ſur un baſſin, ou ſur une chaiſe percée, dans leſquels il y a de l'eau chaude, l'on frotte le paſſage avec un peu de beurre, & l'on tient ſur le ventre des fomentations d'eau chaude qui ſont les plus efficaces.

En ſuivant cette route, non-ſeulement les ſages-femmes ne font point de mal, mais elles laiſſent à la nature le tems de faire du bien; un grand nombre d'accouchemens qui paroiſſoient difficiles ſe terminent heureuſement, & l'on a au moins le tems d'aller chercher des ſecours. D'ailleurs les ſuites de couches ſont heureuſes, au lieu qu'en ſuivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement eſt fait, la mere & l'enfant ont ſi cruellement ſouffert qu'ils périſſent ſouvent l'un & l'autre.

§. 368. Je ſais que ces moyens ſont inſuffiſans, lorſque la ſituation de l'enfant eſt mauvaiſe, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laiſſent le tems de recourir aux chirurgiens accoucheurs, ou à quelques ſages femmes un peu moins mal-inſtruites.

Je réitere encore que les ſages-femmes doivent bien ſe garder de preſſer les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eût été le plus heureux; & j'inſiſte d'autant plus volontiers ſur ce danger des efforts précipités, & ſur la néceſſité de la patience, que cette prati-

que fâcheuſe eſt preſque générale dans ce pays.

L'on craint la foibleſſe dans laquelle les malades paroiſſent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'eſt la raiſon dont on s'autoriſe pour leur donner des cordiaux. Mais cette raiſon eſt chimérique; l'on ne perd pas ſi promptement les forces; les douleurs légeres abattent, mais à meſure qu'elles augmentent, les forces ſe relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger; & l'on doit être perſuadé que dans une femme ſaine & bien portante, ce n'eſt jamais la foibleſſe qui empêche l'accouchement.

Suite des couches.

§. 369. Les ſuites de couche les plus fréquentes dans les campagnes ſont 1°. les pertes de ſang exceſſives. 2°. L'inflammation de matrice. 3°. La ſuppreſſion ſubite des *lochies*, c'eſt le nom qu'on donne à la perte qui ſuit ordinairement la couche. 4°. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365; & ſi la perte eſt exceſſive, l'on applique ſur le ventre, les reins, les cuiſſes, des linges trempés dans un mê-

lange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par une tension & des douleurs dans tout le bas ventre, qui augmentent dès qu'on le touche, une espece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fievre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissemens continuels, souvent le hoquet; une perte très-peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très grave & souvent mortel doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut, sur-tout, après les saignées, donner fréquemment des lavemens d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met

un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La ſuppreſſion totale des lochies qui occaſionne les maladies les plus violentes ſe traite préciſément de la même façon; & ſi malheureuſement l'on donne quelques remedes chauds, pour en forcer la ſortie, l'on ôte, dans le moment, toute eſpérance de guériſon.

§. 373. Si la fievre de lait eſt très-forte, la tiſane d'orge du §. 371, & les lavemens, avec une diete très-légere, uniquement de panades ou de quelques autres farineux très clairs, la diſſipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne ſont pas ſoignées comme il ſeroit néceſſaire, ou celles que la néceſſité oblige à travailler trop tôt, ſont expoſées à pluſieurs accidens qui dépendent ſouvent de ce que la tranſpiration & l'évacuation des lochies ne ſe faiſant pas bien, & la ſéparation du lait dans les ſeins étant troublée. il ſe forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui ſont toujours très-fâcheux, & ſur-tout quand ils ſe font ſur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment ſur les cuiſſes, & dans ce cas, il faut faire uſage de la tiſane N°. 58, & appliquer ſur la tumeur les cataplaſmes N°. 59. Ces deux remedes diſſipent inſenſiblement le mal, s'il peut ſe diſſiper

ſans ſuppuration. Si cela n'eſt pas poſſible, & qu'il ſe forme du pus, un chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait ſe coagule dans le ſein, il eſt de la plus grande importance de diſſiper inceſſamment cette groſſeur, ſans quoi elle ſe durcit, devient ſquirrhe, & de ſquirrhe, ſouvent au bout d'un certain tems cancer, c'eſt-à-dire la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remedes N°. 57 & 60; mais il eſt toujours prudent de ne rien faire ſans conſulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes ſont nuiſibles, & celles qui ſont graſſes, irritantes, réſineuſes, ſpiritueuſes, changent promptement le ſquirrhe en cancer. Quand le cancer eſt manifeſté, toutes les applications ſont également nuiſibles, excepté celle N°. 67. Le cancer a été longtems regardé comme incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N°. 57, qui n'eſt cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours eſſayer.

§. 376. Les bouts des ſeins des nourrices s'écorchent ſouvent, & les font cruellement ſouffrir. Un des meilleurs remedes c'eſt la pomade la plus ſimple, un mêlange d'huile & de cire fondus enſemble, ou l'onguent N°. 66; & ſi le mal eſt opiniâtre, il faut purger, ce qui réuſſit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfans.

§. 377. LES maladies des enfans & tout ce qui regarde leur ſanté ſont des objets qui ont été généralement trop négligés par les médecins, & dont on a confié trop longtems la direction aux perſonnes les moins propres à s'en charger. Leur ſanté eſt cependant bien importante; il faut les conſerver, ſi l'on veut avoir des hommes, & leur médecine eſt ſuſceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage ſur celle des adultes, c'eſt que l'on ne trouve pas des complications de maux auſſi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne ſavent pas ſe fai-

re entendre ; cela eſt vrai juſqu'à un certain point ; mais cela ne l'eſt pas exactement ; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le ſien, qu'un médecin attentif apprend ; il doit donner tous ſes ſoins à comprendre celui des enfans, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre ſains & vigoureux, & de les guérir des différens maux auxquels ils ſont expoſés. Je ne me propoſe point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'elle exigeroit ; mais j'indiquerai les principales cauſes de leurs maux, & la façon générale de les traiter, je leur épargnerai au moins par là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels eſt un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Preſque tous les enfans qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulſions ; l'on dit qu'ils ſont morts de convulſions, & l'on a en partie raiſon. Ce ſont en effet les convulſions qui les ont tués, mais ces convulſions elles-mêmes ſont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont ſoin de ces petites créatures ; & ce n'eſt qu'en combattant ces différentes cauſes, qu'on peut

guérir ces convulſions. L'on en reconnoît quatre principales, le *méconium*, les *aigreurs*, la *pouſſée des dents*, & les *vers*. Je dirai quelque choſe de chacune.

Du méconium.

§. 379. L'eſtomac & les inteſtins de l'enfant ſont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaiſſe & aſſez gluante, qu'on appelle *méconium*. Il faut que cette matiere ſoit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, ſans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en réſulteroit une double ſource de maux auxquels l'enfant ne réſiſteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1°. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2°. En leur faiſant boire, pendant ce tems-là, de l'eau dans laquelle on met un peu de ſucre ou de miel, ce qui délaye ce *méconium*, & en facilite l'évacuation par les ſelles, & quelquefois par les vomiſſemens.

3°. Pour être plus ſûr que toute cette matiere ſort, il faut leur donner une once de *ſirop de chicorée compoſé*, qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur

fait boire dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il eſt à ſouhaiter qu'elle devienne générale par-tout, comme elle l'eſt devenue ici depuis pluſieurs années, le ſirop que j'indique eſt à préférer à tous les autres, & ſur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foibleſſe exige quelque aliment, dès le premier jour, il faut leur donner un peu de biſcuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des aigreurs.

§. 380. Quoique les enfans aient été bien évacués d'abord après leur naiſſance, très-ſouvent le lait s'aigrit dans leur eſtomac, & produit des vomiſſemens, des coliques violentes, des convulſions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choſes à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le ſirop de chicorée eſt encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois priſes par jour, ſi le mal eſt grave; deux & même une ſeule, s'il eſt peu conſidérable, de

la poudre N°. 61, & on leur fait boire un thé de méliſſe & de tilleul.

§. 381. L'on eſt en uſage de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'eſt une habitude pernicieuſe & dont les conſéquences ſont très-dangereuſes. Il eſt vrai que l'huile appaiſe quelquefois d'abord les douleurs en enveloppant les acides, & en émouſſant la ſenſibilité des nerfs; mais c'eſt un remede palliatif, qui, loin d'enlever la cauſe, l'augmente, puiſqu'il s'aigrit lui-même; auſſi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient ſujet aux tranchées. J'en ai guéri, ſans autre remede, que la privation de l'huile, qui leur affoibliſſoit l'eſtomac; par-là même le lait ſe digéroit moins bien, moins vîte, & s'aigriſſoit plus aiſément; & l'affoibliſſement que l'eſtomac reçoit à cette époque a quelquefois des influences ſur le tempérament de l'enfant pour le reſte de ſes jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, & il eſt certain que très-ſouvent l'huile les reſſerre, en diminuant les forces des inteſtins; il n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais

telle eſt la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on eſt dans l'idée que tel remede doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention ſubſiſte, l'on attribue ſon inefficacité à de trop petites doſes, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile diſpoſe auſſi à la nouûre, & enfin il devient ſouvent la cauſe premiere des maux de la peau, qui ſont extrêmenent difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques, qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins.

§. 382. Les enfans ſont ordinairement plus ſujets à ces coliques pendant les premiers mois; enſuite elles diminuent à meſure que leur eſtomac ſe fortifie. On les ſoulage dans l'accès, en leur donnant des lavemens avec une décoction de camomille, & la groſſeur d'une noiſette de ſavon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude ſur l'eſtomac & le ventre, leur fait auſſi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner

des lavemens, cela auroit son danger; & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisieme cause des maladies des enfans, qui est la poussée des dents, je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les décrasser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des enfans.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord; & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau: le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite: mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tiédement, & l'on en augmente le danger,

ſi l'on met du beurre, comme on ne fait que trop ſouvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette craſſe paroît gluante & épaiſſe, il faut ſe ſervir d'une décoction de camomille, avec la groſſeur d'une noiſette de ſavon. La baſe de la ſanté, c'eſt la régularité avec laquelle ſe fait la tranſpiration : pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau ; & les lavages tiedes l'affoibliſſent. Quand elle a la force néceſſaire, elle fait toujours ſes fonctions, & la tranſpiration ne ſe dérange pas à tous les changemens de tems. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans, peu de jours après leur naiſſance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On ſe ſert d'une éponge, & l'on commence par le viſage, enſuite les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle) (*a*), le cou, les reins, tout le corps, les cuiſſes, les jambes, les bras, en un mot on les lave par-tout. Cette méthode uſitée il y a tant de ſiecles, & pratiquée de nos jours par pluſieurs

(*a*) C'eſt cet eſpace au-deſſus de la tête, dans lequel on ſent que les os ne ſont pas encore réunis.

peuples qui s'en trouvent très bien, paroîtra révoltante à nombre de meres; elles croiront tuer leurs enfans, & elles n'auront point le courage sur-tout de résister aux cris qu'ils font souvent les premieres fois qu'on les lave : mais si elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse, qu'en surmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (*b*); les très-robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu souvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec les plus grands succès. Les sages-femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfans, qui en ont été les exécutrices, la répandent; & si elle peut devenir gé-

[*b*] Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher, c'est quand l'enfant a besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foiblesse; car dans ces circonstances le lavage lui nuiroit.

nérale, comme tout me l'annonce, je ſuis pleinement perſuadé qu'en conſervant un très-grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation. Il n'y a peut-être point de ville où les enfans ſoient auſſi généralement bien portans qu'ils le ſont ici depuis dix ou douze ans.

Il faut les laver très-réguliérement tous les jours, quelque tems & quelque ſaiſon qu'il faſſe, & dans la belle ſaiſon, les plonger dans des ſceaux d'eau, dans des baſſins de fontaine, dans des ruiſſeaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous ſi bien à cet exercice qu'il devient un de leurs plaiſirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'eſt, comme je l'ai dit, d'entretenir la tranſpiration, & de rendre moins ſenſible aux impreſſions de l'air; mais de ce premier avantage, il réſulte qu'on les préſerve d'un grand nombre de maux, ſur-tout de la nouûre, des obſtructions, des maladies de la peau & des convulſions; & on leur aſſure une ſanté ferme & robuſte.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaiſe habitude de les tenir

trop au chaud, il n'y en a point de plus pernicieuſe & qui tue plus d'enfans. Il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir ſur-tout la tête très-peu couverte la nuit, & point du tout pendant le jour depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne ſoient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, ſoit l'été, ſoit l'hiver, le plus qu'il eſt poſſible. Les enfans élevés au chaud ſont ſouvent enrhumés, foibles, pâles, languiſſans, bouffis, triſtes; tombent dans la nouûre, la conſomption, toutes ſortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent miſérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air ſont l'oppoſé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'eſt pas la ſeule période de la vie, dans laquelle les bains froids ſoient utiles. Je les ai employés avec un ſuccès marqué, pour des perſonnes de tout âge, même pour des ſeptuagénaires; & il y a deux eſpeces de maladies plus fréquentes, il eſt vrai, à la ville qu'à la campagne, dans leſquelles ils réuſſiſſent très-bien; c'eſt dans les foibleſſes de nerfs, & quand la tranſpiration ſe fait mal, qu'on craint l'air, qu'on eſt fluxionnaire, foible, languiſſant. Le bain froid

rétablit la tranſpiration, redonne de la force aux nerfs, & diſſipe par là tous les dérangemens que ces deux cauſes occaſionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant diner. Mais autant les bains froids ſont utiles, autant l'uſage habituel des bains chauds eſt pernicieux; ils diſpoſent à l'apoplexie, à l'hydropiſie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes où l'uſage en eſt fréquent, déſolées par toutes ces maladies.

De la pouſſée des dents.

§. 387. La ſortie des dents coûte ſouvent beaucoup aux enfans, & quelques-uns ſuccombent aux maux qu'elle occaſionne. L'on doit, à cette époque, ſi elle eſt douloureuſe :

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve, ſans y rien ajouter; mais ils ne ſont point néceſſaires ſi l'enfant a en même tems la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des alimens, par deux raiſons; l'une, c'eſt que l'eſtomac eſt plus foible qu'auparavant; l'autre, c'eſt qu'il y a quelquefois un peu de fievre.

3°. Leur augmenter un peu la quan-

tité de la boiſſon ; la meilleure pour eux eſt ſans contredit l'eau pure, ou l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte ſouvent les gencives, avec un mêlange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de régliſſe.

C'eſt ſouvent dans le tems de la ſortie des dents que les enfans ſe nouent.

Des vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & des dents ſont trois grandes cauſes des maux des enfans : il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait auſſi très-ſouvent du mal, mais qui n'eſt point cependant, à beaucoup près, la cauſe générale de leurs maux, comme on eſt généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de ſymptômes qui font juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un ſeul, c'eſt leur ſortie par haut ou par bas qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés ; quelques enfans ayant beaucoup de vers ſans en être incommodés, d'autres étant réel-

lement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1°. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2°. En suçant le chyle destiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de sa subsistance. 3°. En irritant les intestins & même en les rongeant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a, sont de légeres coliques, fréquentes & irrégulieres; une abondance de salive à jeûn, une odeur désagréable d'une espece singuliere dans l'haleine, sur-tout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autrefois point du tout; des maux de cœur; des vomissemens; quelquefois de la constipation; plus souvent une diarrhée de matieres mal cuites, le ventre assez gros, le reste du corps maigre; une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de foiblesse; de la tristesse; le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints, entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le tems du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayans, de sursauts con-

tinuels, de grincemens de dents. Quelques enfans ſont dans l'impoſſibilité d'être un ſeul moment tranquilles. Les urines ſont ſouvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouiſſemens, des convulſions, des aſſoupiſſemens longs & profonds, des ſueurs froides tout à coup; des fievres qui ont des caracteres de malignité; des pertes de vue & de voix, qui durent longtems; des paralyſies ou des mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdiſſemens, les gencives ſont en mauvais état, & comme rongées; ils ont ſouvent le hoquet, le pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui eſt un des ſymptômes les moins équivoques, fréquemment une petite toux ſeche; ſouvent une eſpece de mucoſité dans les ſelles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui ſont les ſuites de l'inflammation que les vers occaſionnent dans quelques parties des inteſtins qui ſe terminent quelquefois par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il ſort des vers qui ont percé les inteſtins.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette* ou *ſemen contra*, qui eſt un des plus ordinaires, eſt très-bon; l'on ſe ſert auſſi avec ſuccès de celui N°. 62; la poudre N°. 14 eſt un

des meilleurs. La fleur de ſoufre, le jus de creſſon, les acides, l'eau de miel, ont ſouvent réuſſi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, ſuivis d'un purgatif, ſont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63 un purgatif, qu'on peut faire prendre aſſez aiſément aux enfans les plus difficiles. Quand, malgré ces remedes, les vers ſubſiſtent, il convient de conſulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui eſt très-important, puiſque, quoique peut-être la moitié des enfans ait des vers, & que pluſieurs ſe portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant pluſieurs années.

Cette diſpoſition à avoir des vers prouve toujours des digeſtions imparfaites; ainſi il faut éviter de donner aux enfans qui ſont dans ce cas des choſes difficiles à digérer. Il faut ſur-tout bien ſe garder de leur donner comme remede des huiles, qui ſuppoſé même qu'elles détruiſiſſent quelques vers d'abord, augmentent la cauſe qui en laiſſe reproduire de nouveaux. Un long uſage de limaille de fer eſt ce qui détruit le mieux cette diſpoſition vermineuſe.

Des convulſions.

§. 391. J'ai déja dit §. 378, que les convulſions des enfans étoient preſque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & ſur-tout des quatre dont j'ai parlé; quelques autres cauſes moins fréquentes leur en occaſionnent quelquefois; on peut les réduire aux ſuivantes.

La premiere, c'eſt les matieres corrompues qui ſe trouvent dans l'eſtomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occaſionnent dans les nerfs de ces parties, produiſent des mouvemens irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties; d'où naiſſent les convulſions, qui ne ſont que des mouvemens involontaires des muſcles. Ces matieres corrompues ſont le produit de trop d'alimens, des alimens mal ſains, de ceux dont la digeſtion eſt au-deſſus des forces de l'eſtomac des enfans, des mêlanges, de la mauvaiſe diſtribution des alimens.

On connoît que les convulſions de l'enfant dépendent de cette cauſe par ce qui a précédé, par ſon dégoût, ſon appeſantiſſement, ſa langue ſâle, ſon ventre gros, ſon mauvais teint, ſon mauvais ſommeil.

La diete, c'est-à-dire, une diminution dans la quantité de ces alimens, quelques lavemens avec de l'eau tiede, & une purgation avec le sirop de chicorée, la manne ou la potion N°. 63, les guérissent.

§. 392. La seconde cause, c'est les vices du lait; soit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, soit qu'elle ait pris des alimens mal-sains, bu trop de vin, ou de liqueur; soit qu'elle soit réglée, & que cette époque produise un dérangement sensible dans sa santé, soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas le lait se gâte, & jette l'enfant dans des accidens qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1°. en le privant de ce lait gâté jusqu'à ce que la nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavemens, des calmans, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavemens, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant, pendant un jour ou deux, que de panade ou d'autres soupes sans lait.

3°. En le purgeant, ſi ces premiers ſecours ne ſuffiſent pas, avec une once ou une once & demie de ſyrop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les reſtes de ce lait empoiſonné, & diſſipent les déſordres qu'il occaſionnoit.

§. 393. Une troiſieme cauſe qui produit auſſi des convulſions, ce ſont les maladies fiévreuſes dont les enfans ſont attaqués, ſur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres ſecours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il eſt important qu'on y faſſe beaucoup d'attention, que les convulſions ſont preſque toujours chez les enfans un ſymptôme de quelqu'autre maladie plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes, qu'il ne peut pas par là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les ſeuls remedes convenables, dans chaque cas, ſont ceux qui conviennent à la cauſe qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus ſpécifiques qu'on employe indiſtinctement &

aveuglément dans toutes les convulſions, ſont ſouvent inutiles, & le plus ſouvent nuiſibles; de ce dernier genre ſont :

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs ſpiritueuſes, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres eſſences, les ſels volatils, & autres remedes de cette eſpece, qui, par la violence de leur action ſur les organes ſenſibles des enfans, ſont plus propres à produire des convulſions qu'à les calmer.

2°. Les remedes aſtringens qui nuiſent toutes les fois que la cauſe des convulſions dépend de quelque matiere âcre, qui doit ſortir du corps par les ſelles, ou qu'elles ſont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque criſe, & comme elles dépendent preſque toujours de l'une ou l'autre de ces deux cauſes, on voit que les aſtringens ne conviennent preſque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfans ſans un examen bien mûr, parce qu'ils leur cauſent ſouvent des obſtructions.

3°. L'uſage précoce, trop conſidérable, trop continué, ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le ſirop de pavot, (& il eſt très-aiſé de donner contre quelqu'un de ces écueils), a auſſi les ſuites les plus fâ-

cheuſes dans les convulſions, & ils nuiſent au moins aux neuf dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il eſt vrai, aſſez fréquemment pour quelques momens, quelquefois même pour quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment enſuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les cauſes qui le produiſoient; ils détruiſent l'eſtomac, ils conſtipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émouſſant la ſenſibilité des nerfs, qu'on doit enviſager comme une des principales ſentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente ſans qu'on s'en doute, il ſe forme ſourdement des engorgemens qui aboutiſſent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laiſſent un germe de maladies de langueur; & je réitere, que quoiqu'il y ait des cas dans leſquels ils ſont d'une abſolue néceſſité, l'on doit en général les employer très-ſobrement. Ils ſont utiles, 1°. quand les convulſions ſubſiſtent encore après qu'on en a détruit la cauſe premiere; 2°. quand elles ſont ſi violentes qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles ſont un obſtacle aux remedes deſtinés à détruire leur cauſe; 3°. quand cette cauſe même eſt de nature à céder aux anodins, comme quand

elles ſont la ſuite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfans, par rapport à la facilité à prendre des convulſions; il s'en trouve à qui les cauſes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuſes, qui percent les dents très-douloureuſement, qui ont de fortes fievres, la rougeole, la petite vérole, qui ſont rongés des vers, ſans avoir jamais la plus légere apparence de convulſions; il y en a d'autres chez leſquels la facilité à en avoir eſt ſi grande, (l'on peut appeller cette fâcheuſe diſpoſition *convulſibilité*,) qu'ils en ſont attaqués très-fréquemment pour des cauſes ſi légeres, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui eſt extrêmement dangereux, & qui conduit à une mort très-prompte, ou à une vie languiſſante, demande des attentions dont le détail ſeroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville ne le ſont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14, ſont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conſeils qui pourront contribuer

à donner aux enfans un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les régler pour la quantité des alimens & les heures des repas; ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur naissance, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déja quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins; sa vie est irréguliere, son appétit doit l'être, il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une regle exacte dans la quantité & l'ordre des alimens; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere éta-

bliſſe le contraire ; & qu'un uſage pernicieux autoriſe les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures qu'elles ont moins beſoin d'alimens.

L'on s'imagine que les pleurs ſont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger, ſans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaiſe que lui procuroit un eſtomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enleve pas la cauſe en le faiſant manger, mais à laquelle le manger le rend inſenſible pendant quelques momens, premierement en le diſtraiſant, ſecondement en l'endormant, effet du manger chez les enfans, qui eſt aſſez conſtant & qui dépend des mêmes cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne ſauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans en leur prodiguant ainſi les alimens, dans le tems que leurs douleurs dépendent de cauſes très-différentes de la faim ; je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un auſſi grand nombre ; tout ce qu'un enfant prend au-

de-là de ſes beſoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'eſtomac diſtendu perd ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions; cet excès d'alimens empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires; ces alimens mal digérés, non ſeulement ne nourriſſent point, & par là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, produiſent des obſtructions, la noûure, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe par rapport au régime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres alimens que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au-deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur permettre des mêlanges nuiſibles en eux-mêmes, & ſur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur eſtomac à tout, mais ce dit on eſt une ſottiſe; il faut leur faire l'eſtomac bon; alors ils ſupporteront tout, & on ne le rend point bon en leur cauſant de fréquentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre ans ſans en exiger aucun travail, & alors il eſt capable des plus pénibles, ſans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer

à la fatigue, on l'avoit, dès sa naissance, obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail : c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante ; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfans sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize ; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consomption & de desséchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister ; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils

ont quelques ſemaines ; car les premiers jours de leur vie paroiſſent conſacrés, par la nature, à un repos preſque total, & à un ſommeil qui, chez l'enfant bien portant, n'eſt interrompu que par le beſoin de prendre des alimens ; & le trop de mouvement pourroit avoir dans cet âge ſi tendre des ſuites funeſtes. Mais dès que les organes ont pris un peu de conſiſtance, plus on leur en donne, moyennant qu'on ne prenne rien ſur le tems de leur ſommeil qui doit encore être long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vite, & ſans danger, à des exercices aſſez forts ; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines deſtinées à leur uſage, leur eſt plus ſalutaire que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils ſont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui eſt important ; la chaleur & la ſueur étant des cauſes de noûûre. Mais le meilleur de tous, c'eſt celui qu'ils prennent eux-mêmes, quand on leur donne une entiere liberté de s'ébattre, de ſe traîner, de marcher à quatre, de courir, à meſure qu'ils en ont la force.

4°. Pour leur faire prendre le plus de mouvement qu'il eſt poſſible, l'on ſent

qu'il faut abſolument renoncer à la méthode cruelle & trop générale de les emmaillotter fortement dans des bandes qui les privent abſolument de tout mouvement, qui ne leur permettent ni de changer l'attitude de leur corps, ni même de déplacer leurs pieds ou leurs mains. Quiconque veut bien faire attention, combien nous aurions à ſouffrir, ſi nous étions emmaillottés ſeulement une heure, compâtira ſans doute au ſort des enfans qui paſſent leur vie dans ces entraves, & l'on a peine à comprendre comment des meres raiſonnables & ſenſibles qui ont vu une ſeule fois le bien être, la joie, la gaieté renaître chez leurs enfans au moment où elles viennent de les démaillotter, ont pu ſe réſoudre à les garrotter de nouveau. Mais quand l'humanité ne reclameroit pas contre l'uſage des bandes, la médecine qui en voit tous les dangers, & qui peut démontrer ſi évidemment qu'il n'a aucune utilité, & qu'il eſt la ſource la plus ordinaire d'un grand nombre de maux, auroit dû dès long-tems le proſcrire : & je ne puis trop exhorter les peres & les meres qui déſirent que leurs enfans ſoient heureux & ſains, à empêcher abſolument qu'on ne les embande; j'ai vu ſi ſouvent depuis vingt-ans, combien

l'on épargne de pleurs & de maux aux enfans en leur laiſſant leurs membres abſolument libres, que je ſuis perſuadé que c'eſt rendre un véritable ſervice à l'humanité que d'accréditer cette ſalutaire pratique que de très-grands hommes ont fortement recommandée, que de nombreuſes obſervations juſtifient, & qui deviendra, j'eſpere, bientôt générale.

§. 399. 5°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il eſt poſſible.

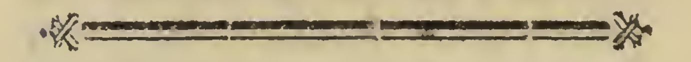
Si les enfans ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroiſſent foibles, maigres, languiſſans, obſtrués, noués (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartre*), ces ſecours les tirent ſouvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 6°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui eſt très-fréquent, ou quelque éruption, comme daitres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien ſe garder de les arrêter par quelques remedes gras ou aſtringens. Il n'y a point d'années où l'on ne voie pluſieurs enfans, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux de remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui quelque

horribles qu'elles paroiſſent, ne ſont jamais dangereuſes, moyennant qu'on n'applique rien deſſus, ſans l'avis d'une perſonne entendue.

Quand ces maux ſont opiniâtres, on doit ſoupçonner quelque vice dans le lait qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger, mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.



CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les noyés (*).

§. 401. LORSQU'UN noyé a été plus d'un quart d'heure ſous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes eſpérances de le

(*) Le malheur d'un jeune homme noyé en ſe baignant, les premiers jours de bains, détermina à publier ce chapitre ſéparément en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même ſort, mais il fut heureuſement retiré plus vîte que le premier qui avoit été environ 30 minutes ſous l'eau, & on le ſauva en ſuivant une partie des conſeils indiqués dans cette inſtruction, dont pluſieurs aſſiſtans avoient des exemplaires.

ranimer; il ſuffit même ſouvent d'y avoir été deux ou trois minutes pour être abſolument mort. Cependant pluſieurs circonſtances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire (*), comme on ne peut point en douter après les exemples les mieux conſtatés de gens rappellés à la vie, après demi-heure, trois quarts-d'heure, deux heures même de ſubmerſion; l'on doit toujours eſſayer de leur donner les ſecours les plus efficaces, & il faut dans ce cas ne pas ſe laſſer trop tôt, puiſque ce n'eſt ſouvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie. L'idée où l'on eſt que la mort eſt ſûre, quand il y a de l'écume ſur les levres eſt abſolument fauſſe, & cette erreur conduit à une concluſion funeſte, c'eſt qu'il eſt inutile de ſecourir ces infortunés.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'eſtomac des noyés, le plus ſouvent il n'y en a point; d'ailleurs la plus gran-

(*) Il en eſt des hommes comme des animaux; de nombreuſes expériences faites avec le plus grand ſoin ſur des chiens ont appris qu'il y a une grande différence entre le tems qu'il faut pour les noyer; plongés de la même façon & à la même profondeur ſous les eaux, les uns vivent beaucoup plus long-tems que les autres.

de quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire ſans s'incommoder, ainſi ce n'eſt point là la cauſe de la mort; il n'eſt pas même aiſé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'eſt la ſuffocation par le défaut d'air, & l'eau qui paſſe dans le poulmon, & qui y eſt portée dans les mouvemens qu'ils font néceſſairement & involontairement pour reſpirer après qu'ils ſont ſous l'eau; car il n'entre abſolument point d'eau dans l'eſtomac, ou dans le poulmon de ceux qu'on met ſous l'eau après leur mort, ce qui ſert à fonder un jugement dans pluſieurs cas criminels. Cette eau intimément mêlée avec l'air qui eſt dans le poulmon, forme une écume viſqueuſe, ſans reſſort, qui empêche abſolument les fonctions de ce viſcere; & par-là non-ſeulement le malade eſt ſuffoqué, mais de plus le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaiſſeaux du cerveau ſe rempliſſent, & l'apoplexie ſe joint à la ſuffocation. C'eſt ce gonflement des vaiſſeaux de la tête qui fait que parmi les noyés réchapés, il y en a qui reſtent ſujets aux maux de tête. Cette ſeconde cauſe, c'eſt-à dire, l'eau qui entre dans le poulmon n'eſt peut-être pas générale, & l'on trouve pluſieurs noyés,

dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé, & qui paroissent être péris uniquement par la suffocation.

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorger le poulmon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit.

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le mettre promptement, si cela est possible, dans un lit chaud, ou l'étendre devant un grand feu, ou l'exposer aux rayons du soleil, & le frotter fortement avec des linges très-chauds, & continuer long-tems les frictions; il seroit utile de mettre dans un bain chaud & de saigner dans le bain. On a vu d'heureux effets de celles qu'on faisoit avec de l'eau-de-vie, ou de l'esprit de vin & un peu de sel. Les applications spiritueuses sur le cœur & sur l'estomac sont aussi utiles & ne doivent pas être négligées. On pourroit essayer des coups de verge sous la plante des pieds.

2°. Une personne saine & robuste doit souffler dans ses poulmons de l'air chaud, & si l'on peut en avoir, de la fumée de tabac, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâte-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même tems les narines, pé-

netre dans le poulmon, raréfie par ſa chaleur l'air qui, mêlé à l'eau, forme l'écume ; il ſe dégage de cette eau, il reprend du reſſort, dilate le poulmon, & s'il reſte encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment. L'on a actuellement pluſieurs obſervations de gens rappellés à la vie en leur ſoufflant fortement dans la bouche, en leur fermant les narines, avec la bouche même, ce qui eſt en effet bien plus prompt, porte plus d'air & un air plus chaud que quand on employe les tuyaux ; ainſi ce ſecours doit être regardé comme un des plus efficaces.

3°. On introduit le plus vîte qu'on peut, & en auſſi grande quantité poſſible, de l'air ou de la fumée de tabac dans les inteſtins par le fondement. L'on a des machines très-commodes deſtinées à cet uſage, mais comme elles ſont très-rares, on peut y ſuppléer par pluſieurs moyens prompts ; l'un par lequel on a ſauvé une femme, conſiſte " à introduire dans le fondement le tuyau d'une pipe allumée ; on enveloppe le fourneau d'un papier percé de pluſieurs trous, on le met dans la bouche, & on ſouffle de toutes ſes forces ; à la cinquieme gorgée, on entendit dans le

„ ventre de la femme un grouillement „ considérable ; elle rendit de l'eau par „ la bouche, & un moment après la „ connoissance lui revint ". L'on peut aussi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux ; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on souffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau qu'on lie fortement à une vessie ; cette vessie tient par son autre bout à un gros entonnoir de fer blanc, sous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a réussi dans d'autres cas où le besoin me le fit imaginer. Mais sans tout cet appareil, l'introduction de l'air simple qui n'exige qu'un petit étui, un morceau de sureau, un tuyau de plume, un soufflet, peut se faire par-tout sur le champ & est un secours très-actif, & dont les bons effets constatés par plusieurs observations ne permettent jamais de l'omettre.

4°. Dans le même tems, si l'on a un chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du cou, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons, premierement, comme saignée, elle rétablit la circulation,

parce que c'eſt l'effet conſtant de la ſaignée dans les évanouiſſemens qui dépendent d'une circulation ſuffoquée; en ſecond lieu, c'eſt celle qui dans ce cas ſoulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poulmon: en troiſieme lieu, c'eſt quelquefois la ſeule qui fourniſſe du ſang. Celle du pied n'en donne point ou preſque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne preſque toujours.

5°. L'on fait ſentir au malade les eaux fortes les plus volatiles; on lui ſouffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, ſeche, comme de ſauge, de romarin, de rhue, de menthe, & ſur-tout de marjolaine, ou de tabac très-ſec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reſte de n'employer ces derniers ſecours qu'après la ſaignée; ils ſont alors plus efficaces & plus ſûrs.

6°. Tant que le malade ne donne aucun ſigne de vie, il n'avalera pas, & il eſt inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides qui ne pourroient qu'entretenir la ſuffocation; il ſuffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner dans l'eſpace d'une heure cinq ou ſix cuillerées

à ſoupe d'oxymel ſcillitique, délayé avec de l'eau tiede; ou ſi l'on n'avoit pas ce remede, on y ſuppléeroit par une forte infuſion de chardon-béni, de ſauge ou de camomille adoucie avec du miel; quand on n'a rien d'autre, on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de ſel de cuiſine. Quelques perſonnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne ſont pas ſans inconvéniens, & ce n'eſt pas comme émétique que je conſeille l'oxymel ſcillitique.

7°. Dans un cas où les autres ſecours avoient échoué, un chirurgien fit l'opération de la *bronchotomie*, c'eſt-à-dire, ouvrir la trachée artere, ſouffla fortement dedans; c'eſt porter l'air ſur le poulmon même; il y fit même tomber quelques gouttes de vinaigre, & ſauva ainſi le malade. Ce puiſſant ſecours ne doit pas être négligé, & il eſt facile.

8°. Quoique les malades donnent quelques ſignes de vie, il ne faut pas diſcontinuer les ſecours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvemens, ſi l'on n'a pas la plus grande attention de ſoutenir les moyens qui les ont rappellés. On a eſſayé ſur des animaux l'électricité, qui eſt le plus puiſſant des ſtimulans; elle ne réuſſit pas; mais les expériences n'ont pas été aſſez multipliées pour

qu'on puiſſe en conclure qu'elle eſt inutile.

9°. Lors même qu'ils ſont entierement rappellés à la vie, il reſte quelquefois de l'oppreſſion, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie; & il convient alors de les ſaigner au bras, enſuite on leur donne beaucoup de tiſane d'orge, ou ſi elle manque, de thé de ſureau.

§. 403. Après avoir indiqué les ſecours néceſſaires & les plus efficaces, je dirai un mot de quelques autres qu'on eſt en uſage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche ſur le champ; ces ſecours ont quelquefois ranimé la chaleur; mais ils ſont plus lents, & ne ſont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de ſucre; & que les frictions avec des flanelles chaudes; ainſi on ne doit les employer que quand on eſt éloigné de toute habitation, & qu'on a de la facilité à ſe les procurer.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau eſt dangereuſe, & fait perdre un tems précieux; elle étoit fondée ſur l'ancienne ſuppoſition que tout le corps étoit plein d'eau, & que ces compreſ-

ſions la faiſoient ſortir, mais cette ſuppoſition eſt une chimere.

3°. Celle de les pendre par les pieds eſt auſſi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun uſage. Cette écume qui eſt une des cauſes de mort, eſt trop adhérente pour s'évacuer par ſon propre poids; c'eſt cependant le ſeul ſecours qu'on pourroit retirer de la ſuſpenſion, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poulmon. Elle n'évacueroit pas même l'eau renfermée dans l'eſtomac.

§. 404. Il y a quelques années qu'on ſauva une fille de dix-huit ans, (on ignore ſi elle avoit été ſous l'eau, peu de tems ou quelques heures), „ qui
„ étoit ſans mouvement, glacée, inſen-
„ ſible, les yeux fermés, la bouche béan-
„ te, le teint livide, le viſage bouffi,
„ tout le corps enflé, chargé d'eau", en étendant ſur un lit quatre doigts de cendres, promptement échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue ſur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres auſſi échauffées, en lui mettant ſur la tête un bonnet, autour du cou un bas, qui en étoient remplis, & en mettant par deſſus le tout des couvertures. Au bout de demi heure, le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je*

gele, *je gele*. On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laiſſa huit heures enſevelie ſous les cendres ; elle en ſortit ſans aucun autre mal qu'une laſſitude, qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'eſt pas à négliger ; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du ſable mêlé avec du ſel, ou du ſel ſeul, auroient la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de reſſuſciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes, & ce même ſecours a réuſſi pour de petits chiens & de petits chats qu'on avoit noyés dans le deſſein de l'eſſayer. Celui de fumier peut auſſi être utile ; & je viens d'apprendre par un témoin oculaire très-digne de foi & très-éclairé, qu'il contribua efficacément à rappeller à la vie un homme qui avoit été certainement ſix heures ſous l'eau.

§. 405. Je joindrai ici un article qui ſe trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris en 1740, par ordre du roi, & auquel il n'y a ſans doute aucun prince qui ne ſouſcrive.

„ Quoique le peuple ſoit aſſez généralement porté à la compaſſion, & „ quoiqu'il ſouhaite de donner des ſe-
„ cours

„ cours aux noyés, ſouvent il ne le fait
„ pas, parce qu'il ne l'oſe. Il s'eſt ima-
„ giné qu'il s'expoſeroit aux pourſuites
„ de la juſtice. Il eſt donc eſſentiel qu'on
„ ſache, & on ne ſauroit trop le redi-
„ re, pour détruire le préjugé où l'on
„ eſt, que les Magiſtrats n'ont jamais
„ prétendu empêcher qu'on tentât tout
„ ce qui peut être tenté en faveur des
„ malheureux qui viennent d'être tirés
„ de l'eau. Ce n'eſt que quand leur mort
„ eſt très-certaine, que des raiſons exi-
„ gent que la juſtice s'empare de leurs
„ cadavres. "

Depuis la publication de la derniere édition de cet ouvrage, il s'eſt formé à Amſterdam une ſociété charitable en faveur des noyés, dont l'établiſſement eſt un de ces événemens qui font honneur à l'humanité. Pour parvenir à en ſauver le plus grand nombre poſſible, elle a fait trois choſes.

1°. Autoriſée par le Magiſtrat, elle a levé tous les obſtacles que le préjugé mettoit, en Hollande comme ailleurs, à l'adminiſtration des ſecours ; l'on a permis à tout le monde de ſortir un noyé de l'eau, & de le mettre autant que poſſible dans les endroits les plus propres à le ſecourir ; l'on a exhorté tous les particuliers à prêter leurs maiſons pour

cela, & l'on a ordonné à tous les aubergiſtes de fournir des appartemens.

2°. Elle a fondé des prix de ſix ducats pour chaque noyé rappellé à la vie, & je crois devoir donner ici les articles eſſentiels de ſon mémoire qui ont rapport à cette diſtribution.

„ Quiconque pourra prouver par des
„ certificats en bonne forme, qu'en y
„ employant des moyens convenables,
„ il aura fait revenir une perſonne ou
„ un enfant, qui auront été tirés de
„ l'eau, ne donnant plus aucun ſigne de
„ vie, recevra un prix, ſavoir de ſix
„ ducats, ou bien, s'il le préfere, d'une
„ médaille d'or de la même valeur, ſur
„ laquelle ſon nom ſera gravé.

„ Comme il pourra arriver que plu-
„ ſieurs y ayent contribué, la médaille
„ ou les ſix ducats leur ſeront délivrés,
„ lorſqu'ils ſeront convenus de la manie-
„ re dont le partage ſe fera entr'eux.

„ Pour avoir droit à ce prix, il ne
„ faudra qu'une déclaration par écrit de
„ deux perſonnes connues & d'honneur,
„ qui n'y aient point de part elles-mê-
„ mes, & qui certifient comme témoins
„ oculaires, qu'il eſt dû à celui ou à ceux
„ qu'ils nommeront.

„ Si l'on eſt obligé de faire quelques
„ frais dans une auberge ou ailleurs,

„ ils feront payés indépendamment du „ prix, pourvu qu'ils n'excédent pas la „ fomme de quatre ducats; & ceci aura „ lieu, foit que la vie du noyé ait été „ fauvée ou non, fi feulement il confte „ que ces frais ont été faits en fa faveur (*a*)".

3°. Elle a publié une courte, mais bonne inftruction fur les fecours qu'on doit adminiftrer à ces infortunés; quoiqu'elle rentre dans ce que j'en ai dit, on la verra ici avec plaifir.

„ Les meilleurs moyens qui peuvent „ & doivent être mis en œuvre à l'é„ gard des noyés, comme les expérien„ ces qui en ont été faites avant & de„ puis l'établiffement de cette fociété „ nous l'ont confirmé, font les fuivans.

„ De fouffler dans le fondement par „ le moyen d'une pipe ordinaire, ou „ d'un autre tuyau, ou d'une gaine de „ couteau dont on aura coupé la poin„ te, ou d'un foufflet. Plus cette opéra„ tion fe fera promptement, avec force „ & à la continue, plus elle fera utile. „ Si l'on fe fert d'une pipe à fumer; ou „ d'un de ces fumigateurs qui fe trou„ vent chez Mr. HEITZ à Amfterdam,

(*a*) *Hiftoires & mémoires de la fociété d'Amfterdam en faveur des noyés* page 7.

„ & qu'ainſi au lieu de ſimple air ou de
„ vent, on introduiſe dans le corps la
„ fumée chaude & irritante du tabac,
„ l'opération ſera plus efficace. De quel-
„ que façon qu'elle ſe faſſe, c'eſt en gé-
„ néral la premiere qu'il faut tenter, &
„ elle peut avoir lieu ſans perdre de
„ tems, ſoit ſur un bateau, ſoit à ter-
„ re, en quelque lieu, en un mot, que
„ le noyé ait été d'abord poſé.

„ 4°. Auſſi-tôt qu'il ſera poſſible, il
„ faudra tâcher de ſecher, & de rechauf-
„ fer prudemment le corps qui ſera tout
„ trempé, ſouvent déja abſolument froid,
„ engourdi & même roide. Cela pourra
„ ſe faire preſque toujours aiſément &
„ par diverſes voies : par exemple, par
„ la chemiſe chaude & les habits de deſ-
„ ſous d'un des aſſiſtans, par une ou plu-
„ ſieurs couvertures de laine chauffées,
„ par des cendres chaudes de boulan-
„ ger, de braſſeur, de ſaunier, de ſavo-
„ nerie ou d'autres fabriques ; par des
„ peaux d'animaux, ſur-tout de brebis ;
„ enfin par un feu modéré, ou par la
„ chaleur douce & naturelle de perſon-
„ nes ſaines, qui ſe mettent dans un
„ même lit avec le noyé.

„ Pendant qu'on employera les deux
„ moyens précédens avec perſévérance,
„ il peut être auſſi très-utile de faire

„ par tout le corps, ſur-tout le long de
„ l'épine du dôs, de la nuque du cou juſ-
„ qu'au croupion, de fortes frictions,
„ en ſe ſervant de pieces de laine chauf-
„ fées, ou d'autres linges qu'on aura
„ mouillés d'eau-de-vie ou ſaupoudrés
„ de ſel fin & ſec. Qu'on prenne enco-
„ re ſoit un linge trempé dans de l'eau-
„ de vie, ſoit quelque ſel volatil bien
„ fort, comme l'eſprit de ſel ammoniac
„ pour les tenir ſous le nez & en frotter
„ les temples.

„ Le chatouillement de la gorge & du
„ nez, à l'aide d'une plume, peut auſſi
„ faire du bien. Mais jamais il ne faut
„ verſer dans la gorge, ni vin, ni eau-
„ de vie, ni autres liqueurs fortes mê-
„ lées avec du vin ou d'autres irritans,
„ qu'après avoir apperçu quelques
„ ſignes de vie.

„ Voici encore une épreuve qui a réuſ-
„ ſi : qu'un des aſſiſtans mette ſa bou-
„ che ſur celle du noyé, lui ſerrant les
„ narines d'une main, & s'appuyant de
„ l'autre ſur ſon ſein gauche, & qu'a-
„ lors en ſoufflant avec force, il tâche
„ d'enfler immédiatement ſes poulmons:
„ nous eſtimons que dès le premier mo-
„ ment, ceci pourroit être auſſi efficáce
„ que de ſouffler dans le fondement. En-
„ fin qu'on ne néglige point, s'il eſt poſ-

„ ſible, la ſaignée; & qu'on tire le ſang
„ d'une des grandes veines du bras, ou
„ de la jugulaire même.

„ Tels ſont les moyens les plus pro-
„ pres & les plus éprouvés dans ces cas.
„ Il eſt à ſouhaiter que déſormais on
„ n'emploie plus ceux qui ne peuvent
„ qu'être très-nuiſibles: comme de rou-
„ ler ſur un tonneau, de ſuſpendre par
„ des cordes attachées ſous les bras ou
„ les jambes (*b*)".

Les intentions & les directions de cette reſpectable ſociété, ayant été répandues par plus de ſix mille mémoires diſtribués dans toutes les villes des ſept provinces, & appuyées par le concours des magiſtrats & de leurs correſpondans, ont eu les plus heureux ſuccès, & ont ſauvé la vie en peu de tems à un grand nombre de leurs concitoyens. Ils ont donné dans ces mêmes mémoires l'hiſtoire de dix-neuf, dont quelques-uns avoient été trois quarts-d'heure ſous l'eau; on voit que ſept ont dû la vie principalement à l'air, & ſept autres à la fumée de tabac, ſoufflé dans l'anus; les cinq reſtans furent ſauvés par les autres ſecours.

On dût eſpérer d'abord que ces exem-

(*b*) *Hiſt. & Mém.* page 10.

ples connus & avérés encourageroient par-tout à ſecourir les malheureux noyés, & que les membres de la ſociété d'Amſterdam trouveroient des imitateurs dans tous les endroits où les fréquens malheurs en ce genre rendent cet établiſſement néceſſaire. Ces eſpérances n'ont point été déçuës; S. M. l'Impératrice-Reine a fait les réglemens les plus ſages pour le ſecours des noyés dans tous ſes vaſtes états, & depuis peu on s'eſt occupé en France du même objet avec un égal ſuccès.

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'eſtomac.

§. 406. DU fond de la bouche, les alimens paſſent dans un canal plus étroit qu'on appelle *l'œſophage*, qui, en ſuivant l'épine du dos, va aboutir à l'eſtomac.

Il arrive ſouvent que pluſieurs corps ſont arrêtés dans ce canal, ſans pouvoir ni deſcendre ni remonter; ſoit parce qu'ils ſont trop gros, ſoit parce qu'ils

ſe trouvent avoir quelques pointes, qui s'enfonçant dans ſes parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il réſulte de cet arrèt des accidens très-graves, qui ſont ſouvent une douleur très-vive dans la partie, d'autrefois un ſentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des ſoulevemens de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire : & ſi l'arrêt eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée-artere* comprimée, une ſuffocation cruelle ; le malade ne peut pas reſpirer, le poulmon ſe remplit, & le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, le viſage devient rouge, livide, le cou ſe gonfle, l'oppreſſion augmente, & le malade périt très promptement.

Quand la reſpiration n'eſt pas arrêtée ou gênée, ſi le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & que le malade puiſſe avaler quelque choſe, il vit très-bien quelques jours, & la maladie eſt alors une maladie particuliere de l'œſophage ; mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher pendant pluſieurs jours, il en réſulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté que de ſa groſſeur relativement au paſſage

de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & ſouvent les alimens tuent pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occaſionnent pas de grands maux.

Un enfant de ſix jours avala une dragée ſucrée qui s'arrêta : il mourut d'abord.

Un homme ſentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer perſonne, il ſortit de table; un moment après on veut ſavoir où il eſt, on le trouve mort Un ſecond périt par un morceau de gâteau; un troiſieme par un morceau de peau de jambon; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entiere le tua. Un autre enfant périt, promptement étouffé, (car c'eſt toujours d'étouffement qu'on périt ſi vîte,) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans ſa bouche. Une poire a auſſi tué une femme. Un morceau de tendon (ce qu'on appelle ordinairement nerf) reſta arrêté huit jours ſans que le malade pût rien avaler; au bout de ce tems, il tomba dans l'eſtomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foibleſſe. L'on a malheureuſement une foule d'exemples ſembla-

bles, mais il eſt inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps eſt arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui ſont de le retirer, ou de le repouſſer. Le plus ſûr eſt toujours de le retirer; mais ce n'eſt pas toujours le plus aiſé; & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des ſuites fâcheuſes, que d'ailleurs le mal eſt ſouvent extrêmement preſſant, il convient de pouſſer ſi cela eſt plus aiſé, & s'il n'y a point d'inconvénient à faire entrer le corps arrêté dans l'eſtomac.

Les corps qu'on peut pouſſer ſans riſques ſont tous les alimens ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'eſt pas que de très-gros morceaux de certains alimens ne ſoient preſque indigeſtibles, mais il eſt rare qu'ils ſoient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela ſoit beaucoup plus pénible que de les pouſſer, ſont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, ſi on les avaloit. De cette claſſe ſont tous les corps abſolument indigeſtibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros

noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux, fur-tout fi au danger de *l'indigeſtibilité* fe joignent ceux qui réfultent de la figure de ces corps. Ainfi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragmens de verres, les cifeaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidens qui en réfultent le plus ordinairement font de violentes douleurs dans l'eftomac & les inteftins, des inflammations, des fuppurations, des abcès, des ulceres, la fievre lente, la gangrene, des miféréré, des abcès extérieurs, par lefquels ces corps reffortent, & fouvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne font que peu avancés, & qu'ils fe trouvent à l'entrée de l'œfophage, on peut effayer de les retirer avec les doigts, ce qui réuffit fouvent. S'ils font plus avancés, il faut fe fervir de pincettes; les chirurgiens en ont de plufieurs efpeces: celles dont quelques fumeurs fe fervent feroient très-commodes pour cela, & on peut dans le befoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen eft peu utile, fi le corps eft fort avancé

dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§ 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait au bout par lequel on le tient un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même tems à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instrumens, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces instrumens échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amene en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il serviroit à les casser, & si les fragmens ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce ſont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du paſſage, & qui pourroient aiſément ou échapper aux crochets, ou, par leur réſiſtance, les redreſſer, on ſe ſert d'anneaux ſolides ou flexibles.

On en fait de ſolides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fil en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laiſſe un anneau d'un doigt de diametre; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des ſoies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de conſiſtance; on les attache fortement à un manche de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met ſouvent pluſieurs de ces anneaux de file, paſſés l'un dans l'autre, afin d'engager plus ſûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette eſpece d'anneau a un avantage, c'eſt que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le man-

che, le ſerrer ſi fortement, dans l'anneau ainſi tordu, qu'on eſt le maître de le remuer en tout ſens; ce qui eſt un avantage très-conſidérable dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'eſt l'éponge. La propriété qu'elle a de ſe gonfler en s'humectant, fonde ſon uſage dans ces cas.

Si un corps eſt arrêté ſans remplir toute la cavité de l'œſophage, on fait paſſer une éponge par le vuide qui reſte au-delà de ce corps; elle ſe gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement, en faiſant avaler quelques gouttes d'eau; alors en la retirant, au moyen du manche qui a ſervi à l'introduire, comme elle eſt trop groſſe pour reſſortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obſtacle, & par-là elle débouche le goſier.

Comme l'éponge ſeche peut ſe reſſerrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire paſſer un morceau aſſez gros par un fort petit eſpace. On la reſſerre en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut deſſerrer très-aiſément, & retirer quand l'éponge a paſſé. On l'aſſujettit auſſi dans un mor-

ceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de reſſort, ſe reſſerre ſur l'éponge; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puiſſe pas bleſſer; l'éponge eſt également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagé de la baleine, le Chirurgien puiſſe la retirer.

On s'eſt encore ſervi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire paſſer, parce que le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'eſt point accroché, mais ſeulement engagé par la petiteſſe du paſſage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œſophage, juſques près du corps avalé; alors cette éponge ſe gonfle, elle dilate le canal en deſſus du corps, on la retire un peu, mais très-peu, & le corps étant moins preſſé en deſſus qu'en deſſous, quelquefois le reſſerrement de la partie inférieure de l'œſophage peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement eſt fait, le reſte s'opere aiſément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens ſont inutiles, il en reſte un autre, c'eſt de faire vomir le malade; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps ſimplement engagés; car dans les cas où ils ſeroient accrochés ou plan-

tés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émétique N°. 34 ou 35. L'on a dégagé par ce moyen un os arrèté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira, cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poulmon de veau, qui s'arrèta au milieu de l'œsophage, & bouchoit exactement le passage; un Chirurgien essaya inutilement un très grand nombre de moyens; un second voyant leur inutilité & le malade ayant „ le visage noir & tuméfié, „ les yeux pour ainsi dire hors de la „ tête, tombant dans des syncopes fré„ quentes avec des mouvemens con„ vulsifs, il lui fit donner en lavement „ la décoction d'une once de tabac en „ corde : ce remede procura un vomis„ sement violent, qui fit rejetter le corps „ étranger, qui alloit causer la mort du „ malade".

§. 416. Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui

pourroit être très-utile dans plusieurs cas; quand les corps avalés ne sont pas trop durs & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre solidement à un manche flexible & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche, il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée, afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer dont on épaissit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très-vîte fait. L'on peut employer avec le même succès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, la saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, pour qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'est dans cette vue qu'on les enveloppe souvent avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois

au bout une éponge, qui, remplissant tout le canal, entraîne tous les obstacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ce cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une bale, dans l'espérance qu'ils entraîneront l'obstacle, mais ce sont des moyens bien foibles, & si on les fait avaler sans les avoir assujettis à un fil, il est à craindre que s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il est arrivé quelquefois, fort heureusement, que les corps qu'on vouloit pousser s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec, mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avaler, il faut alors de deux maux choisir le moindre & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser périr horriblement le malade en peu de momens. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il est arrivé souvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autrefois ils n'ont occasionné que peu ou point d'accidens.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choſes l'une, ou 1°. ils reſſortent par les ſelles, ou 2°. ils ne reſſortent point & tuent le malade, ou 3°. ils reſſortent par les urines, ou 4°. ils ſe font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre iſſues différentes.

§. 420. Quand ils reſſortent par les ſelles, ou ils reſſortent au bout de peu de tems, ſans avoir occaſionné preſque aucun accident, ou cette ſortie ne ſe fait que longtems après, & eſt précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu reſſortir peu de jours après, ſans avoir ſouffert, un os de jambe de poule, un noyau de pèche, un couvercle de boëte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute eſpece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui cauſa de vives douleurs pendant trois jours, & ſortit heureuſement; des couteaux, des raſoirs, une boucle de ſoulier. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques momens au cou, mais il paſſa pendant qu'on vint me chercher, & reſſortit pendant la nuit avec une ſelle, ſans avoir occaſionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier

d'aileron de poulet n'a occaſionné qu'un peu de douleur d'eſtomac pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps reſtent plus long-tems, & ne reſſortent qu'au bout de pluſieurs mois, & même des années, ſans avoir cependant fait aucun mal ; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne reſſent jamais.

§. 421. L'événement n'eſt pas toujours auſſi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils reſſortent naturellement, ce n'eſt qu'après avoir fait ſouffrir les douleurs les plus vives dans l'eſtomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occaſionnerent des douleurs violentes pendant ſix ans ; enfin au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occaſionnerent pendant un an des coliques, des évanouiſſemens, des convulſions ; elles reſſortirent au bout de ce terme par les ſelles, & le malade fut guéri.

Un autre plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne ſouffrit que ſix jours, au bout deſquels il les rendit auſſi par les ſelles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les inteſtins, ſont arrêtés au fondement, & occaſionnent de fâcheux accidens, mais aux-

quels un chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces, des machoires de poissons, des épingles, ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue, c'est quand ces corps ne ressortent point, mais occasionnent des accidens fâcheux qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une demoiselle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans sa bouche, une partie ressortit par les selles, mais l'autre partie perça les intestins, & même le ventre avec des douleurs inouïes; la malade périt au bout de trois semaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'estomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en consomption.

Une sonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de différens métaux, sans qu'il survienne rien de facheux; on a vu avaler jusqu'à cent louis d'or qui ressortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inspirent pas trop de sécurité, les événemens facheux doivent inspirer une juste crainte; une seule

piece de monnoye avalée boucha la communication entre l'eſtomac & les inteſtins & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez leſquels il s'en eſt fait des amas qui ſont devenus cauſe de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troiſieme iſſue, c'eſt quand ces corps reſſortent avec les urines; mais ces cas ſont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, reſſortit en urinant trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de ceriſes, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrieme cas, c'eſt quand les corps avalés percent l'eſtomac ou les boyaux, & qu'ils vont juſqu'à la peau, occaſionnent un abcès & ſe font jour eux-mêmes, ou ſont tirés en ouvrant l'abcès. Ils ſont ſouvent très-longtems à faire ce trajet, quelquefois les douleurs ſont continues, d'autrefois le malade ſouffre pendant quelque tems, les douleurs ceſſent & recommencent. L'abcès ſe forme ou ſur l'eſtomac ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps, après avoir percé les inteſtins, ſont des routes ſingulieres, & vont reſſortir loin du ventre. Une aiguille avalée reſſortit au bout

de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, des morts cruelles après des corps avalés, prouvent la néceſſité d'ètre ſur ſes gardes à cet égard, & dépoſent contre l'imprudence horrible, j'oſerois dire criminelle, de s'amuſer de jeux qui peuvent occaſionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence ou par accident, deviennent cauſe de mort. Peut-on, ſans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occaſionner ?

§. 426. L'on a vu plus haut que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autrefois, on ne peut ni les retirer, ni les précipiter, mais ils reſtent dans l'œſophage, ſans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive, quand ils ſont ſitués de façon qu'ils ne compriment pas la trachée artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le paſſage des alimens; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainſi arrêtés occaſionnent quelquefois, ſans beaucoup de violence, une petite ſuppuration qui les dégage,

& ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autrefois une inflammation prodigieuse qui tue le malade; ou si la matiere de l'abcès se porte en dehors, il se forme une tumeur à l'extérieur du cou qu'on ouvre, & le corps ressort par-là. Des troisiemes se font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont ressortir derriere le cou, sur la poitrine, à l'épaule, enfin en différens endroits.

§. 427. Quelques personnes étonnées des marches singulieres de ces corps, qui, par leur volume, & sur-tout par leur figure, paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant, souhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digression, qui est peut-être d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faisant disparoître le merveilleux de la chose, elle fera tomber le préjugé superstitieux qui a souvent attribué aux sortileges des faits de cette espece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve sous la peau, dans quelqu'endroit qu'on l'ouvre, une membrane

ne composée de deux lames, séparées l'une de l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui sont remplies plus ou moins de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps qui ne soit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire.*

Elle se trouve non seulement sous la peau, mais de là en se repliant de différentes façons, elle se répand dans tout le corps, elle sépare tous les muscles, elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les visceres; c'est elle qui forme ce qu'on appelle la *coëffe*, ou dans les animaux *penne*: elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très-épaisse & remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres elle est extrêmement mince, & dénuée de graisse; par tout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvemens de ces corps étrangers; & comme la

communication est générale, il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné, en parcourant de très-longs chemins. Les officiers & les soldats sentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu retirer, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane, est démontrée par un fait qui se réitere tous les jours contre les loix de la police; les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet, ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressente de ce gonflement artificiel.

Des scélérats se sont servis de cette indigne manœuvre pour rendre monstrueux des enfans qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane que les eaux des hydropiques sont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles suivent les mouvemens que leur imprime la pesanteur. L'on demandera : cette membrane étant traversée en différens endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui sont les parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidens fâcheux, comment

n'en arrive t-il pas? Je réponds, 1°. que ces accidens arrivent quelquefois; 2°. qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties qui traversent la membrane graisseuse, étant plus dures que la graisse, ces corps doivent presque nécessairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graisses qui les entourent, où la résistance est beaucoup moins considérable, & cela d'autant plus sûrement que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqués jusqu'à présent, je dois ajouter encore quelques conseils généraux.

1°. Il est souvent utile, & même nécessaire de faire une ample saignée du bras, sur-tout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps; parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes, & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer sur le champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives pour retirer ou pour pousser sont inutiles, il faut les cesser; parce que l'inflammation que l'on occasionneroit, seroit aussi fâcheuse que le mal même,

& que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage; premierement on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; & en second lieu, une injection faite avec force réussit souvent mieux pour dégager un corps charnu que toutes les tentatives avec des instrumens.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire, le saigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le cou avec des cataplasmes émolliens. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instrumens. L'on sait qu'un coup de poing derriere l'épine a souvent dégagé des corps for-

tement arrêtés ; & j'ai deux exemples que les malades qui avoient des épingles arrêtées, étant monté à cheval pour aller de la campagne chercher du ſecours dans la ville voiſine, ſentirent l'épingle ſe dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avala ſans mauvaiſes ſuites.

6°. Quand le danger de ſuffocation eſt préſent, que la ſaignée eſt inſuffiſante; qu'on n'a point d'eſpérance de dégager promptement le cou, & que la mort eſt prochaine, ſi l'on ne rend pas la reſpiration au malade, il faut ſur le champ faire la *bronchotomie*, c'eſt-à-dire, ouvrir la trachée-artere, ce qui n'eſt ni difficile pour un chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté paſſe dans l'eſtomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux, éviter tous les alimens âcres, irritans, chauds, le vin, les liqueurs, le café, ne prendre que peu d'alimens à la fois, n'en point prendre de ſolides qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime ſeroit de vivre de ſoupes farineuſes, de quelques légumes, d'eau & de lait; ce qui vaut beaucoup mieux que l'uſage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne paſſât

par la glotte dans la trachée-artere ; ce malheur arrive cependant quelquefois ; & il ſurvient dans le moment une toux continue & violente, une douleur aiguë, une ſuffocation ; tout le ſang ſe porte à la tête, le malade eſt angoiſſé & agité par des mouvemens violens & involontaires, il meurt quelquefois ſur le champ.

Un grenadier Hongrois, cordonnier de ſon métier, travailloit & mangeoit en même tems ; il tomba de ſa chaiſe ſans dire un ſeul mot ; ſes camarades appellerent du ſecours ; des chirurgiens arriverent auſſi-tôt : il ne donna, malgré pluſieurs ſecours, aucun ſigne de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf, du poids de deux onces, enfoncé dans la trachée-artere, qu'il bouchoit ſi exactement qu'elle ne pouvoit point laiſſer paſſer d'air au poulmon.

§. 430. On conſeille dans ce cas, & je l'ai indiqué dans les premieres éditions, de frapper fréquemment ſur l'épine du dos, d'occaſionner quelques efforts pour vomir, de faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la ſauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on ſouffle fortement dans les narines. Un pois jetté en badinant dans la

bouche entra dans la trachée-artere, & ressortit en faisant vomir avec de l'huile. Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Mais il faut convenir que ces secours sont bien foibles, bien incertains, & que dans quelques circonstances ils peuvent même faire plus de mal que de bien, comme un habile chirurgien François l'a démontré depuis peu; ainsi le parti le plus sage, le seul sûr quand le mal n'est pas sans ressource, celui auquel il faut se déterminer sur le champ, c'est l'incision de la trachée-artere ou la *bronchotomie*, (voyez §. précédent, N°. 6.)

On a retiré par ce moyen des os, une feve, une arrête, & sauvé par-là les malades; & l'on doit d'autant moins hésiter que, comme je l'ai dit, cette opération est simple, facile, prompte, & n'est accompagnée d'aucun danger; mais comme les préjugés sont opiniâtres, que beaucoup de gens détestent toute opération, & que bien loin de vouloir comprendre combien celle-ci est légere, ils imaginent sottement je ne sais quoi de barbare & d'atroce dans une opération qui ouvre le cou, il est de la plus grande importance que les gens éclairés se réunissent contre ce préjugé; peut-être même il seroit à souhaiter que la loi ôtât

aux parens le droit de s'oppoſer à cette opération, quand elle eſt décidée néceſſaire; elle leur épargneroit les cruelles angoiſſes de ceux qui ayant refuſé d'y conſentir, ont eu le déſeſpoir de voir, par la facilité avec laquelle on ſortoit ce corps après la mort par une légere inciſion, combien il étoit aiſé de ſauver la perſonne que leur opiniatre ignorance a conduit au tombeau.

§. 431. On tente tout, quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œſophage, ni reſter ſans tuer promptement le malade, l'on a propoſé de faire une inciſion à l'œſophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorſqu'un corps tombé dans l'eſtomac ſeroit de nature à occaſionner des accidens propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œſophage eſt fermé, on nourrit par des lavemens de bouillons.

Mr. VENEL, très-bon chirurgien, établi à Orbes, a imaginé & fait exécuter quatre inſtrumens, dont il a publié la deſcription (*a*), qui ſont ſim-

[*a*] *Nouveaux ſecours pour les corps arrêtés dans l'œſophage*, à Lauſanne 1769 chèz Franç. GRASSET & *Comp.*

ples, d'un uſage aiſé & qui m'ont paru plus propres à remplir les indications qui ſe préſentent dans ces cas fâcheux, que la plûpart des autres moyens que j'ai connus juſqu'à préſent.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brulures, des plaies, des meurtriſſures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échardes, des verrues & des cors.

§. 432. LES payſans ſont expoſés par leurs travaux à pluſieurs accidens extérieurs, comme coupures, meurtriſſures, &c, qui, quelques graves qu'ils ſoient, ſe termineroit preſque toujours très-aiſément, & cela par une ſuite de la nature du ſang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne que dans les villes : mais un traitement pernicieux rend ſouvent fâcheux les maux

les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un ſi grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît néceſſaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas néceſſairement la main du chirurgien. Je dirai auſſi un mot de quelques maladies extérieures qui dépendent cependant d'une cauſe interne.

Des Brulûres.

§.433. Quand la brûlure eſt très-légere, & qu'il n'y a point de veſſie levée, il ſuffit d'y mettre une compreſſe trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts-d'heure juſqu'à ce qu'on ne ſente plus de douleur. Quand il s'eſt levé une veſſie, on applique deſſus une compreſſe de linge très-fin, enduite exactement, mais légerement de la pommade N°. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau eſt brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut ſe ſervir de la même pommade; mais au lieu d'une compreſſe, il faut ſe ſervir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par deſſus la charpie, on met une ſimple toile cirée, que chacun peut aiſément préparer, N°. 65, ou ſi l'on veut un *ſparadrap*, N°. 66.

Mais indépendamment de ces fecours extérieurs, qui font les plus efficaces qu'on puiffe employer, quand la brûlure eft très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les fuites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflammations; faire une faignée, ou même plufieurs fi elles font néceffaires, & *mettre au régime*; ne faire boire que les tifanes N°. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavemens fimples.

Quand on n'eft pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade N°. 64. on fe contente de fondre enfemble de l'huile d'olive avec une huitieme partie de cire; & à deux onces de ce mêlange on ajoute un jaune [illegible] enfin quelque chofe de plus fimple encore, c'eft de battre un blanc d'œuf avec deux cuillerées d'huile qui ne foit pas rance; & j'ai vu de fi bons effets de ce remede depuis plufieurs années, que c'eft prefque le feul que j'emploie actuellement : il a l'avantage de fe trouver partout & d'être prêt fur le champ, ce qui eft très-important dans les brûlures qui font d'autant moins fâcheufes, qu'on applique plus promptement le remede.

Quand le mal eft proche de fa fin; & qu'il ne refte plus qu'une très-petite plaie

il ſuffit d'appliquer le ſparadrap N°. 66, ou une emplâtre de diapalme.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & bleſſé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, & ſi ſans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque groſſe artere, ſi elle a bleſſé quelque nerf, ce qui occaſionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devroient être ſans celà; ſi elle eſt allée juſqu'à l'os, & qu'il ait ſouffert; enfin, s'il ſurvient quelque ſymptôme extraordinaire, il faut néceſſairement appeller un chirurgien. Mais quand la plaie n'eſt accompagnée d'aucune de ces circonſtances, qu'elle n'intéreſſe que la peau, les graiſſes, les chairs & les petits vaiſſeaux, on peut la panſer aiſément ſans ſecours, parce qu'ordinairement tout ſe réduit à la préſerver des impreſſions de l'air, en donnant cependant iſſue au pus.

§. 435. Si le ſang ne ſort d'aucun vaiſſeau conſidérable, mais coule à-peu-près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laiſſer couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle eſt prête, on en met

ce qu'on peut dans la plaie, ſans la preſ-ſer, ce qui ſeroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvéniens que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compreſſe trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65; mais je préfere la compreſſe poür les premiers panſemens; & l'on ſoutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on ſerre aſſez pour qu'elle ne ſe dérange pas, aſſez peu pour qu'elle n'occaſionne aucune inflammation.

On laiſſe cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries qu'on les panſe moins ſouvent, & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aiſément, & s'il y en a qui ſe ſoit attachée par le deſſéchement du ſang, on la laiſſe, en ſe contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reſte du panſement ſe fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce panſement ſimple, la plaie eſt devenue tout-à-fait ſuperficielle, il ſuffit d'appliquer la toile cirée, ou le ſparadrap, ſans charpie, à moins qu'on ne vît dans les chairs de la diſpoſition à trop ſe gonfler; en ce cas on continueroit un peu de charpie pour les modérer.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles impregnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle odorant, de lis, de camomille, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroîtra plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fievre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate que les cataplasmes où il y a un peu d'huile, ceux mêmes au lait, leur procurent des érésipelles; il faut alors se borner au simple cataplasme de mie de pain & d'eau. Il y a de très-grands chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autre; mais il faut ou le renouveller plus souvent, ou ce qui vaut encore mieux, le recouvrir avec un taffetas, ou

une toile cirée très-fine, qui sert à conserver très-long-tems l'humidité des cataplasmes.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau *d'agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en-dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau: on introduit entre-deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut, tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1°. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrêne.

§. 438. Tous les éloges prodigués à

un grand nombre d'onguens ſont une pure charlatanerie : l'art ne contribue pas le moins du monde à la guériſon des plaies, c'eſt la ſeule nature qui l'opére, & tout ce que nous pouvons, c'eſt d'éloigner les obſtacles qui s'oppoſent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, ſi l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, ſinon il faut s'adreſſer à un bon chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre ; enſuite on panſe comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a pluſieurs onguens qui pourroient faire beaucoup de mal ; & les ſeuls cas dans leſquels on doit en employer, c'eſt quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des ſecours particuliers ; mais une plaie fraîche, dans un homme ſain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications ſpiritueuſes ſont ordinairement nuiſibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les médecins ou les chirurgiens peuvent ſeuls juger.

Quand les plaies ſont à la tête, au lieu de la compreſſe huilée, ou du ſparadrap, on couvre la plaie avec un emplâtre

de bétoine ; ou ce qui vaut beaucoup mieux, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidens qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer sont ceux qui la préviennent, la saignée, le régime, les rafraichissans, les lavemens.

Quand la plaie est très-légere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & surtout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime; quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus sûr qu'une diete extrêmement légere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complettement guéris en ne vivant pendant plusieurs semaines que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses, sans sel, sans bouil-

lon, ſans aucun remede quelconque, & ſur tout ſans onguens.

§. 440. Autant la ſaignée employée modérément eſt utile, autant ſon excès eſt nuiſible. Les grandes bleſſures ſont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie conſidérable, qui épuiſe déja le malade, & ſouvent la fievre eſt une ſuite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonſtances, l'on ordonne encore des ſaignées, l'on détruit totalement les forces, les humeurs croupiſſent, ſe corrompent, la gangrène ſurvient, & le malade meurt miſérablement au bout de deux ou trois jours par une ſuite des ſaignées, & non pas de la bleſſure. Le chirurgien ſe glorifie de dix, douze, quinze ſaignées, & aſſure que la bleſſure étoit néceſſairement mortelle, puiſque tant de ſang répandu n'a pas pu ſauver le malade, pendant que c'eſt réellement cette profuſion qui l'a tué.

Les plaiſirs de l'amour ſont mortels aux bleſſés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires, ſi vantés, ſont très-nuiſibles, pris intérieurement, parce que leur uſage donne la fievre, & qu'il faut l'abattre.

Des meurtrissures ou des Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chûte, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal, & que le désordre qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus tems d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines qu'un tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la vîtesse, la petitesse & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitri-

ne. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de ſon métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux, & tout le poids de ſon corps avoit porté ſur le côté de la poitrine. Il ne ſentit cependant preſque rien d'abord ; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur ſourde dans cette partie, qui continua & amena la gène dans la reſpiration, la foibleſſe, le mauvais ſommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conſeillai la tiſane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne ſuivit avec régularité que le dernier conſeil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il ſe trouvoit mieux ; & dans la même ſemaine, je ſus qu'on l'avoit trouvé mort dans ſon lit. L'abcès s'étoit ſûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme emporté par un cheval, fut froiſſé contre la porte d'une écurie, ſans reſſentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aiſes qu'on a au commencement d'une fievre ; l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une conſulte décida qu'il avoit du pus dans

la poitrine ; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureuſement le guérir après un an de ſouffrances.

J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violens, puiſque ces deux malades auroient évité, l'un la mort, l'autre une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris d'abord après l'accident les précautions néceſſaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie eſt meurtrie, il arrive de deux choſes l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, ſurtout ſi la meurtriſſure eſt un peu conſidérable ; ou les petits vaiſſeaux de la partie meurtrie ſont briſés, & le ſang qu'ils contenoient s'épanche dans le voiſinage ; ou ſans épanchement, ces vaiſſeaux perdent leurs forces, & n'aidant plus la circulation, le ſang croupit. Dans l'un & l'autre cas, ſi la nature, ou ſeule, ou aidée, n'y remédie pas, il ſurvient inflammation, ſuppuration de mauvaiſe eſpece, pourriture, gangrène, ſans parler des accidens qui dépendent de la meurtriſſure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaiſſeau, os, &c. L'on comprend auſſi tous les dangers de la meurtriſſure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le ſang s'eſt épanché, ou que la circulation ne ſe fait

plus dans quelque partie importante à la vie. C'eſt là la cauſe de la mort ſubite des perſonnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçu quelques corps peſans ſur la tête, ou quelques coups, ſans qu'il paroiſſe aucun mal extérieurement.

L'on a pluſieurs exemples de morts ſubites après un coup de poing ſur le creux de l'eſtomac, qui occaſionnoit la rupture de la rate.

C'eſt parce que les chûtes occaſionnent une légere meurtriſſure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des ſuites ſi fâcheuſes, ſurtout pour les vieillards, chez leſquels la nature deja affoiblie ne rétablit point les déſordres; auſſi l'on en voit pluſieurs qui ayant joui d'une excellente ſanté, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languiſſent continuellement juſqu'à leur mort, que ces accidens accélerent preſque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtriſſures, des remedes internes & externes. Quand le mal eſt léger, & qu'il n'y a point eu de ſecouſſe générale, qui ait pu occaſionner des meurtriſſures intérieurement, les remedes externes ſuffiſent. Ils doivent être propres, 1°. à réſoudre ce ſang épanché, qu'on voit d'une maniere

ſi marquée, & qui de noir qu'il eſt un peu après la contuſion, devient ſucceſſivement brun, jaune, griſâtre, à meſure que la groſſeur diminue; elle diſparoît enfin totalement, & la peau reprend ſa couleur, ſans que ce ſang ſoit ſorti extérieurement; mais peu-à-peu il s'eſt diſſous, & il a été repompé par les vaiſſeaux: 2°. à redonner un peu de force aux vaiſſeaux.

Le meilleur remede c'eſt le vinaigre ou pur, ou mêlé; s'il eſt fort, avec le double d'eau tiede, dans lequel on trempe des linges, qui ſervent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique auſſi, avec grand ſuccès, le perſil, le cerfeuil, l'artichaud ſauvage, légérement concaſſés, & ces remedes ſont à préférer au vinaigre, quand la meurtriſſure eſt compliquée avec une plaie, qui ne permettroit pas l'application du vinaigre. L'on peut auſſi appliquer les cataplaſmes N°. 68.

§. 447. L'on eſt dans l'uſage d'employer d'abord les liqueurs ſpiritueuſes; telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuſade, l'eau d'alibour, &c; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaiſſiſſent le ſang, au lieu

de le diſſoudre, ſont réellement nuiſibles, quoiqu'on les employe quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent, en déterminant ce ſang épanché vers les entre-deux des muſcles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaiſſeaux meurtris, elles paroiſſent guérir, mais ce n'eſt qu'en concentrant le mal, qui ſe reproduit ſous une forme fâcheuſe au bout de quelques mois. J'ai vu de triſtes exemples de ce cas; ainſi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette eſpece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut tout au plus, quand on juge que tout le ſang épanché eſt diſſous & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuſade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§.448. C'eſt une méthode encore plus pernicieuſe d'appliquer des emplâtres composés de graiſſes, de réſines, de gommes, de terres, &c. La plus vantée eſt toujours nuiſible, & l'on a pluſieurs exemples de contuſions, extrêmement légeres, qui auroient été guéries en quatre jours, ſi l'on en avoit confié le ſoin à la nature, & que des emplâtres appliqués par des ignorans ont fait dégénérer en gangrêne.

L'on ne doit jamais ouvrir ces ſacs de

ſang coagulé qu'on apperçoit ſous la peau, à moins de quelque raiſon preſſante; parce que, quelque gros qu'ils ſoient, ils ſe diſſipent peu-à-peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laiſſent quelquefois une ulcération dangereuſe.

§.449. Le traitement intérieur eſt préciſément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas la meilleure boiſſon eſt le remede N°. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoiſſance, ou qu'il eſt fort étourdi, que le ſang ſort par les narines ou par les oreilles, qu'il eſt fort oppreſſé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de ſang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut ſur le champ en commençant par la ſaignée, employer tous les ſecours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il eſt poſſible; il faut ſur-tout éviter de le ſecouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeller le ſentiment; c'eſt exactement le tuer en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées; & quand le mal eſt à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessures & de fracture du crâne, avec les accidens les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully le petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre; il étoit depuis 24 heures sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquens pour vomir; il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit-lait miellé, en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully le petit*, & me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient dans toutes les contusions considérables de purger au bout de quelques jours, avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N°. 11, 23, 32, 49. Le remede N°. 24. & le petit lait miellé sont excellens par la même raison.

Quand on ne peut pas espérer de faire boire abondamment, je donne de l'oxy-

mel ſimple avec du nitre dans très-peu d'eau.

Il arrive quelquefois que les premieres ſaignées font beaucoup de bien; mais au bout de quelques jours le pouls redevient fréquent, dur, & le malade eſt moins bien; il faut réitérer la ſaignée.

§. 450. Dans ces circonſtances le vin, les liqueurs, tout ce qui anime tue; ainſi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades ſont ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

L'uſage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & ſi elle a été utile quelquefois, c'eſt en purgeant un malade qui peut-être en avoit beſoin. Le blanc de baleine, le ſang de dragon, les yeux d'écreviſſes, les graiſſes quelconques, ſont des remedes au moins inutiles & dangereux, ſi le cas eſt grave, ſoit par le mal réel qu'ils font, ſoit par le bien qu'ils empêchent de faire; l'on doit chercher à délayer le ſang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produiſent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui eſt d'autant plus dangereux qu'il eſt plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroiſſe point incommodé,

on doit, s'il eſt ſanguin & encore vigoureux, lui faire une petite ſaignée de trois ou quatre onces, lui donner tout de ſuite quelques taſſes d'une boiſſon un peu aromatique, qu'on réitere de trois en trois heures, comme de la méliſſe avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ſes alimens pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais preſque continuel.

Des foulures.

§. 452. Les entorſes, ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produiſent dans le voiſinage de l'articulation une eſpece de meurtriſſure, occaſionnée par le violent frottement des os contre les parties voiſines; & quand les os ſe remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme contuſion; s'ils ne ſe remettent pas, c'eſt une luxation, il faut recourir à la main d'un chirurgien.

Le meilleur remede, c'eſt le parfait repos, une compreſſe trempée dans le vinaigre & l'eau, juſqu'à ce que toute la contuſion ſoit diſſipée, & qu'on ſoit ſûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au

vinaigre un peu d'eau-de-vie, ou d'eau d'arquebusade; & l'on doit porter la partie, (c'est presque toujours le pied) embandée assez long-tems, sans quoi elle fait souvent de faux mouvemens, ou elle reçoit de nouvelles entorses qui l'affoiblissent journellement davantage; & si l'on néglige trop long-tems ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier; & souvent il survient une légere enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon; mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond est insuffisante, quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les paysans s'adressent à des ignorans ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très grave la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé

des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal-traitées, & sur-tout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulceres rebelles les plaies les plus simples; ainsi l'on doit les éviter; & les apothicaires doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguens gras qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres

des plaies, c'eſt la dureté & la ſécchereſſe de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, eſt une liqueur moins épaiſſe, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaiſe odeur, & ſi âcre que ſouvent ſi elle touche la peau du voiſinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des eſpeces de dartres, & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres, qui durent trop long-tems, qui ſont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fievre lente qui le tue.

Quand un ulcere a duré long-tems, il eſt très dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en ſuppléant à cette évacuation, qui eſt preſque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de tems en tems.

L'on voit tous les jours des morts ſubites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulemens qui duroient depuis long-tems; & quand quelque *charlatan*, (tous ceux qui ſont cette promeſſe, méritent ce nom) promet de guérir en peu de jours un ulcere invétéré, il prouve qu'il eſt un ignorant dangereux, qui, s'il réuſſiſſoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appli-

quent des remedes extrêmement rongeans, & même arſénicaux; mais l'on voit preſque toujours la mort la plus violente être la ſuite de ces applications dangereuſes.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'eſt de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la ſéchereſſe des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice eſt tel qu'on ne peut amollir les bords qu'en les ſcarifiant par des coups de lancette; quand cela n'eſt pas néceſſaire, il faut appliquer ſur tout l'ulcere un plumaceau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir avec une compreſſe pliée en pluſieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau ſeulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient ſouvent le produit des remedes âcres & ſpiritueux, l'on ſent qu'on doit abſolument les éviter dans les traitemens, ſans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut pour avancer la guériſon éviter le ſalé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté

du ventre par un régime de légumes, & par l'uſage du petit-lait miellé.

Quand les ulceres ſont aux jambes, ce qui eſt très-ordinaire, il eſt très-important, auſſi bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne ſe tenir jamais debout ſans marcher. C'eſt ici un de ces cas dans leſquels je ſouhaite que les perſonnes qui ont quelque crédit ſur l'eſprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la néceſſité de prendre quelques jours d'un repos abſolu, & lui prouver que bien loin que ce ſoit un tems perdu, c'eſt le tems de ſa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard change les plaies les plus légeres en ulceres, les ulceres les moins fâcheux en ulceres incurables, & il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſon voiſinage quelque famille réduite à l'hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette eſpece. J'ai vu des ulceres aux jambes très-invétérés ſe guérir en faiſant garder le lit, en appliquant ſimplement quelques brins de charpie, & en couvrant l'ulcere & le voiſinage d'un cataplaſme de mie de pain, de fleurs de ſureau & d'eau.

Je réitere que les ulceres qui viennent de cauſe interne, ou ceux qui viennent de cauſe externe, mais chez une perſon-

ne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive souvent dans des hyvers rigoureux que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gelent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement si naturel de les réchauffer, & sur-tout de réchauffer, les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrène incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de tems, à *Cossonay*, le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement des onguens gras; la gangrène suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler, mais où il fasse très-peu chaud; & de leur appliquer continuellement, sur les parties gelées, de la neige si l'on en

a, ſinon de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte ſeroit dangereuſe, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à meſure qu'elle fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le ſentiment renaît ; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement ; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques taſſes de la potion N°. 13. ou de quelqu'autre de même eſpece.

§. 459. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui ſe fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, miſes dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture qui eſt une gangrêne, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une obſervation qui fera mieux comprendre ce traitement, & en conſtatera l'efficacité.

„ Un homme avoit une route de dix
„ lieues à faire, par un tems froid, &
„ un chemin plein de neige & de glace.
„ Ses ſouliers lui manquerent, il fit les
„ trois dernieres lieues à pieds nuds, &
„ eut, dès la premiere demi-lieue, des

» douleurs aſſez vives aux jambes & aux
» pieds, qui allerent en augmentant. Il
» arriva preſque perclus des extrêmités
» inférieures. On le mit devant un grand
» feu, on échauffa bien un lit, & on
» l'y coucha. Les douleurs devinrent in-
» ſupportables ; il ne ceſſoit d'être dans
» de violentes agitations, & de pouſſer
» des cris perçans On demanda un mé-
» decin dans la nuit, qui trouva les doigts
» des pieds d'une couleur noirâtre, &
» commençant à perdre le ſentiment.
» Les jambes & le deſſus des pieds ex-
» ceſſivement enflés, d'un rouge pour-
» pre, varié de taches violettes, ſouf-
» froient encore les douleurs les plus ai-
» guës. Le pouls étoit dur & fréquent,
» & le mal de tète très-violent. Le mé-
» decin fit chercher un ſceau d'eau à
» la riviere, & y fit ajouter de la gla-
» ce; il obligea le malade à plonger les
» jambes dedans ; ce premier bain dura
» près d'une heure; & les douleurs, pen-
» dant ce tems-là, furent moins violen-
» tes ; une heure après il ordonna un
» ſecond bain, & le malade s'y trouvant
» de nouveau ſoulagé, le prolongea deux
» heures. Pendant ce tems-là, on enle-
» voit l'eau du ſceau, & l'on y remet-
» toit de la glace & de la neige. Les doigts
» des pieds, qui étoient noirs devinrent

„ rouges, les taches violettes des jambes se dissiperent; l'enflure diminua, „ les douleurs étoient légeres, & avec „ intervalle. L'on réitéra cependant six „ fois; après quoi il ne resta d'autre „ mal qu'une sensibilité à la plante des „ pieds, qui empêchoit le malade de „ marcher On lui fit quelques fomentations aromatiques, & on lui fit boire une tisane de salsepareille (celle de „ sureau est tout aussi bonne & moins „ couteuse.) Le huitieme jour il fut parfaitement guéri, & s'en retourna le „ quinzieme jour à pied „.

§. 460. Quand le froid est très-fort, & qu'on y reste long-tems exposé, il tue parce qu'il congele le sang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau; ainsi on meurt d'apoplexie, qui commence par un sommeil; aussi le voyageur qui se sent assoupi doit redoubler d'efforts pour se tirer du danger éminent auquel il est exposé. Ce sommeil, qui paroit devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier.

§. 461. Les remedes dans ce cas sont les mêmes que dans le cas d'un gel particulier Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige ou de l'eau glacée; l'on a même plusieurs exemples

conſtatés, & ils ſont fréquens dans les pays du nord, qu'un bain d'eau très-froide eſt très-ſalutaire.

L'on a rappellé à la vie pluſieurs perſonnes qui avoient été dans la neige ou à l'air gelant pendant cinq & même ſix jours, & qui ne donnoient aucun ſigne de vie pendant pluſieurs heures; ainſi il faut toujours eſſayer les ſecours.

Des engelures.

§. 452. „ Il vient aux doigts des mains, „ des pieds, aux talons, aux oreilles, „ au nez, aux levres, des enfans ſur-„ tout, & principalement en hyver, „ quand ces extrèmités paſſent ſubite-„ ment du chaud au froid ou du froid „ au chaud, une enflure ou un gonfle-„ ment, qui, dans les commencemens, „ n'occaſionne que peu de chaleur, de „ douleurs & de démangeaiſon "; quelquefois ces tumeurs ne paſſent point ce premier degré, & ſe guériſſent ſans ſecours; d'autres fois, & on peut appeller cet état le ſecond degré, ſoit qu'on ne leur faſſe rien, ſoit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaiſon, la douleur augmentent conſidérablement, & le malade eſt ſouvent privé de l'uſage de ſes doigts, par

la douleur, le gonflement, l'engourdiſſement ; le mal empire, ſi l'on n'emploie pas des ſecours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il ſe forme de petites veſſies qui ne tardent pas à ſe crever, & laiſſent une très-légere excoriation, qui devient bientôt ulcere, ſouvent très-profond & très opiniâtre, dont il ſort beaucoup de pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'eſt quand l'inflammation dégénere en gangrêne.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaiſſeaux de la peau, qui vient de ce que les veines, plus extérieures que les arteres, ſe trouvant proportionnellement plus reſſerrées par le froid, ne remportent pas tout le ſang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admiſes ſur les pores de la peau, agiſſent ſur nos fluides comme ſur l'eau, & y occaſionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plutôt que ſur d'autres parties, c'eſt par deux raiſons ; la principale, que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des cauſes qui peu-

vent la déranger, doit y être plus sensible; la seconde, que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfans, parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangeres. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid qui paroit contribuer le plus puissamment à produire les engelures, & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même-tems humide, & que les parties passent ainsi d'une espece de bain-tiede au froid. Un homme de soixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté pendant quelques heures, en voyage, des gans pelissés, dans lesquels ses mains suerent, s'attendrirent, & se remplirent de sang, parce que l'effet constant du bain tiede est d'amollir, de remplir de sang, & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée; il sentit une demi heure après avoir quitté ses gans dans un air assez froid, les premieres attaques d'engelures, qui devinrent assez cruelles, & dont il a eu ensuite des ressentimens tous les hyvers.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures que

quand elles s'accoutument à l'ufage des manchons. Elles font prefque inconnues dans les pays chauds; elles ne font pas communes dans les pays du nord, dans lefquels les variations du froid au chaud ne font pas fréquentes.

Quelques perfonnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printems. L'enfant du payfan, qui a la peau dure & accoutumée à toûtes les influences des faifons & des élémens, eft, & doit néceffairement être moins fujet aux engelures que l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de fa fanté : mais parmi les enfans de la même claffe, qui paroiffent être à peu-près de la même complexion, mener un genre de vie affez femblable, & devoir par-là même éprouver à-peu-près les mêmes impreffions & en reffentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la difpofition aux engelures. Les uns en font cruellement affligés depuis le commencement de l'automne jufqu'à la fin du printems, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-légeres & de très paffageres. Cette différence vient fans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & fur-tout de celle des mains; mais il n'eft cependant pas aifé

de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfans qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavaliérement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention; puisque, indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfans malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fievre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal; les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs; quelquefois même quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misere. J'ai connu un jeune homme qui, ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie par des engelures, est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie, & les mains qui en ont essuyé de fortes, s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer par rapport aux engelures, premierement, de les prévenir, en second lieu de les guérir, si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la

ſenſibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut pour les prévenir, 1°. endurcir la peau ; 2°. corriger la diſpoſition vicieuſe du tempérament qui peut contribuer à les produire ; 3°. éviter autant qu'il eſt poſſible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'uſage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & les enfans élevés à cette pratique ſont ordinairement moins tourmentés des engelures que les autres ; mais l'on doit encore donner des ſoins plus particuliers à préſerver la peau des mains, qui ſont plus ſujettes aux engelures que les pieds, en les faiſant tremper pendant quelques momens dans l'eau froide tous les matins & tous les ſoirs avant ſouper, dès le commencement de l'automne ; il n'en coûte rien aux enfans dans cette ſaiſon de prendre cette habitude, & quand elle eſt priſe, il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hyver, lors même que toute l'eau eſt prête à ſe geler. L'on peut auſſi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par ſemaine ; cette méthode, qui auroit des inconvéniens pour les adultes qui n'y ſont pas accou-

tumés, n'a que de l'utilité pour les enfans qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux; c'est en même tems éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela, il faut 1°. élever les enfans à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont des degrés pratiqués entre le poële & le mur), nuit aux enfans & aux adultes de plusieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3°. Il conviendroit aussi de ne leur faire jamais porter de gans, à moins que quelques circonstances particulieres ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gans de peau mince & lisse.

466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfans dès l'âge de trois ans, jusqu'à celui de dou-

ze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, sembloient être un caustique par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dès que le ralentissement des chaleurs diminuoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitemens assez longs, mais qui, variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit, comme je l'ai déja dit, sans secours; ou s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remedes suivans; mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation, dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace & à la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide, ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, & que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point

de circonſtances qui puiſſent le rendre nuiſible; c'eſt le ſeul dont je me ſois ſervi après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être ſervi d'un manchon trop chaud.

Les premiers momens que la main eſt dans l'eau, on éprouve une légere douleur, qui diminue peu à peu; en ſortant, les doigts ſont engourdis par le froid, mais bientôt ils ſe réchauffent, & au bout d'un quart-d'heure on eſt très-à ſon aiſe.

En ſortant de l'eau, on met la main bien eſſuyée dans un gant de peau; au bout de trois ou quatre bains elle déſenfle, la peau ſe ride, en continuant elle ſe reſſerre, on eſt guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hyver.

L'on eſt ſûr d'appaiſer les démangeaiſons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige eſt peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains ſouvent & long-tems; elles s'échauffent & rougiſſent fortement pendant quelques momens, mais le bien-être ſuit de très-près.

Un très-petit nombre de perſonnes, qui ont ſans doute la peau exceſſivement délicate & ſenſible, ne ſe trouvent ce-

pendant pas bien de ce remede, il paroît trop actif, il agit ſur leur peau preſque comme un véſicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette derniere raiſon, ou quelqu'autre circonſtance, comme le peu de fermeté & la déſolation d'un enfant, le tems des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrêmités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en ſubſtituer d'autres.

Un des meilleurs, c'eſt de porter jour & nuit, ſans le quitter, un gant d'une peau liſſe comme celle de chien; il ne manque guere de diſſiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce ſont les pieds qui ſont attaqués, il faut employer des chauſſons de la même eſpece, & reſter quelques jours au lit.

§ 469. Quand le mal eſt preſſant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'uſage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades pluſieurs fois par jour dans quelque décoction un peu plus que tiede, qui ſoit

en même-tems résolutive & émolliente ; telle est la décoction si vantée de pelure de raves, dont on augmente l'efficacité en y ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N°. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à-peu-près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires, & avec le faltranc même.

L'urine que quelques personnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mêlange d'urine & d'eau de chaux agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions ; ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur ; celle du vinaigre chaud est un des plus puissans remedes ; celles d'alphalt ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après le bain, il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des pattes

pattes cirées feroient très-utiles, c'eſt par-là que le ſuif réuſſit quelquefois.

Quand le mal eſt diſſipé par l'uſage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & ſenſible, il faut la fortifier en ſe lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, ſont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préſerve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation eſt très-forte & qu'elle occaſionne quelques mouvemens de fievre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavemens, faire prendre tous les ſoirs une priſe de nitre N°. 20, & même ſaigner ſi la fievre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de ſalé les perſonnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles ſont parvenues au troiſieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut outre un régime des convaleſcens aſſez ſévere, & une purgation avec de la manne, mettre ſur l'ulcération un emplâtre de diapalme, expoſer les parties enflées à la vapeur du vinai-

gre, & tenir le tout enveloppé dans une peau liſſe ou des pattes cirées.

L'on ne guérit point des engelures un peu fortes aux pieds ſans faire garder le lit pendant quelques jours.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrêne, ſe prévient par les remedes qui guériſſent l'inflammation : ſi malheureuſement la gangrêne paroît, il faut recourir à un chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies*, *deſcentes*, *ruptures*, que le payſan déſigne en diſant *qu'il eſt rompu*, ſont quelquefois une maladie de naiſſance, plus ſouvent l'effet des pleurs violens, des convulſions, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la ſuite elles ſont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violens. Elles ſont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes ; & l'eſpece la plus commune, la ſeule dont je me propoſe de dire un mot, eſt celle qui dépend du paſſage d'une partie des inteſtins, ou de la coëffe, dans les bourſes.

Elle eſt aiſée à connoître. Quand elle ſe trouve chez des petits enfans, on la

guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage, qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de tems en tems, & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du passage, un emplâtre astringent quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfans jusqu'à ce qu'ils soient entiérement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triege est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vîte à cet usage, & on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent quelquefois un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une

incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en ſont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal eſt auſſi conſidérable, & en même tems invétéré, il y a ordinairement des obſtacles qui empêchent que les inteſtins ne rentrent tout-à-fait; alors l'uſage du bandage eſt impoſſible, & ces infortunés ſont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu ſoulager par l'uſage d'un ſuſpenſoir adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation eſt une raiſon bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencemens. Il y en a une encore plus forte, c'eſt que les hernies ſont ſuſceptibles d'un accident qui eſt très-ſouvent mortel; il arrive, quand la partie des inteſtins qui eſt dans les bourſes, s'enflamme; alors acquérant plus de volume, & ſe trouvant extrêmement comprimée, il ſurvient des douleurs aiguës, le volume étant plus conſidérable, le paſſage qui les avoit laiſſé ſortir, ne peut plus les laiſſer rentrer, les vaiſſeaux même étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'eſtomac & le fondement eſt ſouvent entiérement interceptée, il ne paſſe rien, il ſurvient des vomiſſemens continuels (c'eſt l'eſpece de

miséréré dont j'ai parlé §. 320), le hoquet, le délire, les défaillances, les ſueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive, quand les excrémens viennent à ſe durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourſes; quand le malade s'eſt échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup ſur cette partie, ou qu'il a fait quelque chûte (*a*).

§. 479. Le meilleur remede c'eſt 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte ſaignée faite dans le lit, le malade étant couché ſur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux ſoient en l'air; c'eſt même l'attitude qu'ils doivent toujours conſerver autant qu'il eſt poſſible. Quand le mal n'eſt pas trop avancé, ſouvent la premiere ſaignée guérit radicalement, & les inteſtins rentrent dès qu'elle eſt faite. D'autrefois cela ne réuſſit pas auſſi bien, & il faut alors réitérer la ſaignée.

(*a*) L'étranglement occaſionné par les excrémens accumulés dans la partie tombée des inteſtins, & celui qui eſt l'effet de l'inflammation, ont des ſymptômes différens connus des bons chirurgiens; mais ce détail ne peut pas avoir lieu ici.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de belettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts d'heure. Ce remede appliqué d'abord a produit les plus grands effets ; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisieme jour. Les heureux effets de la fiente de vache, toute chaude, que j'ai constatés par plusieurs observations, ne me permettent pas d'omettre de l'indiquer ici comme un remede efficace.

On peut se servir avec succès, pour composer ces cataplasmes, au lieu d'eau commune, d'un mêlange de quarante parties d'eau commune, & d'une partie de vinaigre de litharge; c'est l'*eau végétale* de Mr. GOULARD, célebre chirurgien de Montpellier, remede utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès, mais

qui, malgré les aſſertions de Mr. GOULARD, conſerve la vertu aſtringente du plomb, & doit être par-là même employé très-ſagement.

4°. Quand ces ſecours ne ſont pas ſuffiſans, il faut eſſayer les lavemens de fumée de tabac, qui ont ſouvent dégagé des hernies qui réſiſtoient à tout.

5°. Enfin, ſi ces remedes ne réuſſiſſent pas, il faut ſe déterminer à faire l'opération ſans perdre un ſeul moment, car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela il faut avoir un très-bon chirurgien. Le ſuccès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas preſque déſeſpéré, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le ſixieme jour d'une couche, m'a convaincu plus encore qu'aucune obſervation précédente, qu'on ne devoit jamais ſe diſpenſer de la tenter, quand les autres remedes ſont inſuffiſans; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, ſi elle ne ſauve pas. Quand on la fait, comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs ſont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre aſſez pour inſtruire un chi-

rurgien qui l'ignoreroit, & qu'un chirurgien éclairé ſait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades après les tourmens les plus cruels, & l'amputation du teſticule, que font toujours les charlatans & les chirurgiens ignorans, mais qu'un chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même ſouvent dans le pays des ſcélérats qui font cette opération ſans aucune néceſſité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfans, que la nature ſeule, ou aidée d'un ſimple bandage, auroit guéris rédicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui ſurvivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premieres éditions de cet ouvrage, combien il eſt à ſouhaiter qu'ils fuſſent ſévérement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons chirurgiens la font, n'eſt néceſſaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du teſticule ne l'eſt jamais; auſſi un arrêt ſouverain, heureuſement émané, vient de l'interdire.

Des furoncles ou clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois fouffrir beaucoup, s'ils font gros, fort enflammés, ou fitués de façon à gêner les mouvemens, ou les pofitions. Quand l'inflammation eft très-confidérable, qu'il y en a plufieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de fe mettre à un régime rafraîchiffant, de prendre quelques lavemens, & de boire beaucoup de tifane N°. 2. Quelquefois même une faignée eft néceffaire.

Si l'inflammation eft très forte, on applique fur le mal un cataplafme de mie de pain & de lait, ou d'ofeille un peu bouillie & pilée. Si elle eft moins forte, l'on fe fert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon fimple* étendu fur de la peau. Le *diachylon gommé* eft plus actif, mais il augmente fi fort les douleurs chez quelques perfonnes qu'elles ne peuvent pas le foutenir.

Les furoncles qui reviennent fouvent, indiquent quelque vice dans les tempéramens, & fouvent un vice affez confidérable, & dont les fuites pourroient être à craindre; ainfi il faut chercher à en connoître la caufe; & à la détruire,

mais c'eſt un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou ſe termine ordinairement par ſuppuration, mais une ſuppuration d'une eſpece ſinguliere. Il s'ouvre d'abord dans ſon ſommet, & il en ſort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*; c'eſt une matiere purulente, ſi épaiſſe & ſi ferme qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & qu'on peut la tirer en entier, ſous la forme d'un petit cilindre, comme de la moëlle de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entiérement, & la groſſeur diſparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* ſimple, ou l'onguent N°. 66, ou s'il reſte beaucoup de dureté dans le voiſinage, le cataplaſme de mie de pain & de lait.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit or-

dinairement. C'eſt une inflammation à l'extrêmité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravalée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piquûre; d'autres fois il paroit qu'il n'a aucune cauſe extérieure, & qu'il eſt l'effet d'un vice intérieur.

L'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, ſuivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence, mais la nature du mal eſt toujours la même, & demande des remedes de même eſpece: ainſi les perſonnes qui ne ſont ni médecins ni chirurgiens peuvent ſe paſſer de la connoiſſance de ces diviſions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du chirurgien, n'influent point ſur le traitement dont l'activité doit être réglée par la violence des ſymptômes.

§. 483. Le mal commence par une douleur ſourde, avec un léger battement, ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent inſupportables. La partie devient extrêmement groſſe & rouge, les doigts voiſins & toute la main enflent. On obſerve, dans quelques cas, une fuſée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, ſe continue preſque juſqu'au coude; & il n'eſt pas rare que les malades ſe plaignent d'une dou-

leur très-vive ſous l'épaule, quelquefois même tout le bras eſt exceſſivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fievre avec les accidens ne tarde pas à paroître. Si le mal eſt très-grave, le délire & les convulſions ſurviennent.

L'inflammation du doigt ſe termine, ou par la ſuppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade eſt dans un danger très - preſſant, s'il n'eſt promptement ſécouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour ſauver la vie. Quand la ſuppuration ſe fait, ſi elle eſt très-profonde, âcre, ou ſi les ſecours du chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt eſt ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il eſt rare que l'ongle ne périſſe pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris eſt le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut ſe mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fievre; & ſi elle eſt très forte, & l'inflammation conſidérable, faire une ou pluſieurs ſaignées.

Le traitement extérieur conſiſte à diminuer l'inflammation, à amollir la

peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela 1°. l'on trempe long-tems les doigts, dès les commencemens du mal, dans l'eau un peu plus que tiede; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entiérement le mal. Mais malheureusement, on croit que ces petits commencemens n'auront point de suite, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence; avant ce tems là tous les remedes âcres sont très-dangereux. L'on employe aussi à cette époque le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus

est très-importante, mais c'est l'affaire du chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement; d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle se perçât. Ainsi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N°. 66, étendu sur une toile; ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès & guérit radicalement, par une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point l'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on desséche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, ou gangrêne, il faut nécessairement consulter un chirurgien, ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remedes essentiels contre la gangrêne; le kina, N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remede est très-cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes ameres & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient, dans la plupart des cas des membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrêne s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très-sensible, & très-aisé à distinguer par les plus ignorans, qui en marque les bornes, & fait séparation entre le vif & le mort.

Des échardes ou corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus comme des épines, proprement dites, des épines de roses, de chardon,

de châtaignes, des esquilles de bois d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence : & pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie, pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation, qui, augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidens qu'un panaris ; ou si c'est à la jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidens, il faut sur le champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, & si l'on a un chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue : mais ce secours devient inutile, & même dangereux, si l'inflammation est déja formée.

Quand l'incision n'a pas lieu, il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeurs, des cataplasmes très-émolliens avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou seulement quelque graisse très-émolliente ; on emploie ordinairement celle de

lievre, qui eſt effectivement très-propre à aſſouplir la peau, à en diminuer la réſiſtance, & à laiſſer reſſortir le corps. Mais il n'y a que le préjugé le plus groſſier qui puiſſe croire que cette graiſſe attire le corps par une vertu ſympathique; & il n'y a de ſympathie bien démontrée, dans la nature, qu'entre les têtes mal faites, & les opinions extravagantes.

Il eſt important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible; j'ai vu des maux très-fâcheux, pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traverſé très-douloureuſement la peau, pénétre d'abord dans la graiſſe; la douleur ceſſe, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit reſtée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques ſemaines, il ſurvient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émolliens & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, enſuite mal ſoigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues ſont la ſuite d'un vice particulier de la maſſe du ſang, & il en naît une quantité étonnante : cela arrive à quelques enfans depuis quatre juſqu'à dix ans, qui prennent trop de laitages, ils guériſſent par le changement de régime, & les pilules N°. 18.

Plus ſouvent elles ſont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques cauſes extérieures.

Dans le dernier cas, ſi elles incommodent par leur groſſeur, par leur ſituation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. en les liant avec une ſoie ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciſeaux ou un biſtouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé, qui occaſionne une petite ſuppuration deſtinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les deſſéchant par quelques applications un peu corroſives, comme le lait de feuilles de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale : mais, outre que ces ſucs ne ſe trouvent qu'en été, les perſonnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en ſervir, ſur-tout du dernier, ils pourroient leur occaſionner

une enflure confidérable & douloureufe. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait diffoudre autant de fel qu'il eft poffible, eft très-bon. L'on fait auffi des emplâtres avec du fel ammoniac & du galbanum, qui pétris enfemble & appliqués fur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrofifs plus forts ne doivent être employés que fous la direction d'un chirurgien, & il eft même plus fage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles : j'ai vu depuis peu de longs maux de doigt enfuite d'une eau corrofive appliquée par un charlatan. L'amputation eft un moyen plus fûr, moins douloureux & fans danger.

Les loupes, dès qu'elles font un peu groffes, qu'elles durent depuis quelque tems, ne guériffent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors font toujours l'effet des fouliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérifon confifte à les amollir par plufieurs bains chauds de pieds, à les couper, au fortir du bain, avec un canif ou des cifeaux, fans attaquer les parties faines, qui font d'autant plus

ſenſibles qu'elles ſont plus tendues ; & à appliquer deſſus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut auſſi, au lieu de ces feuilles, ſi l'on veut s'épargner la petite peine du panſement journalier, y appliquer un emplâtre de diachylon ſimple, ou de gomme ammoniac amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors que d'éviter les cauſes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des ſecours prompts. Evanouiſſemens, hémorragies, accès de convulſions, ſuffocations, ſuites de peur, maux produits par des vapeurs nuiſibles, poiſons, douleurs exceſſives.

Des Evanouiſſemens.

§. 494. L'EVANOUISSEMENT a pluſieurs dégrés ; le plus léger, dans lequel

le malade se sent toujours, & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*; accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entierement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très-considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope*; c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle que le pouls soit entierement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide; ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissemens dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont, 1°. le trop de sang, 2°. le manque de sang, & en général la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomac, 4°. les maux de nerfs; 5°. les passions, 6°. quelques maladies.

Des Evanouissemens occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent

une caufe d'évanouiffement, & l'on juge qu'il dépend de cette caufe, quand il attaque les perfonnes fanguines, fortes, robuftes, & qu'il les attaque furtout après quelque caufe propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du fang, comme des alimens ou des boiffons échauffantes, vin, liqueurs, café, des boiffons bues chaudes, comme thé, méliffe, &c. un long féjour au foleil ou dans un endroit chaud, beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque paffion, fur-tout, fi à toutes ces caufes, fe trouvent joints une rougeur vive & un gonflement du vifage.

Dans ces cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les temples, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiede, fi on le peut. Les eaux fpiritueufes nuifent dans cette efpece.

2°. On fait avaler deux ou trois cueillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On ferre très-fortement les jarretieres au deffus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de fang dans les jambes, & le cœur en eft moins furchargé.

4°. Si la défaillance eft opiniâtre, c'eft

à-dire, dure plus que quelques minutes, ou s'il y a *ſyncope*, il faut faire une ſaignée au bras, qui ranime très-promptement.

5°. Après la ſaignée, on fait très-bien de donner un lavement, enſuite on laiſſe le malade tranquille, en lui faiſant boire, de demi heure en demi heure, quelques taſſes de thé de ſureau avec un peu de ſucre & de vinaigre.

Quand les évanouiſſemens qui dépendent de cette cauſe ſont fréquens, il faut, pour les éviter, ſuivre les conſeils que j'indiquerai plus bas §. 544, en parlant des perſonnes qui ont trop de ſang.

La même cauſe qui produit ces évanouiſſemens occaſionne auſſi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonſtances, & ſouvent même les palpitations précedent ou ſuivent l'évanouiſſement.

Des Evanouiſſemens occaſionnés par la foibleſſe.

§. 496. Si le trop de ſang qu'on peut enviſager comme un excès de ſanté, produit des évanouiſſemens, ils ſont encore plus ſouvent l'effet d'une cauſe contraire, c'eſt-à dire, du manque de ſang ou de l'épuiſement.

Cette eſpece arrive après de grandes hémorrhagies, après des évacuations ou promptes & exceſſives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus*, §. 321, ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des ſueurs exceſſives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiſer, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui en privant des alimens néceſſaires, produit le même effet que des évacuations exceſſives.

L'on doit travailler à détruire ces cauſes d'évanouiſſemens par les remedes qui conviennent à chacune. Ce détail ſeroit déplacé ici; mais les ſecours qui conviennent dans le tems de l'évanouiſſement ſont à peu-près les mêmes pour tous les cas de cette claſſe, excepté pour celui qui ſuit les hémorrhagies, dont je parlerai plus bas; on peut les réduire aux ſuivans.

1°. Il faut étendre les malades ſur un lit, où on les couvre, & on leur frotte, avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuiſſes, les bras, tout le corps, ſur lequel on a ſoin de ne laiſſer aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choſes très-ſpiritueuſes, comme l'eau des-carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le ſel d'Angleterre

gleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rhue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin chauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin chauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler aisément, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec du sucre & de la canelle.

7°. Enfin pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une

nourriture légere, mais cependant fortifiante, comme les panades au bouillon, des œufs à la coque, très-frais & très-peu cuits, des rôties au ſucre, du chocolat, des ſoupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouiſſemens qui ſont une ſuite de la ſaignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette claſſe.

Ceux qui ſurviennent après la ſaignée ſont ordinairement très-paſſagers, & finiſſent dès qu'on a étendu le malade ſur un lit; & les perſonnes qui y ſont ſujettes les préviennent, en ſe faiſant ſaigner couchées. S'il eſt un peu fort, du vinaigre ſenti ſeulement, ou avalé avec un peu d'eau, y remédie très-bien.

On trouvera, §. 552, les moyens de remédier aux accidens qui ſont une ſuite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des évanouiſſemens occaſionnés par les embarras d'eſtomac.

§. 498. L'on a déja vu, §. 308, que les indigeſtions occaſionnoient des évanouiſſemens, & ſi forts même, qu'ils exigeoient des ſecours très-actifs, tel qu'un émétique. Quelquefois l'indigeſ-

tion eſt moins l'effet de la quantité des alimens que de leur qualité, ou de leur corruption, ainſi il y a quelques perſonnes que des œufs, du poiſſon, des écreviſſes, des alimens gras, jettent dans un mal-aiſe & une angoiſſe très-ſouvent accompagnés d'évanouiſſemens. On juge que l'évanouiſſement dépend de cette cauſe, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les eſpeces précédentes, en lui faiſant ſentir quelqu'odeur forte, quelle qu'elle ſoit, mais l'eſſentiel, c'eſt de lui faire avaler beaucoup de quelque boiſſon tiede qui noie ces matieres, en émouſſe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomiſſement, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légere infuſion de camomilles, de ſauge, de ſureau, de chardon bénit, de thé, opere à-peu près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles opérent cependant plus ſûrement le vomiſſement. L'eau tiede ſeule eſt très-bonne.

L'évanouiſſement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même ſouvent que la nature excite pendant l'évanouiſ-

ſement des nauſées qui raniment le malade un moment, mais qui étant inſuffiſantes pour le faire vomir, le laiſſent bientôt retomber dans ſon anéantiſſement qui dure ſouvent aſſez long-tems, & qui laiſſe des maux de cœur, des vertiges, un malaiſe qu'on n'éprouve point dans les premieres eſpeces.

Lorſque l'accès a fini, il faut ſe mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même tems, le matin à jeûn, une priſe de la poudre N°. 38. qui débarraſſe l'eſtomac de ce qui peut y être reſté de nuiſible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre eſpece d'évanouiſſement qui a auſſi ſa cauſe dans l'eſtomac, mais qui eſt cependant très différente de celle-ci, & qui demande des ſecours très différens, c'eſt celle qui eſt produite par une grande ſenſibilité de cet organe, & une foibleſſe générale.

Les perſonnes ſujettes à ce mal ſont des perſonnes valétudinaires, foibles, que peu de choſe éprouve, & dont l'eſtomac eſt en même tems foible & très-ſenſible. La quantité d'alimens qui leur eſt néceſſaire, quelque petite qu'elle ſoit, les fatigue, elles ont preſque toujours un peu de mal-aiſe après le repas ; & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou

qu'elles mangent quelqu'aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelqu'émotion après avoir mangé, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit : mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelqu'eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même tems leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fievre que les autres especes.

Des évanouissemens qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presqu'entiérement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné : mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le mal-

heur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici par maux de nerfs que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvemens irréguliers, c'est à dire, des mouvemens sans cause extérieure au moins sensible, & sans un acte de la volonté; ou des mouvemens beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple la *mere*, & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs, aucune, ou presqu'aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aisément que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvemens, sans causes évidentes, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire, & que ces symptômes par-là même doivent varier infiniment, suivant les branches des nerfs qui se dérangent. L'on comprend aussi pourquoi les vapeurs d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre; pourquoi les vapeurs d'un jour ne ressemblent point, chez la

même perſonne, à celles du lendemain; l'on comprend encore que les vapeurs ſont un mal très-réel, & que cette bizarrerie dans les ſymptômes, qui étant incompréhenſibles pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie eſt un effet néceſſaire de la cauſe des vapeurs, & que l'on n'eſt pas plus maître de ne pas en avoir que de ne pas avoir un accès de fievre ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du méchaniſme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occaſionne aux nerfs de l'eſtomac, irritation qui produit la contraction de cet organe. Si par une ſuite de ce vice des nerfs, qui conſtitue les vapeurs, ceux de l'eſtomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade ſera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique, & ce cas n'eſt pas rare.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui ſe diſtribuent dans le poulmon, vient à reſſerrer les petites véſicules qui doi-

vent admettre l'air frais à chaque inſpiration, le malade ſe ſentira ſuffoqué, tout comme ſi ce reſſerrement étoit occaſionné par quelque vapeur nuiſible.

Si les nerfs qui ſe diſtribuent à la peau viennent, par une ſuite de ces mouvemens irréguliers, à ſe reſſerrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelqu'application, la tranſpiration s'arrêtera, les humeurs qui doivent s'évacuer par cette voie ſe rejetteront, ou ſur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les perſonnes à vapeur; ou ſur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuſe, ſouvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différens ſymptômes de cette maladie, les évanouiſſemens ne ſont pas un des plus rares.

On eſt ſûr qu'ils dépendent de cette cauſe, quand ils attaquent une perſonne ſujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres cauſes qui les produiſent.

Ces évanouiſſemens ne ſont preſque jamais dangereux, & n'ont preſque beſoin d'aucun ſecours; il faut mettre le malade ſur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire ſentir quelqu'odeur plutôt puante qu'agréable: c'eſt dans ces évanouiſſemens que la fumée de cuir,

de plume, de papier, réuſſit ſouvent très-bien.

§. 503. Ils ſont ſouvent occaſionnés, parce que le malade a été un peu trop long-tems à jeûn, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il eſt dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a ſenti quelqu'odeur trop forte, qu'il eſt trop ſerré, que quelques diſcours l'ont affecté un peu trop vivement; en un mot par beaucoup de cauſes, preſque inſenſibles pour les gens bien portans, mais qui operent un effet très-violent ſur ces perſonnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs conſiſte à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la ſenſation n'eſt point proportionnée à celle de ſa cauſe extérieure.

Quand on peut démêler quelle eſt celle de ces cauſes qui a occaſionné l'évanouiſſement, l'on ſent qu'il convient d'y remédier, en l'éloignant ſi elle ſubſiſte encore.

Comme des cauſes auſſi légeres peuvent produire ces évanouiſſemens, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils reviennent ſouvent. Le meilleur préſervatif eſt de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement ſort

abſolument de mon plan (a), je me contente d'avertir les perſonnes qui y ſont ſujettes, que tous les remedes évacuans, ſaignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remedes trop rafraîchiſ-

(a) Il n'y a point de maladies qui dépendent d'un plus grand nombre de cauſes différentes que les maux de nerfs, & il n'y en a point qui exigent, par-là même, des traitemens plus variés. Cette vérité paroît n'avoir pas encore été généralement aſſez coñue, & l'on eſt ſurpris de voir propoſer des méthodes générales pour tous les maux de nerfs, ſans attention à la différence des cauſes qui les entretenoient. Les méthodes des uns ſont diamétralement oppoſées à celles des autres, toutes cependant ont eu des ſuccès, & cela même prouve la néceſſité d'employer des moyens auſſi variés que les cauſes du mal. Je ſuis entré, à cet égard, dans les plus grands détails, dans un ouvrage ſur ces maladies, que je croyois preſque fini il y a quelques années, mais auquel il ne m'a pas encore été poſſible de mettre la derniere main (*) & dont j'ai mieux connu toute la difficulté, par la multitude des cas nouveaux que j'ai vus, & qui m'ont développé toute l'étendue de mon entrepriſe. Les maux de nerfs tiennent à tous les autres maux, & leur traitement eſt intimément lié à tout ce qu'il y a de plus difficile dans la théorie & la pratique de la médecine; je le vois trop pour n'être pas effrayé de la tâche que je m'étois impoſée, parce que j'en avois d'abord mieux ſenti l'utilité que les difficultés.

(*) Il paroît actuellement ſix volumes de cet ouvrage qui ſe trouvent chez *François Graſſet & Comp.* ainſi que tous mes autres ouvrages. La ſuite eſt ſous preſſe.

ſans & trop relâchans, les ſels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long ſommeil, la vie ſédentaire, leur ſont en général très-nuiſibles, qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient, ſans irriter & ſans échauffer, que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air, ſur-tout le matin, l'exercice, ſur-tout à cheval, la diſtraction & la ſobriété ſont les vrais remedes de l'eſpece la plus fréquente de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent, & rendent abſolument inutiles tous les remedes.

Des évanouiſſemens produits par les paſſions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie exceſſive a tué ſur le champ; mais ces cas ſont rares, & l'on ne demande pas ſouvent du ſecours pour les défaillances que le plaiſir procure. Il n'en eſt pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai de la peur dans un article ſéparé, je dois dire ici un mot de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere exceſſive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin-d'œil; plus ſouvent ils jettent ſeu-

lement dans la défaillance : le chagrin ſur-tout produit cet effet, & il eſt très-commun de voir des perſonnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances pendant pluſieurs heures. L'on ſent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de ſecours à donner; il eſt utile de leur faire ſentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques taſſes d'une boiſſon chaude légerement cordiale, comme de la méliſſe, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réuſſir le mieux, c'eſt une grande cuillerée à café d'un mêlange de trois parties de *liqueur minérale anodyne* d'HOFFMAN, & d'une partie de *teinture ſpiritueuſe de ſuccin*, qu'on fait avaler dans une cueillerée d'eau, & l'on boit par-deſſus quelques taſſes des boiſſons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe remédier aux défaillances de cette eſpece par les nourritures; l'état phyſique dans lequel un violent chagrin met le corps, eſt, de toutes les diſpoſitions, celle dans laquelle les alimens peuvent le plus nuire, & tant que la violence du ſaiſiſſement dure, il ne faut donner que quelques cueillerées de bouillon

ou quelques bouchées de rôties au ſucre.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point ſi violent que la machine épuiſée par cet effort tombe tout à coup dans un relâchement exceſſif, il ſúrvient quelquefois une défaillance, & même une *ſyncope*.

Il ſuffit de laiſſer le malade tranquille, & de lui faire ſentir du vinaigre. Quand il eſt revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le ſucre & l'eau, & on lui donne des lavemens N°. 5.

Il reſte quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique; mais il faut bien ſe garder de l'employer, il pourroit avoir les ſuites les plus funeſtes; la limonade & les lavemens diſſipent ordinairement cet état. Si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remede N°. 23, ou quelques priſes du N°. 24.

Des évanouiſſemens qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouiſſemens qui ſurviennent dans d'autres maladies ne ſont

jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foibleſſe, & que la foibleſſe eſt un obſtacle à la guériſon.

Dans les commencemens des maladies putrides, ils dénotent auſſi ſouvent un embarras d'eſtomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils ceſſent quand il eſt ſurvenu quelqu'évacuation par les vomiſſemens ou par les ſelles.

Dans le commencement des fievres malignes, ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre, extérieurement & intérieurement, eſt le meilleur remede pendant l'accès, & enſuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouiſſemens qui ſurviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, ſe guériſſent comme ceux qui dépendent de la foibleſſe, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les perſonnes qui ont un abcès dans le corps ſont ſujettes à s'évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre: mais ſouvent un de ces évanouiſſemens devient mortel.

§. 510. Il arrive à pluſieurs perſonnes d'avoir un évanouiſſement plus ou moins fort à la fin d'un violent accès de fievre, ou de chaque redoublement dans

les fievres continues; ce qui prouve toujours que la fievre [illegible] très-forte, l'évanouiſſement étant l'effet du relâchement qui ſuccede à une forte tenſion. Une ou deux cuillerées de vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, ſont le ſeul ſecours néceſſaire.

§. 511. Les perſonnes qui ſont ſujettes à de fréquens évanouiſſemens ne doivent rien négliger pour en connoître la cauſe, & pour la détruire, quand ils la connoiſſent, parce que l'effet des évanouiſſemens eſt toujours nuiſible, excepté dans quelques fievres, dans leſquelles il paroît décider les criſes.

Tout évanouiſſement laiſſe dans le mal aiſe & dans la foibleſſe, les ſecrétions ſe ſuſpendent, les humeurs croupiſſent, il ſe forme des engorgemens; & ſi le mouvement du ſang s'arrête tout-à-fait, ou ſe ralentit conſidérablement, il ſe forme dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux des polypes ſouvent incurables, dont les ſuites ſont terribles, & qui quelquefois occaſionnent des anévriſmes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoiſſes.

Les évanouiſſemens qui attaquent les vieillards ſans cauſe manifeſte ſont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies de nez, qui ſurviennent dans les fievres inflammatoires, ſont ordinairement une criſe favorable, qu'il faut bien ſe garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devint exceſſive, & ne fit craindre pour la vie du malade.

Dans les ſujets bien portans, comme elles ne ſurviennent preſque jamais que quand il y a une ſurabondance de ſang, il ne cónvient pas non plus de les arrèter trop tôt, il ſeroit à craindre qu'il ne ſe formât des engorgemens ſanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il ſurvient un évanouiſſement après qu'il s'eſt écoulé une médiocre quantité de ſang; cet évanouiſſement arrête l'hémorragie, & ſe diſſipe ſans autres ſecours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois, il ſurvient défaillances ſur défaillances, ſans que le ſang s'arrête, il y a même de légers mouvemens convulſifs & du délire; alors il faut néceſſairement arrêter l'écoulement, & même, ſans attendre ces ſymptômes violens, voici les ſignes qui font juger ſi l'on doit l'arrêter ou non. " Tandis que „ le pouls eſt encore aſſez plein, que „ la chaleur du corps reſte égale par

„ tout jusqu'aux extrêmités, & que le
„ visage & les levres sont colorés de
„ rouge, on n'a rien à redouter de l'hé-
„ morragie, fût-elle même violente.

„ Mais lorsque le pouls commence à
„ être tremblant, lorsque le visage & les
„ levres sont pâles, que le malade se
„ plaint du mal de cœur, il faut arrêter
„ l'écoulement du sang. „

Et comme les remedes n'agissent pas sur-le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt que d'attendre trop tard. Je n'en connois pas de plus efficaces que les suivans.

§. 513. 1°. On applique des bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses, dans l'endroit où l'on met les jarretieres, & on les serre fortement, afin d'arrêter le sang dans les extrêmités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede jusqu'au genou; en relâchant les vaisseaux des jambes, elle fait qu'ils se dilatent, & reçoivent par-là même plus de sang. Si l'eau étoit froide, elle renverroit le sang à la tête; si elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vîtesse au pouls, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie eſt arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout-à-fait, & laiſſer les autres encore une heure ou deux ſans y toucher; mais il faut bien ſe garder de les deſſerrer tout à-fait toutes à la fois.

3°. On fait prendre toutes les demi-heures ſeize ou vingt grains de nitre, & une cuillerée de vinaigre daus un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc dans deux cueillerées à ſoupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brin de fin linge, qu'on introduit dans le nez d'abord horizontalement, qu'on releve enſuite & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réuſſit pas, la *liqueur minérale anodyne* d'HOFFMAN, employée de la même façon, réuſſit à coup ſûr, & dans les campagnes, où l'on n'a ſouvent ni l'un ni l'autre de ces remedes, de l'eau-de vie, & même de l'eſprit-de-vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réuſſiſſent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut auſſi ſe ſervir du remede N°. 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible,

dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aisément, ou dans un canon de plume qu'on remplit de cette poudre; on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur; mais la premiere méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent; ce détachement se fait peu à peu, & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime; ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent être jamais employées; elles ont quelquefois produit les accidens les plus fâcheux; mais quand l'hémorragie dure trop long tems, on peut permettre cette application, ou celle de vinaigre, sur le front.

Dans toutes les hémorragies, le repos, les ligatures, & l'usage des boissons No. 3 ou 4 sont très-utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant §. 545, peu souper, ne point user de choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très-légerement.

Quand on a été sujet pendant longtems à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses alimens, se faire saigner de tems en tems, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le No. 24, & souvent le soir du nitre.

Les hémorragies sont très-fréquentes chez les jeunes gens, depuis l'âge de huit ou neuf ans jusques à celui de dix-huit ou vingt, & ordinairement sans aucun danger. Mais comme elles prouvent beaucoup de sang & de mouvement dans le sang, elles indiquent qu'ils doivent éviter les alimens & les boissons qui nourrissent beaucoup & qui échauffent.

Des accès de convulsions & d'épilepsie.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses; elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès, il y a très-peu de remedes à tenter.

Rien n'abrége, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie; ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remedes aigrissent le mal; mais on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violens; il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le cou si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remedes qu'on leur conseille. S'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci : il y en a quelques especes qui sont incurables; celles même qui sont guérissables, demandent tous

les soins des médecins les plus éclairés; & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, sont des ignorans, ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruption pendant des jours, & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause; mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès; les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remedes qui passent pour les mieux indiqués redoublent souvent l'orage, au lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses légerement aromatiques, sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du sureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien d'autre.

Des accès de suffocations.

§. 518. Les suffocations, quelq ue nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendant presque toujours, ou d'un spasme

dans les nerfs des véſicules du poulmon, ou d'un engorgement de ſang dans le poulmon, ou d'un engorgement de cette même partie produit par des humeurs viſqueuſes.

La ſuffocation qui dépend d'un ſpaſme n'eſt pas dangereuſe; elle ſe diſſipe d'elle-même, & l'on peut la traiter comme les évanouiſſemens qui dépendent de la même cauſe, voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la ſuffocation dépend d'un engorgement ſanguin, quand elle attaque des perſonnes fortes, vigoureuſes, ſanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des alimens ſucculens, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent ſouvent; quand elle attaque après quelque cauſe d'échauffement, quand le pouls eſt plein, fort, le viſage rouge.

On la guérit. 1°. par la ſaignée du bras très-abondante, & réitérée, s'il eſt beſoin.

2°. Par des lavemens.

3°. Par beaucoup de tiſane No. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre reſpirée continuellement, voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la ſuffocation dépend d'un dépôt d'hu-

meurs viſqueuſes ſur le poulmon, quand elle attaque des perſonnes dont le tempérament & le genre de vie ſont oppoſés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, pareſſeux, dégoûtés, qui ſe nourriſſent mal, ou de choſes graſſes, viſqueuſes & inſipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un tems pluvieux, un vent de midi; quand le pouls eſt mou & petit, le viſage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'eſt 1o. de donner toutes les demi-heures une demi-taſſe de la potion No. 8, ſi on peut l'avoir d'abord; 2o. de faire boire abondamment de la boiſſon No. 12; 3o. d'appliquer aux gras des jambes deux forts véſicatoires.

Si le malade étoit robuſte avant l'accident, ſi le pouls conſerve encore de la force & paroît un peu plein, une ſaignée de ſept ou huit onces, eſt ſouvent indiſpenſablement néceſſaire.

Un lavement produit auſſi quelquefois de très-grands effets.

Les malades ſont ordinairement ſoulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remede No. 25, dont on donne une

une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N°. 12, réussit souvent très-bien.

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N°. 8, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mêlange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfans.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur : delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poulmon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissemens, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissemens, les rê-

veries, une eſpece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfans, quand les vaiſſeaux du cerveau s'engorgent; les convulſions & l'épilepſie même, qui eſt ſouvent la ſuite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepſies en dépend, & l'on ne ſauroit trop inculquer aux enfans de ne jamais ſe faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir ſérieuſement ſur cet article.

Quand l'humeur de la tranſpiration arrêtée ſe jette ſur les boyaux, il en réſulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeller la tranſpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire eſt de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur eſt conſidérable, cette méthode eſt pernicieuſe; & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laiſſer avec eux que très-peu de perſonnes qui leur ſoient très-familieres, leur donner quelques taſſes de boiſſon chaude, & ſur-tout de tilleul & de méliſſe, leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel on les laiſſe une

heure s'il eſt poſſible, en les leur frottant de tems en tems, & en leur donnant tous les demi quarts d'heure une petite taſſe de ces boiſſons. Quand le calme eſt un peu revenu, & que la peau eſt généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment tranſpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une taſſe de ces mêmes boiſſons, ou, ce qui eſt plus ſûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, dont la doſe ordinaire eſt de ſeize juſques à vingt gouttes, ou, s'il manque, une priſe de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfans ne paroiſſent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur ſe renouvelle pendant le ſommeil & n'en a que plus de force; il faut alors mettre en pratique le conſeil que je viens de donner, quelques ſoirs de ſuite, avant que de les coucher.

Souvent la peur ſe renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai diſſipé, par ces mêmes ſecours, les triſtes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle eſt ordinai-

rement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continuel.

Tous les remedes violens rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidens produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

524. Il n'y a point d'années qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise & par celle du vin.

Ces accidens produits par le charbon ont lieu, quand on brûle de la braise & sur-tout du charbon, dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse, développée en brûlant, se répand dans la chambre, & ceux qui y sont sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement, & s'ils n'ont pas

la présence d'esprit, ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiemens de tête & des vomissemens presque continuels, pour avoir été moins de six minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouverte, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eût été fermé.

Cette vapeur est narcotique, " & elle
„ tue en produisant une affection sopo-
„ reuse, ou apoplectique, mêlée cepen-
„ dant de quelque chose de convulsif,
„ comme le prouve assez la clôture de
„ la bouche, & le serrement des ma-
„ choires ".

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poulmon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques sujets, " que les malades attaqués de la va-
„ peur du charbon ont ordinairement
„ tout le corps d'un tiers plus gros que
„ dans l'état naturel; le visage, le cou
„ & les bras sont gonflés, comme s'ils
„ avoient été souflés, & la machine sem-

„ ble dans l'état de violence qu'auroit
„ éprouvé quelqu'un qu'on auroit étran-
„ glé, & qui auroit long-tems combattu
„ avant que de ſuccomber".

§. 525. Les perſonnes qui ſentent le danger & qui ſe retirent à tems, ſont ſoulagées ordinairement dès qu'elles ſont au grand air; ou s'il leur reſte du malaiſe, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonade, bus chauds, les ſoulagent aſſez promptement. Quand on a perdu le ſentiment & la connoiſſance, & que le pouls eſt preſque inſenſible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils conſiſtent:

1°. A l'expoſer dans un air très-pur & frais. Sans cela tous les autres ſecours ſeroient abſolument inutiles.

2°. A lui faire reſpirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'eſprit volatil de ſel ammoniac, le ſel d'Angleterre, &c. Enſuite à l'entourer de vapeurs de vinaigre.

3°. A lui faire une ſaignée au bras, ou, ce qui ſeroit peut-être à préférer, à la jugulaire.

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavemens âcres.

Comme il eſt démontré qu'il y a du ſpaſme, on s'eſt bien trouvé de quelques remedes antiſpaſmodiques, comme la *liqueur minérale anodyne d'*HOFFMAN; l'on a même donné de l'opium avec ſuccès, mais il ne peut être permis qu'à un médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique eſt nuiſible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on ſe trompe en croyant qu'il ſuffit d'avoir laiſſé brûler un moment le charbon en plein air ou ſous une cheminée, pour que le danger de la vapeur ſoit paſſé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne ſe ſont jamais réveillés eſt ſi grand & ſi généralement connu, qu'il eſt étonnant qu'on ſe livre encore à cette malheureuſe habitude.

§. 526. Les boulangers, qui font de la braiſe, en ont ſouvent de grandes quantités dans leurs caves, & la vapeur dont cette cave eſt pleine les ſaiſit quelquefois au moment où ils y entrent; ils tombent ſans ſentiment & périſſent, ſi on ne les retire pas aſſez tôt pour leur donner les ſecours que je viens d'indiquer.

„ Un moyen sûr pour éviter ces sortes
„ d'accidens, c'est en descendant dans
„ la cave d'y jetter du papier ou de la
„ paille enflammée ; s'ils brûlent tout à
„ fait, on n'a rien à craindre de la va-
„ peur ; quand ils s'éteignent, il ne faut
„ point entrer dans la cave ; mais on
„ met à la porte, après avoir ouvert le
„ soupirail, une botte de paille qu'on
„ allume, & qui sert comme de ven-
„ touse pour attirer avec force l'air ex-
„ térieur ; on essaye de nouveau si le pa-
„ pier brûle, & s'il ne brûle pas, on re-
„ nouvelle la paille allumée ".

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulphureuse qui en fait le danger ; mais il n'est cependant pas entierement dénué de ce principe nuisible, sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jetter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, a un degré d'utilité, mais

ne ſuffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidens ſont paſſés, qu'il ne reſte que de la foibleſſe, de l'étourdiſſement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi taſſe avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin, & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la biere, le cidre, &c. a quelque choſe de vénéneux qui tue, tout comme la vapeur du charbon, & il *y* a toujours quelque danger à entrer dans une cave, où il *y* a beaucoup de vin en fermentation, ſi elle a été fermée pendant pluſieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en *y* entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidens, il ne faut pas expoſer ſucceſſivement des hommes à aller périr, en voulant retirer les premiers qui ſont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fuſil; enſuite on peut ſe haſarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés ſont dehors, il

faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entiérement, qui étoit si insensible qu'il ne s'apperçut qu'au bout de plusieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet, destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés depuis très long-tems, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, opérent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée de lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans

une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poulmon avec l'air, les empêche de respirer ; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525, la vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§ 532. Il y a un très-grand nombre de poisons, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différens ; mais l'arsenic, & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidens dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissemens affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes, c'est d'avaler des torrens de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiede ; ce n'est que la

quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume; quand le poison a déja enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissemens. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine d'orge, de grus, d'althéa, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavemens de lait.

Si au commencement du mal le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très utile, parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la premiere fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-tems, quelquefois même le reste de sa vie; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre pendant quelques mois, uniquement de lait, & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait, sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occaſionnent le plus fréquemment des accidens ſont quelques eſpeces de cigue, ſoit l'herbe, ſoit la racine; les fruits de la belle dame (*belle donna*) que les enfans mangent comme des ceriſes, les champignons; la graine de *datura* ou pomme épineuſe, &c.

Tous les poiſons de cette claſſe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomiſſemens mêmes ſont les premiers accidens qu'ils produiſent.

L'on doit faire avaler ſur le champ beaucoup d'eau tiede, légérement ſalée ou ſucrée, & faire vomir auſſi promptement qu'il eſt poſſible, avec les remedes No. 34 ou 35, ou ſi on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la doſe d'une cuillerée à café dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomiſſement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou ſucrée, avec une aſſez grande quantité de vinaigre, qui eſt le vrai ſpécifique de ces poiſons, & l'on évacue les inteſtins par quelques lavemens.

Trente ſept ſoldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'œnanthe*, ou

ciguë filipendule, ils furent tous très-malades ; & l'émétique N°. 34, joint aux lavemens & à la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. il faudroit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voy. §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une ; faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans l'eau.

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement ; l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus, mais quand une personne saine & bien portante se trouve tout à coup attaquée de quelque douleur excessive,

dans quelque partie du corps que ce ſoit, ſans en connoître la nature ni la cauſe, l'on peut en attendant qu'on ait conſulté : 1°. faire une ſaignée, qui, en diminuant la tenſion, ſoulage preſque toujours, au moins pour quelque tems, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, ſi ſans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boiſſon très-adouciſſante, comme la tiſane N°. 2, les laits d'amandes N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre pluſieurs lavemens émolliens.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voiſines, avec des cataplaſmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6°. Si, après tous ces ſecours, la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein, ni dur, il faudroit donner une once de ſirop de pavot blanc, ou ſeize gouttes de laudanum liquide ; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante ſur trois ou quatre têtes de pavot, ſéchées avec leurs graines ſans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les perſonnes ſujettes à de fréquentes douleurs, ſur-tout à de violens maux de tête doivent renoncer au vin ; cette privation eſt ſouvent le ſeul moyen qui puiſſe les guérir, & l'on ſe trompe très-ſouvent en croyant qu'il eſt néceſſaire aux perſonnes qui ont l'eſtomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§ 538. J'AI indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de pluſieurs cauſes de maladies, & d'empêcher le retour des maux habituels ; j'ajouterai ici quelques obſervations ſur l'uſage des principaux remedes, qu'on employe comme des préſervatifs généraux, aſſez régulierement dans de certains tems, & preſque toujours uniquement par habitude, ſans ſavoir ſi l'on a tort ou raiſon.

Ce n'eſt cependant point une choſe indifférente que l'uſage des remedes ; il eſt ridicule, dangereux, criminel mê-

me de les négliger, quand ils ſont néceſſaires ; mais il l'eſt auſſi d'en prendre ſans néceſſité. Un remede, pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occaſionneroit dans peu une maladie, l'a ſouvent prévenue ; mais ce même remede, donné à une perſonne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laiſſe au moins plus de diſpoſition aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureuſement du goût pour les remedes, ont ruiné leur ſanté, quelque robuſte qu'elle fut, par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir ; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la ſanté, fait que dans la maladie, ce corps à qui les remedes ſont devenus familiers, n'en reſſent preſque plus les effets, & eſt privé par-là du ſecours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit ſervi que dans le beſoin.

De la ſaignée.

§. 539. La ſaignée n'eſt néceſſaire que dans quatre cas. 1°. Quand il y a trop de ſang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il eſt ſurvenu, ou qu'il va ſurvenir dans le corps quelque cauſe qui produiroit bientôt l'inflammation,

ou quelqu'autre accident, ſi on ne relâchoit pas les vaiſſeaux par la ſaignée. C'eſt pour cela qu'on ſaigne après les plaies, les contuſions, qu'on ſaigne une femme groſſe, ſi elle a une toux violente, qu'on ſaigne, par précaution, dans pluſieurs autres cas. 4°. Quelquefois, pour appaiſer une douleur exceſſive, qui ne dépend point cependant de trop de ſang, ou d'un ſang enflammé, mais qu'on calme un peu par la ſaignée, afin d'avoir le tems de la détruire par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernieres raiſons dans les premieres, on peut établir que le trop de ſang, & un ſang enflammé, ſont les deux ſeules cauſes néceſſaires de la ſaignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du ſang par les ſymptômes qui accompagnent les maladies que cette cauſe produit; j'en ai parlé, & j'ai en même tems déterminé l'uſage de la ſaignée dans ces cas. J'indiquerai ici les ſymptômes qui ſont connoître que l'on a trop de ſang.

C'eſt 1°. le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, ſi l'on mange des alimens ſucculens, & ſur-tout beaucoup de viande, ſi l'on boit des vins nourriſſans, ſi en même tems l'on digere bien, ſi l'on ſe donne peu de mouve-

ment, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit le plus souvent que de pain, de végétaux & d'eau, choses peu nourrissantes; puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort, des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge. 5°. Un engourdissement extraordinaire; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité non accoutumée à se lasser après quelque mouvement ou quelque travail; un peu d'oppression en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légere défaillance, sur-tout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a

pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, ſur-tout quand on baiſſe & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après la ſommeil. 8°. Des maux de tête fréquens, auxquels on n'eſt point ſujet, & qui ne paroiſſent point dépendre du dérangement des digeſtions. 9° Un ſentiment de chaleur, aſſez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une eſpece de démangeaiſon piquante & générale, dès qu'on a un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes, & qui ſoulagent.

Mais il faut bien ſe garder de décider ſur un ſeul de ces ſymptômes; il faut le concours de pluſieurs, & s'aſſurer qu'ils ne dépendent point de quelque cauſe très-différente, & toute oppoſée au trop de ſang.

Quand, par ces ſymptômes, on s'eſt aſſuré que ce trop exiſte réellement, on fait alors, avec grand ſuccès, une ſaignée ou même deux. Il eſt égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonſtances ne ſe trouvent pas, la ſaignée n'eſt pas néceſſaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas ſuivans, à moins qu'il n'y ait des raiſons particulieres, très fortes, dont les ſeuls médecins peuvent juger.

1°. Quand on eſt dans un âge très-

avancé, ou dans la premiere enfance. 2o. Quand la perſonne eſt naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3°. Quand le pouls eſt petit, mou, foible, intermittent; que la peau eſt pâle. 4°. Quand les extrêmités du corps ſont ſouvent foibles, & enflées avec molleſſe. 5°. Quand on mange peu depuis long-tems, ou des alimens peu ſucculens, & qu'on diſſipe beaucoup. 6o. Quand on a depuis longtems l'eſtomac dérangé, que la digeſtion ſe fait mal, que par là même il ſe forme peu de ſang. 7°. Quand on a quelque évacuation conſidérable, par des hémorragies quelconques, ou par la diarrhée, les urines, les ſueurs: quand les criſes d'une maladie ſont déja faites par quelqu'une de ces voies. 8°. Quand on eſt dès longtems dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obſtructions qui empêchent la formation du ſang. 9o. Quand on eſt épuiſé, quelle qu'en ſoit la cauſe. 10°. Quand le ſang eſt pâle & diſſous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquens, une ſeule ſaignée jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe réparent point. Il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque robuſte que ſoit le ſujet, ſi la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, elle nuit. Les ſaignées réitérées affoibliſſent, énervent, vieilliſſent, diminuent la force de la circulation, & par là engraiſſent d'abord; enſuite, en affoibliſſant trop, & en détruiſant enfin des digeſtions, jettent dans l'hydropiſie. Elles dérangent la tranſpiration, & par là rendent catarrheux. Elles affoibliſſent le genre nerveux, & par là rendent ſujets aux vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une ſaignée; au contraire, quand elle n'eſt pas aſſez conſidérable pour affoiblir ſenſiblement, elle paroit donner du bien être; mais, je le répete, il n'en eſt pas moins vrai que quand elle n'eſt pas néceſſaire, elle eſt nuiſible, & qu'on ne doit jamais ſe faire ſaigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de ſang, c'eſt-à-dire, que l'on eſt plus peſant qu'auparavant, & qu'ainſi le ſang eſt bien vite réparé. Le fait eſt vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la ſaignée, dépoſe contr'elle; c'eſt une preuve que les évacuations naturelles ſe ſont moins bien faites, & qu'il eſt reſté dans le corps des humeurs qui doivent en ſortir. L'on

a bien la même quantité de ſang, & au-delà; mais ce n'eſt point un ſang auſſi bien travaillé; & cela eſt ſi vrai, que ſi la choſe étoit autrement, ſi quelques jours après la ſaignée, on avoit une plus grande quantité de ſang ſemblable, on pourroit démontrer que quelques ſaignées jetteroient néceſſairement un homme robuſte dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de ſang qu'on doit tirer, par une ſaignée de précaution, à un homme fait, eſt de dix onces.

§. 544. Les perſonnes ſujettes à faire trop de ſang, doivent éviter avec ſoin toutes les cauſes qui peuvent l'augmenter; (voy. §. 540. N°. 1) & quand elles ſentent que le mal commence, elles doivent ſe mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes, faire uſage ſoir & matin de la poudre No. 20, boire de la tiſane No. 1, peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront ſe paſſer de la ſaignée; ou, ſi elles ſont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une ſaignée à

l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déja invétérée.

§ 545. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois, dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent, à coup sûr, toujours l'ignorance du médecin ou du chirurgien; & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la premiere saignée sauve la vie; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureusement tous les jours le contraire, & plusieurs personnes mourir après la premiere saignée qu'on leur a faite. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée fait qu'on veut la garder pour les grands dangers; & on la differe tant que le malade n'est pas fort mal, dans l'espérance que, si l'on peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cepen-

dant

dant le mal empire, on ſaigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de pluſieurs malades qu'on a laiſſé mourir, afin de réſerver la premiere ſaignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la premiere ſaignée & des ſuivantes, c'eſt qu'ordinairement elle occaſionne au malade une émotion plutôt nuiſible que ſalutaire.

Des purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomiſſement, ou par les ſelles; & cette derniere voie eſt beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne ſe fait que par un mouvement violent & ſouvent très-fatiguant; j'ai vu un grand nombre de maux de nerfs très-fâcheux, qui n'avoient d'autre cauſe qu'un émétique donné mal à propos, ou mal adminiſtré. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomiſſement; mais excepté ces cas-là, (j'en ai déja indiqué quelques-uns), il faut ſe contenter des remedes qui purgent par le bas.

§ 548. Les ſignes qui font connoître qu'on a beſoin de purger ſont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, ſurtout un goût amer, la langue & les dents

ſales ; des rapports déſagréables, des vents, des gonflemens.

2°. Un manque d'appétit, qui s'accroît peu à peu ſans fievre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeûn, & même quelquefois dans le reſte du jour, ſuppoſé qu'elles ne dépendent point d'une groſſeſſe, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs ſeroient inutiles ou nuiſibles.

4°. Des vomiſſemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaiſe humeur, de triſteſſe.

7°. Des maux d'eſtomac, ſouvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des aſſoupiſſemens, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les ſelles, qui ſont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant pluſieurs jours, après leſquels il ſurvient une conſtipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces ſymptômes, ou quelques-uns de ces ſymptômes, font connoître le beſoin de purger chez une perſonne qui n'eſt attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomiſſemens même, la triſteſſe, indiquent que la cauſe du mal eſt dans l'eſtomac, & qu'un remede émétique ſera utile; mais quand ces accidens n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui ſont particuliérement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la peſanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émétique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foibleſſe ou d'épuiſement. 2°. Quand il y a une ſécheresſe générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fievre. 3°. Quand la nature eſt occupée de quelqu'autre évacuation ſalutaire; ainſi on ne purge point pendant les ſueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obſtructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent.

5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voy. § 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°. par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignemens de nez, à des crachemens ou à des vomissemens de sang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des convulsions, des évanouissemens qui en sont souvent la suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils procurent (c'est ce qu'on appelle *superpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui est presque toujours conduit par des mains meurtrieres : l'on

doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés, par des poisons âcres; (voy. §. 533.) c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoctions d'orge, des laits d'amande, des lavemens émolliens avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayans, en donnant les mêmes remedes calmans prescrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, No. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fievre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavemens.

Si les vomissemens sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavemens émolliens, avec de l'huile, sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

§ 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvéniens que les fréquentes saignées; ils ruinent les diges-

tions, l'eſtomac ne fait plus ſes fonctions, les inteſtins deviennent pareſſeux, & l'on eſt ſujet à des coliques très violentes; le corps ne ſe nourrit pas, la tranſpiration ſe dérange, il ſurvient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit longtems avant le tems.

L'on fait un tort irréparable à la ſanté des enfans par les purgatifs pris mal à-propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces; ſouvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en ſont déja atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'eſt un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit; mais cela eſt faux très-ſouvent, & la plûpart des cauſes qui détruiſent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a pluſieurs qu'elles augmentent.

Les perſonnes, dans l'eſtomac deſquelles il ſe forme beaucoup de glaires, croient ſe guérir par les purgatifs, qui paroiſſent en effet les ſoulager d'abord, mais c'eſt un ſoulagement paſſager & trompeur. Ces glaires viennent de la foibleſſe de l'eſtomac, & les purgatifs l'augmentent; ainſi, quoiqu'ils enlevent une

partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant, & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perdue. L'on guérit par des remedes tout opposés. Ceux du §. 272 sont très-utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de cerise, est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remedes procurent d'abord, dans quelques maux d'estomac; ils détruisent réellement peu à peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque tems, en se privant de tous les alimens nourrissans, & sur-tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter, sans purgation, les différens mal-aises qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remedes N°. 34 & 35

sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N°. 21 est un bon purgatif, quand il n'y a point de fievre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes, on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'opérent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doses de petit-lait miellé ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups, en se promenant.

Les montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut pour les purger des doses qui tueroient tous les paysans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois, jusques à vingt, & même vingt quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on eſt commandé par une maladie preſſante, on purge en tout tems, & à toute heure; mais quand on eſt à-peu-près maître du tems, il faut éviter les ſaiſons extrêmes, c'eſt-à-dire les très-grandes chaleurs, ou les très-grands froids, & ſe purger le matin, ou au moins à jeûn, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'eſtomac. Toute autre conſidération, relativement aux aſtres ou à la lune, eſt ridicule, & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; ſi c'étoit par la raiſon de la chaleur, il ſeroit pardonnable, mais c'eſt par un préjugé aſtrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires ſont éloignés de trente ſix jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il eſt triſte que dans un ſiecle auſſi éclairé, l'ignorance du peuple ſoit auſſi craſſe à cet égard, & qu'il en ſoit encore à croire que l'effet des remedes dépend du ſigne ſous lequel ſe trouve le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé eſt cependant encore ſi enraciné à cet égard, qu'il n'eſt que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *ſigne*, ou le quartier favorable, pour faire un remede qui ſeroit néceſſaire cinq ou ſix jours plus tôt. D'autres fois on fait le

remede auquel le jour *eſt bon*, & non pas celui qui ſeroit bon à la maladie ; c'eſt ainſi qu'un ignorant faiſeur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou ſe purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures à l'avance, en ne prenant que peu d'alimens, & en buvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir, mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiede, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on eſt en uſage de prendre du bouillon pendant qu'elles agiſſent; mais de l'eau tiede ſucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, ſeroit quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'eſtomac ſouffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut ſe ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des alimens.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit lait, eaux, &c. qui ſont

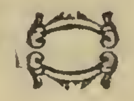
peu en uſage parmi le peuple; je me bornerai à cette remarque générale, c'eſt que, quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime aſſortiſſant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit lait pour ſe rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit les légumes, les fruits, la ſalade, l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin: c'eſt détruire, par les alimens qui échauffent, le bien qu'on attend du petit lait qui rafraîchit.

L'on veut ſe rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écreviſſes qui échauffent puiſſamment, ou du creſſon qui échauffe auſſi: c'eſt manquer ſon but. Heureuſement, dans ce cas, une erreur en répare ſouvent une autre; & ces bouillons, qui ne ſont pas rafraîchiſſans, font beaucoup de bien; parce que la cauſe des accidens ne demandoit pas des rafraîchiſſans, comme on l'avoit cru.

La médecine du Public, qui malheureuſement n'eſt que trop ſuivie, eſt remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funeſtes ſuites; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchiſſant, quoique leur odorat, leur goût & leur raiſon, leur

difent le contraire ; c'eſt l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préſervatif le plus ſûr, le plus à la portée de tout le monde, c'eſt d'éviter tous les excès, & ſur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour ſe bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on eſt capable ; l'habitude eſt priſe, il eſt difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'impoſer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raiſon* : parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raiſon dit toujours de ne pas manger, quand l'eſtomac répugne aux alimens. Une perſonne ſobre eſt capable de travaux, je dirois même d'excès en différens genres, dont les gens qui mangent plus ſont abſolument incapables ; la ſeule ſobriété guérit des maux preſqu'incurables, & rétablit les ſantés les plus ruinées.



CHAPITRE XXXIII.

De l'inoculation de la petite-vérole & de la rougeole.

§. 562. L'INOCULATION eſt cette opération par le moyen de laquelle, en mettant un peu de pus, pris des boutons mûrs d'une perſonne qui a la petite-vérole, dans une légere inciſion faite à la peau d'une perſonne qui ne l'a pas eue, on lui procure cette maladie.

§. 563. Cette méthode eſt en uſage, depuis un tems immémorial, à la Chine & dans les grandes Indes; on l'emploie, depuis pluſieurs ſiecles, dans la Géorgie & dans la Circaſſie; elle a été introduite à Conſtantinople il y a un ſiecle; elle eſt établie, depuis très-long-tems, dans quelques provinces de l'Afrique, & il y a quelques pays en Europe même (*a*), dans leſquels on employoit, ſans qu'on

(*a*) Le pays de *Galles*, le comté de *Meurs*, quelques provinces de la *Suede* & du *Dannemarck*.

ſache depuis quand, des méthodes d'inoculer, qui ne different de la méthode uſitée aujourd'hui que par la façon d'inſérer le venin de la petite vérole. Enfin cette méthode fut apportée en Angleterre en 1721, par une femme de beaucoup d'eſprit, Milady VORTLEY MONTAGUE, qui avoit été témoin du ſuccès avec lequel on l'employoit à Conſtantinople, où Mr. MONTAGUE, ſon mari, étoit ambaſſadeur.

De Londres, l'inoculation ſe répandit dans le reſte de l'Angleterre : on la porta dans les colonies en Amérique (il étoit bien juſte qu'après leur avoir porté le mal, on leur portât le remede), & ſucceſſivement on l'a eſſayée dans la plupart des Etats de l'Europe. Elle a eſſuyé des contradictions preſque dans tous ; ce fût toujours le ſort de toutes les nouveautés utiles. Dans quelques-uns, elle les a ſurmontées & s'eſt ſolidement affermie ; dans quelques autres elle chancelle encore : il y en a où elle a été rejettée après y avoir été décriée par des imprudences ; & ce n'eſt que du tems, ſeul vrai deſtructeur des préjugés, qu'on doit eſpérer ſon établiſſement univerſel.

§. 564. Il paroît d'abord fort extraordinaire de penſer à donner une maladie à quelqu'un qui ſe porte bien, &

il faut ſans doute de fortes raiſons pour ſe décider à prendre ce parti. Ces raiſons ſont tirées des caracteres de la petite vérole, des circonſtances qui influent ſur l'iſſue de cette maladie, & des ſuccès de l'inoculation.

§. 565. Les caracteres de la petite vérole, qui prouvent l'utilité de l'inoculation, ſont premierement ſa généralité : le plus grand nombre des hommes l'a une fois en ſa vie; il n'y en a pas une quinzieme partie qui, parvenus à l'âge de maturité, en aient été exempts. Secondement, quand on en a été attaqué une fois, on ne l'eſt pas une ſeconde. Je ſais qu'on cite quelques exemples du contraire, mais ils ſont ſi rares, qu'ils ne font preſque pas une exception à la généralité de la regle. En troiſieme lieu, la petite vérole, conſidérée dans ſa généralité, eſt une maladie très-dangereuſe; & ſi elle eſt très-douce, dans certains tems & pour beaucoup de gens, elle eſt funeſte pour d'autres & dans d'autres tems. Des calculs exacts ont démontré à de bons obſervateurs, & démontreront, par-tout & en tout tems, à tous ceux à qui l'on peut démontrer quelque choſe, que juſqu'à préſent cette maladie tuoit au moins la ſeptieme partie des perſonnes qu'elle

attaquoit; & personne n'ignore que plusieurs de ceux qui échappent, restent défigurés, estropiés, ou languissans le reste de leur vie.

§. 566. Les ennemis de l'inoculation (car l'inoculation a des ennemis), ont voulu infirmer la vérité de ces propositions. Ce n'est point ici le lieu de faire voir tous les sophismes de leurs argumens; mais j'en appelle hardiment au témoignage de la voix publique, & au sentiment intime de chaque individu qui n'aura point encore été prévenu sur cette matiere, & dont on n'aura point imbu l'esprit de faux préjugés, ou allarmé la conscience par des scrupules chimériques. Quiconque n'a pas eu la petite vérole, la craint, parce qu'il sait que chacun doit l'avoir, & qu'elle est dangereuse; quiconque l'a eue ne la redoute plus, parce qu'il sait qu'on ne l'a pas deux fois.

§. 567. Si la petite vérole étoit toujours bénigne, il auroit été inutile de l'inoculer; si elle étoit toujours maligne, on n'auroit pas osé le faire; mais on a vu qu'elle étoit quelquefois très-douce, d'autrefois très cruelle; on a observé les circonstances dont paroissoit dépendre cette différence; & on en a conclu qu'en la donnant dans les cir-

constances dans lesquelles on avoit remarqué qu'elle étoit favorable, on en éviteroit le danger. Ce raisonnement étoit exact, & l'événement l'a justifié. Il faut même que ce raisonnement fût bien naturel, puisque l'inoculation se pratiquoit dans les trois parties de l'ancien monde, sans aucune communication entre les lieux où elle se pratiquoit; & ce singulier concours paroîtra, je crois, à quiconque voudra bien l'examiner sans préjugé, un argument très-fort en faveur de cette méthode.

§. 568. Le parallele entre la petite vérole naturelle & la petite vérole inoculée, ne pouvoit pas mieux s'établir qu'en comparant les régistres de deux hôpitaux, consacrés l'un à l'une, l'autre à l'autre de ces deux maladies, & c'est ce qu'on a fait à Londres. Le relevé des registres de vingt ans a fait voir que dans l'hôpital de la petite vérole naturelle, de neuf malades il en meurt deux; & dans celui de la petite vérole inoculée, de trois cents quarante-cinq, il en meurt un.

Il est bien vrai que la petite vérole n'est pas par-tout aussi meurtriere que dans cet hôpital, & il faut s'en tenir à cet égard aux observations de MM. JURIN & SCHEUCZER, & établir d'a-

près les relevés qu'ils ont pris de plusieurs nécrologes de villes & de campagne, que de treize personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux; ainsi la proportion entre le nombre des morts & des malades, dans la naturelle, étant de deux à treize, & dans l'inoculée, de deux à six cents quatre-vingt & dix. l'avantage de l'inoculation sur la petite vérole naturelle est déterminé par la proportion de six cents quatre vingt dix à treize, ou de cinquante-trois & un treizieme à un; & je suis convaincu que ce calcul est encore au-dessous des avantages réels de l'inoculation, dirigée par des médecins habiles, qui seuls peuvent la conduire avec connoissance de cause, & qui, loin de perdre un malade sur trois cents quarante-cinq inoculés, inoculent des milliers de personnes sans en perdre aucune; mais j'ai cru ne devoir faire le calcul que sur ce pied là, afin d'éviter tout reproche de prévention. D'ailleurs, il offre encore un avantage assez considérable pour être décisif; & il suffira, sans doute, à tout pere raisonnable & sensible, de savoir que l'espérance de conserver son enfant, en l'inoculant, est à celle de le conserver en attendant la petite vérole naturelle, comme cinquante-trois à un, pour qu'il ne balance pas

ſur le parti qu'il doit prendre. Il ſuffira au prince de ſavoir que de ſix cents quatre-vingt dix de ſes ſujets, il en mourra au moins cent & ſix par la petite vérole, & que ſi on les inoculoit, il n'en mourroit que deux ſur ce même nombre, pour le déterminer à encourager l'inoculation. Cette épargne de cent & quatre hommes ne lui paroîtra ſûrement point à négligèr, s'il mérite véritablement le titre de pere de ſes peuples.

Quand on admettroit même la proportion la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecoſſe, celle d'un mort ſur cent ſoixante-quatre inoculés; quand on diminueroit un peu la mortalité de la petite vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire, devenue plus générale, a en effet un peu diminuée, & qu'on la réduiroit à un ſur dix, au lieu d'un ſur ſept, l'épargne ſeroit toujours de quinze ſur cent ſoixante-quatre, & de ſoixante-quatre ſur ſix cents quatre-vingt-dix.

Il ne faut point oublier, en peſant les avantages de l'inoculation, que le danger de mort n'eſt pas le ſeul, comme je l'ai déjà dit, qui accompagne la petite-vérole; elle laiſſe quelquefois des ſuites plus fâcheuſes que la mort même; & les avantages de l'inoculation, à cet égard, ſuivent une proportion plus conſidérable

encore que celle que je viens d'établir par rapport à la mortalité.

§. 569. On a publié un gros volume & un gros supplément, qu'on pourroit appeller les martyrologes, ou même les nécrologes de l'inoculation, dans lequel on a rassemblé, avec beaucoup de soin, tous les accidens arrivés en conséquence de l'inoculation, ou après l'inoculation, car on n'a point fait cette distinction si nécessaire. Ce sont les ouvrages des inoculateurs qui ont fourni presque tous les matériaux de ce livre, dont il ne faut point s'effrayer, quoiqu'il paroisse destiné à produire cet effet. Il prouve seulement que l'inoculation n'ôte pas entiérement le danger de la petite vérole, & aucun inoculateur sensé ne l'a jamais dit; cela ne peut être échappé qu'à quelqu'enthousiaste, car l'inoculation en a aussi, comme des ennemis : mais il n'infirme pas le moins du monde la vérité que j'ai établie, c'est qu'elle se diminue extrêmement : vérité irrésistiblement démontrée, & dont les inoculateurs ne s'occupent presque plus : le bâtiment est fini, s'il m'est permis de le dire, & l'on voit sans crainte les différens orages qui peuvent l'assaillir, mais dont aucun ne l'ébranlera.

Il n'y a que l'étourderie ou l'ignorance

des inoculateurs qui puiſſent lui nuire; car, comme je l'ai déja dit, & je le réitere plus poſitivement, il en eſt de l'inoculation comme de toutes les opérations humaines; on ne peut s'en promettre un heureux ſuccès que quand elles ſont faites avec prudence, & par des mains habiles; il ne ſuffit pas d'inoculer, pour éloigner le danger de la petite vérole, il faut inoculer à propos; ſans cela le ſeul avantage qu'on retire de l'inoculation, c'eſt que l'application du venin au bras ou à la jambe étant ſans danger, & l'impreſſion de ce même venin porté avec l'air ou la ſalive dans la petite vérole naturelle ſur quelqu'organe intérieur, étant très dangereuſe, on évite par l'inoculation, cette cauſe de danger; & c'eſt une cauſe très-grave & très-fréquente, dont l'abſence a donné à l'inoculation, lors même qu'elle a été faite ſans ſoins, ſans préparation, des avantages conſidérables ſur la petite vérole naturelle. Mais il en reſte tant d'autres, qu'il n'eſt point ſurprenant ſi l'inoculation mal faite, c'eſt-à-dire, faite ſans avoir négligé ces autres cauſes de danger, eſt devenue funeſte. C'eſt à les connoître, & à les éviter toutes, autant au moins que cela eſt accordé aux lumieres toujours bornées des hommes, que con-

fifte le fecret de l'inoculation. Il a deux parties, le choix d'un fujet bien conftitué, naturellement prêt, & la préparation de celui qui ne l'eft pas.

§. 570. Les regles qui dirigent dans ce choix & dans cette préparation, font fondées fur les obfervations qui ont fait connoître quelles étoient les difpofitions des fujets qui avoient la petite vérole heureufe, & de ceux qui l'avoient fâcheufe.

Quand on trouve des fujets, & il y en a plufieurs, chez lefquels toutes les difpofitions favorables font réunies, fans aucun mêlange des défavorables, ils font préparés naturellement

Il y en a d'autres auxquels une partie de ces difpofitions manquent: l'inoculateur emploie pour les leur procurer, les remedes dont l'expérience a démontré l'efficacité dans des cas femblables; & comme la connoiffance de ces difpofitions fâcheufes, & des moyens d'y remédier, fuppofe celle de toute la médecine, on fent pourquoi il n'y a que les médecins qui puiffent déclarer un fujet propre ou non-propre pour l'inoculation, & régler la préparation.

Quand les indifpofitions qui auroient pu rendre la petite vérole dangereufe, font détruites, quand le fujet a acquis les difpofitions phyfiques néceffaires pour l'avoir heureufe, il eft préparé.

Ceux auxquels l'inoculateur juge qu'on ne peut, par aucun moyen, donner ces diſpoſitions, ſont des ſujets abſolument impropres; & il n'eſt pas permis de hâter chez eux l'époque d'une maladie qui doit vraiſemblablement leur être funeſte. L'on doit ſur-tout éviter de regarder l'inoculation comme un remede; il eſt arrivé quelquefois que la petite vérole l'a été, & a raccommodé des ſantés languiſſantes : mais on ne peut pas prévoir cet effet avec aſſez de certitude pour en faire un motif & le hazarder. Ce ſont des imprudences ſemblables qui ont occaſionné les premiers malheurs de l'inoculation, & qui continuent à la décréditer : on l'employa pour guérir un étique incurable, dont elle précipita la mort; fut-on juſte en la rendant comptable de ſa vie?

§. 571. On peut ranger les cauſes qui rendent la petite vérole fâcheuſe ſous quelques chefs principaux.

1o. L'âge. Elle eſt d'autant plus heureuſe, toutes circonſtances d'ailleurs égales, qu'on l'a plus jeune : l'âge en augmente le danger; l'on voit cependant des vieillards l'avoir fort douce, & on l'a inoculée, avec ſuccès, depuis l'âge de trois mois juſqu'à celui de ſoixante-deux ans.

2o. La complication d'autres maladies, ſoit aigües, ſoit chroniques, ſous leſquelles je comprends pour les femmes le tems des regles, de la groſſeſſe, & des couches; & pour tout le monde l'uſage de certains remedes, qui, pris avant la petite vérole, ont paru la rendre fâcheuſe.

3o. L'air. Il eſt certain qu'il y a des endroits dans leſquels elle eſt plus facheuſe que dans d'autres; les ſaiſons extrêmement chaudes & extrêmement froides, en augmentent le danger, quand elle eſt un peu conſidérable; car celles qui ſont très-légeres bravent toutes les ſaiſons. Il régne quelquefois des épidémies d'autres maladies très générales, qui, ſe compliquant chez quelques ſujets avec la petite vérole, en augmentent beaucoup le danger.

4o. La crainte. On ſait qu'elle empire tous les maux, & quand on craint cette maladie, ce ſentiment va en augmentant avec l'âge, & il a les influences les plus funeſtes, ſi l'on eſt attaqué dans un tems où elle eſt fâcheuſe, dans un tems où l'on n'eſt pas bien portant, quand on eſt dans des circonſtances déſavorables, quand on ſe trouve éloigné du ſeul médecin pour qui l'on ait de la confiance.

Le

Le chagrin de la prendre dans un tems où il ſeroit important de vaquer à des affaires qui ne ſouffrent pas de renvoi, peut auſſi l'aggraver conſidérablement.

5°. La privation des bons ſecours & l'abondance des mauvais.

§. 572. On voit par ce que je viens de dire, que, puiſque tant de circonſtances peuvent rendre la petite-vérole funeſte, pour une perſonne qui, dans d'autres tems, l'auroit eue heureuſe, le grand avantage de l'inoculation conſiſte à la donner dans un tems où aucune de ces circonſtances n'exiſte. C'eſt cette abſence de toutes les circonſtances défavorables qui déterminent le véritable moment de cette opération.

§. 573. Par rapport à l'âge, on pourra inoculer les enfans, ou dès les premiers mois de leur vie, avant qu'ils commencent à ſouffrir pour l'éruption des dents, [méthode uſitée en Aſie, dans quelques endroits en Angleterre, accréditée par de très-grands médecins, déſapprouvée par d'autres; mais contre laquelle je conſerve quelques doutes qui ne m'ont pas permis de l'employer encore] (*a*),

(*a*) Depuis la troiſieme édition de cet ouvrage, j'ai inoculé une jeune fille âgée de près cinq mois, & cela réuſſit auſſi bien

ou depuis qu'ils ont pouſſé leurs vingt premieres dents, juſqu'à l'âge de douze ou treize ans, & même plus tard, quand on ne l'a pas fait avant cette époque. Mais il ne convient point d'inoculer les filles depuis cet âge, ou plutôt depuis le moment où elles paroiſſent entrer dans la criſe, quelquefois très-longue, du développement de la puberté, juſqu'à ce que les regles aient paru & ſoient bien établies. Quoique cette criſe ſoit bien moins marquée chez les jeunes garçons, elle a cependant lieu auſſi pour eux, & elle eſt accompagnée, chez quelques-uns, de ſymptômes aſſez ſenſibles: ainſi il y a de la prudence, pour certains ſujets, à ne pas placer l'inoculation précisément dans cette période de leur vie.

Par rapport à la ſanté, on prendra le tems où le ſujet ſe porte très-bien, ſans avoir cependant cet excès de force

qu'il eſt poſſible ; elle pouſſa la petite-vérole pendant qu'on la promenoit dans les jardins, le huitieme jour; elle en eut très-peu, elle l'eut très-belle, mais c'étoit l'enfant le plus ſain, le plus fort, le mieux conſtitué qu'il ſoit poſſible : il ne faut point conclure de cet exemple à la généralité, & je continue à croire que cet âge tendre n'eſt pas celui qu'il faut choiſir pour inoculer.

qui, au moment où l'on va prendre une fievre inflammatoire, eſt une diſpoſition nuiſible, à laquelle il faut remédier par la préparation.

Par rapport à l'air, on choiſira le moment où la ſaiſon eſt la plus tempérée; & dans ce pays, le commencement de l'automne, ou plutôt la fin de l'été, m'a paru mériter la préférence, parce qu'alors les enfans ſont ordinairement bien mieux portans qu'au printems. Le grand air dans lequel ils ont vécu, le mouvement qu'ils ont pris, les fruits qu'ils ont mangés, leur donnent une diſpoſition bien plus favorable que celle qu'ils ont à la fin de l'hyver; époque à laquelle ils ſont ſouvent incommodés, & qui exige par-là même plus de préparation qu'en automne. Si l'on vit dans des endroits où la petite-vérole ſoit conſtamment mauvaiſe, il eſt à préſumer que cela dépend d'un vice permanent dans l'air, & il faut aller inoculer ailleurs.

On ne doit point inoculer dans le lieu même où regne une épidémie de petites-véroles très-meurtrieres.

S'il regne quelqu'autre maladie épidémique, on doit faire attention ſi elle attaque les enfans : ſi elle ne les attaque pas, on peut hardiment les inoculer; ſi elle les attaque, il faut ou diffé-

rer, ou les transporter ailleurs ; ou si l'on ne peut ni différer ni les transporter, on doit joindre, à la préparation que leur tempérament paroît exiger, les secours indiqués pour prévenir la maladie épidémique.

Quand l'épidémie est très-générale, qu'il y en a plusieurs différentes, & que la multitude des malades prouve l'insalubrité de l'air, on ne doit pas inoculer ; je n'ai pas voulu le faire ici au printems de 1766.

§. 574. Après tout ce que j'ai dit, ce qui me reste à dire sur la préparation, est bien court ; parce que, je le réitere, je ne me propose point de mettre des parens à même d'inoculer eux-mêmes leurs enfans, ce seroit pour eux une entreprise très-téméraire; je n'ai de but que celui de leur prouver l'utilité de cette méthode, par des raisons tirées de la nature même des choses & de l'expérience, & de présenter aux personnes, appellées par leur vocation à la diriger, sans l'avoir faite encore, les principaux objets sur lesquels ils doivent porter leur attention.

§. 575. Quand le sujet est dans l'âge le plus favorable, depuis trois ans jusqu'à dix ou douze, & qu'il est bien portant, une diminution dans les alimens, & un choix d'alimens qui ne

ſoient ni fort nourriſſans, ni gras, ni ſalés, ni âcres, pendant quinze jours ou trois ſemaines ; la privation du vin & du café, s'ils ont déja, à cet âge, le malheur d'ètre accoutumés à en faire uſage ; des bains de jambes tiedes, pendant ce même tems; ou même, s'ils ne paroiſſent pas avoir la peau ſouple, cinq ou ſix bains de tout le corps, & enfin une purgation la veille de l'opération, forment toute la préparation.

Le choix des alimens conſiſte principalement à ne leur donner que peu de viande ; & ſeulement des viandes blanches ; mais à les faire vivre principalement de légumes & de fruits, & à ne leur laiſſer boire que de l'eau, ou du lait coupé avec de l'eau, ou du petit-lait. L'on peut voir ce que j'ai déja dit §. 220, ſur la préparation convenable pour avoir la petite-vérole heureuſe.

Quand l'enfant eſt très-vigoureux & paroit ſanguin, on doit lui faire une ou deux ſaignées, & lui faire prendre du nitre ſoir & matin, pendant tout le tems de la préparation ; ces précautions ſont néceſſaires pour prévenir l'inflammation, que le venin de la petite-vérole produit très-aiſément dans des corps ſi vigoureux.

En inculquant la néceſſité de la diete,

je crois devoir inculquer auſſi celle de ne pas la pouſſer trop loin : il faut que l'enfant, à la fin de la préparation, ſe ſente plus léger, plus gai, mais il ne faut pas qu'il ait perdu ſes forces. C'eſt en outrant la diete qu'on a dérangé la ſanté de pluſieurs enfans, ſur-tout qu'on leur a gâté l'eſtomac.

Je ne décrirai point ici les ſignes d'une bonne ſanté ; ils ſont connus de ceux qui doivent juger de l'inoculation : je dirai ſeulement que quand j'ai trouvé des enfans qui étoient gais, qui avoient l'appétit régulier, le ſommeil tranquille, l'haleine douce, le ventre mou, & dont la peau ſe cicatriſe aiſément, quand elle a été entamée, je les ai inoculés hardiment.

§. 576. Quand l'enfant qu'on propoſe à l'inoculation n'eſt pas bien portant, on doit commencer par lui rendre la ſanté, avant que d'examiner ſi on l'inoculera ; mais les moyens qu'on employe pour cela ne regardant point particulierement l'inoculation, ils ſont du reſſort de la médecine pratique en général, & en ſuppoſent une connoiſſance exacte.

Il y a un cas très-difficile ; c'eſt quand il s'agit d'un enfant dans la famille duquel la petite-vérole eſt meurtriere, & dont elle a tué pluſieurs freres ou plu-

ſieurs ſœurs. Il faut, avant que de les inoculer, s'être bien aſſuré de la cauſe de ce danger, & cet examen eſt toujours très-difficile, peut-être même qu'il eſt impoſſible, quand on n'a pas obſervé ſoi-même la maladie d'un des morts. Quand on a découvert cette cauſe, il faut la combattre long-tems par les remedes qu'elle exige; & ſouvent ils ſont très-oppoſés au régime rafraîchiſſant qui fait la préparation ordinaire des enfans ſains.

§. 577. Je dois dire quelque choſe de l'opération même. On fait deux inciſions à la peau, une à chaque bras, ou une à chaque jambe, & je préfere les jambes, de la longueur de quelques lignes chacune; on ſe ſert pour cela ou d'une lancette, ou, ce que je préfere, d'un biſtouri bien tranchant; l'inciſion doit être très-ſuperficielle; il ſuffit qu'on apperçoive, dans le fond, un léger ſuintement ſanguin; quand il coule du ſang pur, l'opération eſt moins bien faite (*a*).

On met, dans cette inciſion, un fil bien imbibé de pus, que l'on couvre avec un emplâtre de diapalme, qu'on aſſujettit avec une compreſſe & une bande, aſſez

(*a*) J'ai fait faire pendant très-long-tems les inciſions de la longueur de quinze ou ſeize lignes; mais depuis lors je les ai faites fort accourcies, & je les réduis à cinq ou ſix.

fortement pour qu'elle ne se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit heures, cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le fil, la suppuration des plaies est un peu considérable, on y met quelques brins de charpie; si elle n'est pas considérable, on n'y en met point jusqu'à ce qu'elle le devienne, mais on r'applique simplement l'emplâtre avec la compresse & la bande, & on continue ce pansement si simple, toutes les vingt-quatre heures, aussi long-tems que les plaies suppurent; terme qui varie beaucoup.

Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, & qui fait le germe de la maladie, il faut avoir un fil souple, ployé en plusieurs doubles & légérement tordu, qu'on trempe exactement dans le pus, en le faisant passer & repasser sur plusieurs boutons, gros & bien mûrs, d'une belle petite vérole, chez un sujet, bien sain, après les avoir ouvert avec une aiguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trempé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire, & on le conserve dans une boîte bien fermée. J'ai employé un fil pris vingt-six mois auparavant, qui agit très-efficacément: j'en ai employé souvent de huit ou dix mois, & je les ai trouvés bons; mais en général il vaut

mieux qu'ils ſoient récents & n'aient que trois ou quatre mois; de plus récents encore méritent la préférence.

§. 578. Après l'opération, l'enfant continue, pendant pluſieurs jours, à ſe porter parfaitement bien; on le laiſſe manger comme pendant la préparation, & il continue à ſortir, s'il fait beau tems. Quand les enfans ſont encore très-jeunes, on doit avoir ſoin qu'il ne leur arrive aucun de ces accidens occaſionnés par des chûtes ou par des coups, auxquels leur vivacité & leur foibleſſe les expoſent, & qui, dans cette circonſtance, pourroient être plus fâcheux que dans d'autres tems.

Quelquefois le quatrieme, plus ordinairement le cinquieme ou le ſixieme jour, l'on ſent une douleur ſous l'aiſſelle, ſi l'on a été inoculé au bras, ou à l'aine ſi l'on a été inoculé à la jambe, accompagnée d'un léger engorgement dans les glandes de ces parties, qui dure rarement deux jours entiers, & qui eſt une preuve certaine que l'on prendra la petite-vérole. On la prend ſouvent ſans avoir eu cette douleur; mais je n'ai point encore vu, qu'après l'avoir éprouvée on ne prit pas la maladie.

Le ſixieme, le ſeptieme, ou le huitieme jour, quelquefois même plus tard,

les inoculés commencent à être las, abattus, dégoutés, inquiets, &, s'ils sont fort jeunes, assoupis; ils ont un peu de fievre, mal à la tête, quelquefois soif; alors ils restent en chambre & n'ont plus envie de sortir. Depuis ce moment, on ne leur donne plus que des grus d'avoine, ou de l'orge, ou quelques-uns des autres alimens indiqués §. 37 & 38, & on leur fait boire une infusion légere de quelques fleurs convenables, comme sureau, tilleul, bourrache, avec un peu de lait; ou s'ils répugnent à ces boissons, de l'eau simple & du lait; s'ils répugnent aussi au lait, de l'eau avec un peu de sirop, ou même de l'eau pure, quand on l'a bonne.

L'on sue ordinairement beaucoup à cette époque, & au bout de quarante-huit, soixante ou soixante-douze heures de ce mal-aise, les premiers boutons paroissent, & ordinairement au visage. Dès qu'ils ont paru, le malade se trouve beaucoup mieux, l'éruption continue, le bien-être augmente, & souvent, dès le second jour, la fievre cesse, & l'appétit revient. On peut alors ajouter un peu de pain aux alimens dont j'ai parlé tout-à l'heure; mais on ne doit point abandonner ce régime jusqu'à ce que la plus grande partie des boutons soient secs : alors on

purge le malade, & on recommence à lui donner un peu de viande, puis on le ramene peu-à-peu à ſon genre de vie ordinaire.

§. 579. Quand la fievre eſt un peu forte dans les commencemens, & ſur-tout quand elle eſt accompagnée de maux de tête, d'envie de dormir, ou de maux de reins, on donne un lavement. Un degré de fievre plus fort, dans un enfant robuſte, ou dans un adulte, exigent la ſaignée, pluſieurs lavemens, des bains de jambes d'eau tiede, le nitre, les laits d'amandes; & ces ſecours l'abattent très-promptement.

Au-deſſous de trois ans, fort rarement au deſſus, les enfans ont quelquefois un ou deux accès de convulſions aux approches de l'éruption; mais ils n'exigent aucun ſecours particulier.

§. 580. Le nombre ordinaire des boutons eſt entre cinquante & quatre cent. J'en ai vu pluſieurs fois beaucoup moins de cinquante; & trois ou quatre fois, autant que dans une petite-vérole diſcrete très abondante.

Quand il y a moins de cinquante boutons, le tems de la ſuppuration n'occaſionne aucune fréquence ſenſible dans le pouls. Quand il y en a plus, on a ordinairement un peu de fievre & d'in-

quiétude pendant quelques heures ; un lavement y remédie promptement.

Quand le nombre des boutons eſt très-conſidérable, la fievre de ſuppuration eſt marquée, comme dans les petites-véroles diſcretes abondantes ; mais cependant à nombre égal de boutons, autant qu'on peut eſtimer cette égalité, elle eſt moins forte que dans la petite-vérole naturelle, parce que le même nombre de boutons produit une irritation moins forte ſur un corps aſſoupli & adouci par la préparation que ſur un autre. Quelques lavemens, un peu de manne, de caſſe ou de tamarins y remédient très-bien, & dans ce cas on doit ſuivre les directions indiquées §.214, & ouvrir les boutons, comme je l'ai conſeillé dans la petite-vérole naturelle §. 216. En général, la petite-vérole inoculée ſe traite tout comme la naturelle, dont elle ne differe que dans le degré.

§. 581. Voilà tout ce que je crois devoir dire dans cet ouvrage ſur cette opération, ſur laquelle je me ſuis fort étendu ailleurs ; & je m'étendrai bien davantage dans la ſeconde édition de *l'inoculation juſtifiée.*

Depuis plus de vingt ans que je l'emploie, je n'ai pas eu un ſeul malade dont la maladie ait eu le plus léger

danger, pas un ſeul qui ait eu des ſuites fâcheuſes, & pas un ſeul qui ne m'ait toujours paru très-ſatisfait d'avoir été inoculé.

Elle a été employée beaucoup plus rarement, mais avec le même ſuccès, à Zurich, à Berne (*a*), à Basle, à Neuchâtel, à Winterthour, dans preſque toutes les villes de ce pays.

Plus je l'exerce, plus je me convaincs de tous ſes avantages, & de la futilité

(*a*) Il eſt mort un enfant de 12 ans l'année derniere (1769) à Berne entre les mains d'un habile médecin du voiſinage qu'on avoit fait venir pour cette opération; mais ce n'eſt la faute, ni de l'inoculation, ni de l'inoculateur, à qui, malgré toutes les précautions qu'il prit pour être informé exactement, on laiſſa ignorer que l'enfant avoit eu pendant plus d'un an des dartres très-fortes, & qu'une coqueluche qu'il avoit eue dix-huit mois auparavant, l'avoit jeté dans une eſpece de fievre étique. Paſſant à Berne à cette époque, j'avois été conſulté, & je l'avois vu crachant du pus, & dans un état tel que je ne fus pas ſurpris en apprenant qu'il étoit mort d'une inflammation de poitrine dans le tems de l'éruption. La prévention qu'il ne pouvoit y avoir aucun riſque à inoculer, & l'envie de faire inoculer un enfant chéri pour lequel on craignoit beaucoup la petite vérole naturelle, fit apparemment illuſion aux parens ſur le danger de cette réticence.

des objections de ses adversaires. La proscrire, parce qu'elle ne détruit pas entiérement tout le danger d'une maladie très-cruelle, c'est manquer de sens ; la proscrire ou la diffamer, parce qu'elle a été mal appliquée par des étourdis ou par des ignorans, c'est manquer d'équité, & se livrer à l'esprit de parti toujours aveugle & toujours mal-faisant.

Si quelque chose peut nuire actuellement à l'inoculation, c'est bien moins les objections de ses adversaires, objections dont on a démontré tant de fois la futilité, que les dissensions qui se sont élevées dans quelques endroits entre les inoculateurs, même sur la meilleure façon d'inoculer. Celle que je viens de décrire & que j'ai employée jusques à présent, avec le succès le plus heureux & le plus constant, est celle à laquelle je me tiendrai toujours, & sans blâmer aucune des autres, je crois après un examen réfléchi très-attentivement, dont je rendrai compte ailleurs, que c'est celle qui mérite la préférence. Je n'oserois peut-être pas le penser, & sûrement je ne le dirois pas, si j'en étois l'auteur, mais c'est celle que les plus habiles inoculateurs Anglois & ceux de deçà la mer ont employée constamment ; je n'ai fait que mar-

cher ſur leurs traces, & les ſeuls changemens que j'aie faits à leur méthode, ſont 1°. d'avoir adouci la préparation, en diminuant la quantité des purgations & l'auſtérité du régime ; 2°. d'avoir toujours permis de ſortir en plein air, juſques à l'éruption, à moins qu'il ne fit très-mauvais tems, auſſi long-tems que les malades s'en faiſoient plaiſir & en avoient la force ; 3°. d'avoir donné la plus grande attention à ce que, pendant tout le tems de la maladie, ils jouiſſent dans leur appartement d'un air frais, conſtamment renouvellé, & en leur permettant de reſſortir dès que le deſſéchement ſe faiſoit, plus tôt même quand le tems eſt très-beau ; il y a plus de ſingularité que d'avantage, à braver toutes les intempéries des ſaiſons ; 4°. d'avoir moins purgé après la maladie, & d'avoir accordé beaucoup plus tôt la quantité d'alimens que l'appétit demandoit.

§. 582. L'on me permettra de rappeller ici une comparaiſon dont je me ſervis dans un ouvrage qui parut en 1759, (*Lettre à Mr. de Haen*), & que de très-bons juges ont approuvée.

„ Un deſtin irrévocable aſſujettit tous „ les habitans d'un pays à paſſer une fois „ en leur vie, ſur une planche extrêmement étroite, ſous laquelle coule un

„ torrent profond, rapide & impétueux.
„ L'expérience de dix ſiecles a appris que
„ de dix perſonnes qui paſſent, il y en
„ a au moins une qui tombe & qui eſt
„ noyée, ſans parler de celles qui tom-
„ bent & qu'on peut ſauver, mais qui,
„ ayant été froiſſées contre les rocs, dont
„ le lit du torrent eſt rempli, conſervent
„ ſouvent, pendant toute leur vie, des
„ infirmités qui leur font envier le ſort
„ de ceux qui ont péri.

„ Les mêmes obſervations qui ont
„ prouvé le danger de ce paſſage, ont fait
„ connoître les cauſes qui le rendent ſi
„ dangereux. L'on a vu que pluſieurs
„ tomboient par la peur de tomber;
„ d'autres, parce qu'ils étoient trop pe-
„ ſans & qu'ils donnoient à la planche
„ de faux mouvemens; de troiſiemes,
„ parce qu'ils étoient attaqués, en paſ-
„ ſant, de vertiges, de défaillance, d'un
„ accès d'épilepſie; de quatriemes, parce
„ que la planche étoit couverte de gla-
„ ce; de cinquiemes étoient renverſés
„ par un orage violent; d'autres périſ-
„ ſoient, parce qu'ils avoient entrepris ce
„ voyage de nuit; pluſieurs femmes en-
„ ceintes tomboient, par la difficulté
„ qu'elles ont à conſerver leur corps en
„ équilibre, & à voir l'endroit où elles
„ doivent poſer le pied: un grand nom-

„ bre étoit victime des conſeils que „ des gens bien intentionnés, & mal „ inſtruits, comme il en eſt tant, leur „ donnoient.

„ Quelqu'un réfléchit & dit, puiſque „ le paſſage n'eſt pas néceſſairement mor- „ tel, mais que ce ſont les circonſtances „ accidentelles qui le rendent ſi dange- „ reux, puiſque nous devons tous le paſ- „ ſer, & que quand nous l'avons paſſé „ une fois, il eſt très-rare que nous le „ paſſions une ſeconde fois; établiſſons „ que tout le monde paſſera dans une „ époque déterminée par l'abſence des „ circonſtances défavorables, & la pré- „ ſence des heureuſes. 1°. Avant que „ de connoître le danger. 2°. Avant que „ d'être devenu trop peſant. 3°. Dans „ un tems où l'on n'aura point à crain- „ dre, en route, quelqu'accès de mala- „ die. 4°. Lorſqu'il n'y aura point de gla- „ ce ſur la planche, & qu'il ne fera point „ d'orage. 5°. En plein jour. 6°. Les fem- „ mes paſſeront toujours avant que de „ pouvoir être enceintes. 7°. Tout le „ monde paſſera ſous la direction d'un „ bon guide, qui déterminera le tems „ du paſſage. Tous les gens ſenſés, tous „ les bons citoyens, ſentiront l'utilité „ de ce projet, on l'exécutera, & l'on „ trouvera qu'il a le plus heureux ſuccès,

„ qu'au lieu d'une dixieme partie des „ paſſans qui périſſoit, il n'en périt pas un „ ſur deux cent. Les choſes étant dans „ cet état, penſe-t-on qu'un pere raiſon- „ nable, qui aimeroit véritablement ſes „ enfans, ne crut pas remplir un devoir „ & ne ſuivit pas les mouvemens d'une „ tendreſſe éclairée, en leur faiſant paſ- „ ſer la planche, à l'époque favorable, „ au riſque d'un ſur deux cent, plutôt „ que d'attendre que le hazard les y con- „ duiſit au riſque d'un ſur dix. Si cette „ comparaiſon eſt juſte, il me ſemble „ qu'il eſt difficile de réſiſter à la con- „ ſéquence".

De l'inoculation de la rougeole.

§. 583. J'ai dit plus haut, §. 229, qu'on a auſſi inoculé la rougeole, & je dois parler ici de cette méthode, dont on a l'obligation à Mr. Fr. HOME, célebre médecin, aujourd'hui profeſſeur en médecine à Edimbourg, où la rougeole eſt ſouvent très-fâcheuſe, & où, lors même qu'on la regarde comme aſſez bénigne, elle emporte la douzieme partie des malades.

Mr. HOME eſpéra en inoculant, 1°. de diminuer, & même d'éloigner abſolument la mortalité; 2°. de prévenir la

toux qui fait cruellement souffrir les malades, & qui dépend de ce que la premiere impression du venin se fait sur le poulmon où il est porté avec l'air ; 3°. d'empêcher les maux d'yeux, & les autres suites funestes, que la rougeole ne laisse que trop souvent après elle. Il a eu le plaisir de voir l'événement répondre à ses espérances.

§. 584. Comme il n'y a point de pus dans la rougeole, Mr. HOME a employé le sang même pour la transmettre ; pour cela, il fait faire une incision très-légere à la peau d'une personne qui a cette maladie, dans l'endroit le plus chargé de boutons, & dans le tems qu'ils sont le plus animés ; il trempe un peu de coton dans le sang qui coule, & c'est ce coton dont il se sert pour donner la rougeole. Il fait deux incisions comme dans la petite vérole, mais un peu plus profondes, puisqu'il veut qu'elles saignent, & qu'on les laisse saigner un quart-d'heure avant que d'appliquer le coton. Quand cette application est faite, le pansement se fait tout comme dans l'inoculation de la petite vérole, à cette seule différence près, qu'on laisse le coton pendant trois jours avant que de l'ôter ; mais je suis porté à croire que ce long

ſéjour du coton & la profondeur des plaies ſont ſuperflus.

§. 585. Mr. HOME fit ſa premiere inoculation le 21 Mars 1758, ſur un enfant de ſept mois qui avoit beaucoup d'éruptions à la tête & même ſur tout le corps, & un écoulement derriere les oreilles, mais qui d'ailleurs ſe portoit très-bien: il l'inocula avec du coton imbibé deux jours auparavant.

L'enfant commença à être malade le 27, qui étoit le ſeptieme jour de l'opération; il eut un peu de fievre, de chaleur, d'inquiétude, éternua quelquefois, ne touſſa en tout que ſix à ſept fois; & n'eût aucun mal aux yeux. L'éruption commença le 29, & ſécha le 3 Avril: la maladie de la peau ſe guérit parfaitement, l'enfant ſe porta très-bien.

§. 586. Une ſuite d'autres obſervations ont appris à Mr. HOME, 1°. qu'on ne doit pas employer du ſang gardé plus de dix jours; il paroît qu'il a perdu ſa force. 2°. Que le tems où le virus commence à ſe développer, c'eſt le ſixieme ou le ſeptieme jour; ce tems paroît plus fixe que dans la petite-vérole. 3°. Que la rougeole inoculée eſt beaucoup plus douce que la naturelle; l'on n'en meurt point; la fievre, l'inflammation, l'inquiétude ne parviennent point au même

degré ; plusieurs malades ne toussent point du tout, les autres très-peu ; & l'on ne voit point de ces maladies de langueur qui succedent si souvent à la rougeole naturelle. Quoiqu'il y ait autant d'éternuement, & que l'écoulement des yeux soit quelquefois aussi considérable, pendant la force de la maladie, ils sont entiérement guéris dès que la rougeole est seche.

Les plaies ne suppurent pas aussi long-tems que dans la petite-vérole inoculée.

§. 587. L'on voit, par tout ce qui a été dit, que dans les pays où la rougeole est aussi fâcheuse qu'en Ecosse, c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne, l'introduction de cette pratique est moins nécessaire, mais elle seroit aussi très-utile, puisqu'elle épargne aux enfans une toux très-fâcheuse, & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§. 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poulmons, que cette inflammation dépend du venin déposé sur cet organe, & qu'on prévient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure, on sent que l'inoculation tire ici son plus

grand avantage d'elle-même, ſans avoir autant beſoin de ceux de la préparation que la petite-vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue; mais comme cette préparation eſt fondée ſur les mêmes principes que celle pour la petite-vérole, il eſt inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des maladies de langueur.

§. 589. JE ne me propoſe point de traiter des maladies de langueur ou chroniques, & je ne deſtine ce chapitre qu'à donner quelques directions, qui, dans certains cas, peuvent en prévenir la formation, & dans d'autres, en arrêter les progrès, ou en diminuer les accidens.

§. 590. Les maladies de langueur ont pluſieurs cauſes différentes; & la même cauſe produit des maladies très-différentes, ſuivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans leſquelles il n'y ait quelquefois des pierres, ou qui n'aient été trouvées ſquirreuſes; mais les pierres & les ſquirres produiſent des ſymp-

tômes très-différens dans les poulmons, dans le foie, dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces causes; je dirai un mot de quelques unes des plus fréquentes & de quelques maladies les plus communes.

§. 591. Il y a des personnes qui naissent très-foibles, & avec une constitution délicate, qu'elles conservent toute leur vie, elles manquent de force, elles ne jouissent jamais d'un parfait bien être, parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions, les causes les plus légeres les jettent dans le mal-aise. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des alimens, les changemens de tems, un peu trop de fatigue, la plus petite altération dans leur sommeil, le plus léger trouble dans leur ame, produisent, sur le champ, un changement considérable dans leur santé; & sans avoir de maladies caractérisées, elles ne se portent jamais bien.

§. 592. La façon dont on éleve les enfans peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native, & l'on peut rendre très-sains des enfans nés très-foibles. Je donnerai peut-être, un jour, le résultat d'un grand nombre d'observations sur cet objet important; je me borne actuellement à

renvoyer à ce qne j'en ai dit dans le chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la premiere enfance, à donner les forces que la nature a refusées (ce qui arrive souvent, parce qu'au lieu de voir que les enfans ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on les affoiblit par les remedes), il est très-difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas-là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remedes.

La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités; elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remedes très-opposés, dont le seul effet certain, c'est de les affoiblir journellement davantage; elles augmentent par-là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgatifs sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur seul but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leurs forces, & que tous ces secours les diminuent : mais elles ne peuvent espérer de réussir que par des moyens

moyens doux, long-tems continués, & par des attentions de régime plutôt que par des remedes.

La ſobriété doit être leur premiere loi. Des organes foibles, dont l'action eſt toujours languiſſante, peuvent peu digérer, & peu diſſiper; ſi on leur donne des alimens au-delà de leurs forces, ils en ſont ſurchargés & deviennent malades. Non-ſeulement ils doivent ſe contenter d'une fort petite quantité d'alimens, mais ils doivent les choiſir ſimples, & faire le moins de mêlanges qu'il eſt poſſible. Le meilleur pain pris très-modérément, des viandes tendres ou rôties, ou cuites avec très-peu d'eau, mais jamais bouillies, des œufs très-frais, du lait, ſi leur eſtomac le digere, du poiſſon, des écreviſſes, doivent être la baſe de leur nourriture; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits, mais plutôt comme aſſaiſonnement que comme aliment, & ſeulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût, & éviter les dangers d'une diete entiérement compoſée de viande, ou au moins de ſubſtances animales.

Les alimens gras, ſalés, fumés, venés, viſqueux, pâteux, ſont au deſſus des forces de leur eſtomac & de leurs

autres viſceree. Les acides les affoibliſ-ſent.

Elles doivent être en garde contre une boiſſon trop abondante qui augmente la foibleſſe. L'eau pure eſt la boiſſon qui leur convient le mieux : quand elles vivent dans les lieux où l'eau eſt mauvaiſe, elle peuvent y ſuppléer par quelque tiſane légérement amere; celle de racine de genevrier peut tenir lieu de toutes les autres. Toutes les infuſions bues chaudes, quelque vantées qu'elles puiſſent être, & toutes les liqueurs, ſous quelque nom qu'elles ſe produiſent, leur ſont nuiſibles, quoique différemment. Les vins qui ne ſont ni acides, ni ſpiritueux, mais huileux, nourriſſans, fortifians, pris de tems en tems à petite doſe, ſont la ſeule boiſſon artificielle dont elles doivent faire uſage.

Leur ſouper doit être léger, & elles doivent ſe coucher de bonne heure & ſe lever matin; rien ne contribue plus efficacément à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé; l'inaction les tue; & après la ſobriété, les deux moyens efficaces de rétabliſſement pour elles, c'eſt de vivre beaucoup en plein air, & de prendre beaucoup de mouvement, ſans cependant ſe fatiguer trop tout-à-coup. Tous les

jeux d'exercice, tous les travaux de la campagne, les promenades à cheval leur ſont très-ſalutaires.

Je ſais que ſouvent ces perſonnes craignent l'air, vivent renfermées, & font, d'une chambre bien calfeutrée, un tombeau dans lequel elles végétent fort miſérablement, enveloppées de peliſſes d'un bout de l'année à l'autre, ne ſe nourriſſant que de ſoupes, & ne s'abreuvant que d'eau chaude. Elles ſe révolteront en entendant propoſer le genre de vie que je viens de décrire; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un eſſai; j'oſe aſſurer qu'au bout de quelques ſemaines, elles ne penſeront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remedes. Si leur eſtomac ſe trouve embarraſſé, elles peuvent, trois ou quatre fois par an, prendre un peu de rhubarbe, & dans l'entre-deux, elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer, ou plutôt de la poudre N°. 54, le kina, les eaux minérales ferrées, pendant long-tems, mais à petites doſes; les bains froids peuvent auſſi leur être quelquefois très-utiles: & l'on voit que ce traitement eſt le même que j'ai indiqué pour les perſonnes catarrheuſes, §. 135.

§. 593. J'ai ſuppoſé dans l'article pré-

cédent, que ces enfans foibles n'étoient que foibles : si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été formés & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sobre & la plus reglée leur est indispensablement nécessaire; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer, de très-bonne heure, & dès les premieres semaines de leur enfance, si l'on trouve déja à cette époque, ce qui arrive souvent, des signes qui caractérisent l'espece de vice dont leurs humeurs sont atteintes; il faut, dis-je, employer, dès les premieres semaines de leur enfance, les remedes les mieux indiqués. Leur succès est d'autant plus sûr qu'on les emploie plus tôt; il est plus aisé à cette époque de détruire la cause du mal; & d'ailleurs, quand on seroit aussi sûr de la détruire quelques années après, son action, pendant les premieres années de la vie, endommage inévitablement la santé, & les maux qu'elle produit, sont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conseil, aux parens assez vertueux pour s'avouer à eux-mêmes, & à un Médecin honnête & éclairé, leurs fautes ou leur malheur, & pour ne pas sacrifier la santé & le bonheur de leurs enfans à une fausse honte. Mais je ne puis entrer

dans aucuns détails; ils ne peuvent pas être abrégés, & ne ſont pas de nature d'ailleurs à être ſaiſis par les perſonnes dont la médecine n'eſt pas la vocation.

§. 594. Des perſonnes nées fortes, peuvent tomber dans la plus grande foibleſſe par pluſieurs raiſons. Des maladies aiguës ſouvent réitérées, des hémorragies abondantes, & par-là même les couches fréquentes, les fauſſes-couches, les bleſſures conſidérables, des excès en tout genre, de longues fatigues, une ſuite de chagrins, un long uſage de mauvais alimens, un long ſéjour dans un air malſain, ont ſouvent réduit les perſonnes les plus vigoureuſes à l'état de foibleſſe dont j'ai déja parlé: il demande les mêmes ſoins & les mêmes attentions indiquées dans le §. 593 : mais on a beaucoup plus d'eſpérance de réuſſir, que quand la foibleſſe eſt un vice de naiſſance.

§. 595. Le dérangement des digeſtions, ou l'affoibliſſement des organes qui ſervent à cette fonction, eſt, après la foibleſſe générale, une des principales cauſes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'eſtomac eſt la partie qui ſouffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité, la qualité, le mêlange des alimens & des boiſſons; erreurs qui ſont innom-

brables, & dont preſque perſonne n'eſt exempt, on comprendra combien il eſt aiſé qu'il ſe dérange; ſi l'on réfléchit à l'importance de ces fonctions, on comprendra quelles fâcheuſes ſuites ce dérangement doit avoir. Les dérangemens de l'eſtomac ſont funeſtes à la ſanté; mais ils ne ſont pas tous de la même eſpece, ni près de là : il y en a de très-oppoſés les uns aux autres; & les conſeils généraux qu'on peut donner avec quelque confiance, ſe réduiſent à un aſſez petit nombre.

C'eſt dans ce cas que l'obſervation de la diete eſt la plus importante. Le régime ne peut pas être trop ſimple; la maſtication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'eſtomac. Tous ceux qui l'ont foible, doivent éviter les alimens gras, ſalés, fumés, venés, viſqueux; les crêmes, les pâtiſſeries, les fritures, les viandes de cochon, d'oie, de canard, de fauve, & en général tous les alimens, qui, ſans être indigeſtes, les auront incommodés pluſieurs fois, puiſque les eſtomacs foibles ſont ſujets à des bizarreries, qui font qu'entre pluſieurs alimens qui paroiſſent avoir les mêmes qualités & être également digeſtibles, il s'en trouve qui les incommodent aſſez conſtamment.

Il eſt auſſi important, pour les perſonnes dont je parle, de régler la quantité que le choix des alimens ; elles doivent être ſur-tout fort attentives à ne jamais manger, qu'elles ne ſentent que les derniers alimens qu'elles ont pris, ſont entierement digérés. Elles ne doivent boire que de l'eau, & ſur-tout elles doivent s'aſtreindre à ſouper très-peu. Je répéterai ce conſeil plus d'une fois dans la ſuite de ce chapitre, & je ne puis trop le répéter, parce qu'il eſt de la plus grande importance, non-ſeulement dans les maladies particulieres des organes de la digeſtion, mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins, & qui altérent auſſi le ſommeil. Dans cet état, un ſouper trop conſidérable produit deux maux : premierement, il ne ſe digere pas ; en ſecond lieu, il trouble le ſommeil ; de là tous les maux qui réſultent des mauvaiſes digeſtions, & d'un mauvais ſommeil : pendant la nuit, l'agitation, la fievre, le mal de tête ; le lendemain le mal-aiſe, la foibleſſe, par-là même l'augmentation du mal ; au lieu qu'un ſouper proportionné à la foibleſſe de l'eſtomac ſe digere bien, & laiſſe jouir d'un ſommeil tranquille : & comme de bon-

nes digeſtions & un bon ſommeil, ſont les deux grands moyens de réparation que la nature a donnés aux hommes, on ſent combien il eſt important de les conſerver le plus qu'il eſt poſſible.

§. 596. Non-ſeulement les maladies aiguës affoibliſſent, & ſi elles ſont fréquentes, rendent valétudinaires, mais elles jettent auſſi dans les maladies chroniques les plus caractériſées, en laiſſant dans le corps ces dérangemens qui les produiſent. Cela arrive, comme je l'ai déja dit §. 25, ou quand elles ont été négligées dans les commencemens, ou quand elles ont été mal traitées, ou quelquefois, quand elles ont été ſi violentes, que tous les ſecours n'ont pu qu'empêcher qu'elles devinſſent mortelles, ſans pouvoir parvenir à une guériſon complette.

L'on peut ranger ſous deux claſſes les déſordres que laiſſe après elle une maladie aiguë mal guérie, & qui deviennent cauſe de maladie de langueur, ou un principe de corruption dans la maſſe générale des humeurs, ou un vice dans quelque organe particulier. Je n'entrerai pas dans une énumération des différens déſordres renfermés dans ces deux claſſes générales: je ne parlerai que des trois plus fréquens, un principe de ſup-

puration dans le ſang, la corruption de la bile, l'obſtruction de quelque viſcere; après avoir de nouveau averti combien il eſt important de ſoigner les maladies aiguës dès le commencement, de les bien ſoigner, & de ne point les abandonner qu'elles ne ſoient entiérement guéries.

§. 597. Si un malade qui releve d'une maladie aiguë ne recouvre ni l'appétit, ni le ſommeil, ni les forces, s'il éprouve ſouvent du mal-aiſe, s'il eſt inquiet, il eſt certain que la maladie a été terminée imparfaitement; & l'on doit, ſans différer, s'adreſſer à une perſonne en état de diſtinguer le mal dont on eſt affecté, & d'y remédier, pour en prévenir les ſuites pendant qu'il en eſt, peut-être, encore tems; mais malheureuſement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui eſt encore plus fâcheux, on les traite ſans réflexion & ſans méthode, par des purgatifs âcres réitérés, ou par d'autres remedes violens, qui affoibliſſent le malade & fortifient la cauſe de la maladie, ou par des ſtomachiques échauffans qui, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fiévre & le dégoût.

§. 598. Des friſſons fréquens, ſur-tout

le ſoir, une petite toux, des ſueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des momens de chaleur incommode, ſur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font préſumer que le ſang eſt infecté de pus; & c'eſt une ſuite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une vomique dans le poulmon, on la reconnoîtra par les ſymptômes décrits §. 67 & 68.

§. 599. Une autre ſuite des maladies aiguës, ſur-tout putrides, c'eſt, comme je l'ai dit, une altération conſidérable de la bile, qui acquiert, pendant la fievre, un principe de corruption qu'elle ne peut plus perdre. Un dégoût inſurmontable pour les alimens, mais ſur-tout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un ſentiment incommode dans le voiſinage de l'eſtomac, le teint preſque toujours un peu jaune, une inſomnie totale, des ſelles très irrégulieres, ſouvent une diarrhée fétide, ſont des ſymptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§. 600. Si une fievre mal guérie laiſſe un endurciſſement dans quelque partie, une douleur ſourde, ou plutôt un ſentiment de peſanteur daus cette partie, joint aux ſignes qui font connoître que

ses fonctions se font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce sentiment inexprimable qu'on éprouve, quand on ne se porte pas bien ; sans avoir cependant autant de fievre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précédentes, §. 599 & 600, sont les symptômes qui le font connoître. Dans plusieurs cas, le tact fournit la preuve la plus sûre de l'obstruction ; il en fait connoître la situation, l'étendue, le degré.

§. 601. Quand on a lieu de croire qu'il y a du pus dans le sang, ou que la bile est corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes especes de racines, de farineux, d'herbages, de fruits ; on ne doit boire que de l'eau, ou du petit-lait, ou de l'eau rendue acide avec un peu de jus de citron ou d'esprit de vitriol. Les mouvemens violens ou un mouvement trop continué nuisent dans ces deux cas, en augmentant la fievre & en hâtant parlà la corruption des humeurs.

§. 602. Quoique l'endurcissement de quelque viscere, §. 601, soit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voit tous les jours des personnes qui en sont attaquées, & qui vivent très-long-tems sans en être que très-peu affectées, il arrive aussi souvent, que ve-

nant à faire des progrès considérables, non-seulement les fonctions de l'organe attaqué sont entiérement dérangées, mais celles des parties voisines se dérangent aussi par l'irritation & la compression qu'elles souffrent; & il en résulte une foule de maladies chroniques, les plus cruelles & les plus incurables : c'est une des causes les plus fréquentes des hydropisies. La guérison de ces tumeurs demande beaucoup d'attention de la part du médecin, & beaucoup de patience & de constance dans l'usage des remedes, de la part du malade. Le régime doit être composé de végétaux, sur-tout d'herbes & de fruits fondans, & d'un peu de viande tendre; l'on doit être très-réservé sur l'usage des acides proprement dits, pris seul ou à grosses doses, & éviter absolument tous les alimens que j'ai déconseillés plus haut §. 596. Le petit-lait N°. 17, les pilules N°. 18, & celles N°. 57, plusieurs eaux minérales, les jus des plantes chicoracées, sont des remedes très bien indiqués, & qui ont souvent produit de très-bons effets.

§. 603. Ces endurcissemens des visceres, ce principe de pus dans le sang, & cette corruption de la bile, se forment souvent sans avoir été précédés par une maladie aiguë : on les reconnoîtra aux

mêmes ſymptômes que j'ai déja indiqués.

§. 604. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de langueur ; les perſonnes qui en ſont atteintes peuvent trouver quelques directions, pour en modérer les accidens & en ralentir les progrès, §. 500, 501, 502, 503, 516, 517.

§. 605. Celles qui ont la reſpiration gênée, qui ne peuvent point marcher, ſans être oppreſſées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de fréquentes palpitations ſans être ſujettes aux maux de nerfs, qui ne peuvent pas dormir, quand elles ont la tête baſſe, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui ſe réveillent avec beaucoup d'angoiſſe après leur premier ſommeil; les perſonnes, dis-je, chez leſquelles tous ou quelques-uns de ces ſymptômes ſe trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine qui peut les conduire à des maladies très graves & très-cruelles. Mais comme des ſymptômes, très ſemblables en apparence, peuvent dépendre de pluſieurs cauſes très-différentes & très-oppoſées, les ſeuls avis généraux que je puiſſe donner, c'eſt 1°. qu'il eſt encore plus important dans ces maladies, que

dans la plûpart des autres, d'y remédier de bonne heure. 2°. Qu'il est plus dangereux, dans ce cas que dans un autre, de hazarder des remedes ou violens ou mal indiqués. 3°. Qu'il est de la plus grande importance d'observer le régime le plus exact, & de se réduire à une très-petite quantité d'alimens les plus simples, à ne boire que de l'eau, à ne souper presque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violens.

§. 606. Je n'étendrai pas davantage ce chapitre, mais je le finirai, en répétant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légeres incommodités, quelquefois par un coup ou par une chûte auxquels on n'a pas fait assez d'attention, (voyez §. 442, 453), que par là même quand une incommodité quelconque, qui a son siege dans les parties intérieures, reparoît souvent; que quand quelque fonction est souvent dérangée; que quand quelque évacuation ne se fait pas, comme elle devroit se faire; on doit d'abord chercher à y remédier; que les remedes pris sans direction & sans méthode sont très-souvent mortels, font ordinairement beaucoup de mal, & ne font jamais de bien que par un hazard sur

lequel il eſt inſenſé de compter; enfin, qu'une très-grande ſobriété, une grande modération dans les mouvemens de l'ame, & une vie active ſans excès, ſont les ſeuls remedes qui puiſſent convenir dans toutes les maladies de langueur.

CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans, & des Maiges.

§. 607. IL me reſte à parler d'un fléau qui fait plus de ravage que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il ſubſiſtera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conſervation du peuple : ce ſont les Charlatans. J'en diſtinguerai de deux eſpeces ; les Charlatans paſſans, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays ſous le nom de *Maîges*, & qui le dépeuplent ſourdement.

Les premiers, ſans viſiter des malades, débitent des remedes dont quelques-uns ne ſont qu'extérieurs & ne ſont pas toujours du mal ; mais les intérieurs ſont très ſouvent pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne

paſſe point de ces miſérables, dont l'entrée au pays ne goûte la vie à quelques-uns de ſes habitans. Ils nuiſent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitans pour qui l'argent eſt le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artiſan, dénués des ſecours les plus néceſſaires à la vie, emprunter de quoi acheter cherement le poiſon deſtiné à combler leur miſere, en aggravant leurs infirmités, & ſouvent en les jettant dans des maux de langueur, qui réduiſent toute une famille à la mendicité.

§. 608. Un homme ignorant, fourbe, menteur, & impudent, ſéduira toujours le peuple groſſier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui ſera éternellement la dupe de quiconque aura la baſſeſſe de chercher à éblouir ſes ſens; & qui par là même ſera friponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magiſtrat, ſon tuteur, ſon protecteur, ſon pere, ne devroit-il pas le ſouſtraire à ce danger, en prohibant ſévérement l'entrée de ce pays, où les hommes ſont précieux & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui

détruisent les uns & emportent l'autre, sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien? Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-tems leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre?

§. 609. Les Maiges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays, comme les Charlatans passans; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, est continuel, & par-là même, immense, & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Ils friponnent d'ailleurs cruellement le peuple, en lui vendant souvent dix fois au-dessus de leur valeur les remedes avec lesquels ils l'empoisonnent.

Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondément la nature que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui, étant presque tous violens, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent à coup sûr, mortels ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient guéris, si on les eût seulement abandonnés à la nature; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§. 610. Le brigand, qui aſſaſſine au milieu d'un grand chemin, laiſſe au moins la double reſſource de ſe défendre & d'être ſécouru ; mais l'empoiſonneur, qui ſurprend la confiance du malade & le tue, eſt cent fois plus dangereux, & auſſi puniſſable.

L'on ſignale les bandes de voleurs qui s'introduiſent dans le pays ; il ſeroit encore plus à ſouhaiter qu'on eut un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre ſexe, & qu'on en publiât la deſcription la plus exacte, accompagnée de la liſte de leurs exploits ſanglans. L'on inſpireroit peut-être par-là une frayeur ſalutaire au peuple, qui ne s'expoſeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 611. Son aveuglement, ſur cette double eſpece d'êtres mal-faiſans, eſt inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans l'eſt cependant moins, parce que ne les connoiſſant pas, il peut leur ſuppoſer une partie des talens & des connoiſſances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns ſe parent, ce ſont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur

ſubſiſtance ſur leur propre impudence & ſon imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoiſſance; que leurs titres & leurs patentes ſont ſans aucune autorité, parce que, par un miſérable abus, ces actes ſont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le ſur-tout galoné qu'ils achetent à la friperie; que leurs certificats de guériſons ſont chimériques ou faux; & qu'enfin, quand ſur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il eſt preſque phyſiquement impoſſible que cela n'arrive pas, il n'en ſeroit pas moins vrai que c'eſt une eſpece deſtructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, ſauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en ſont pas moins mortels. Il n'eſt point étonnant même que ces gens-là (je dis la même choſe des Maiges) qui tuent des milliers de gens, que la nature ſeule, ou aidée des ſecours de la médecine, auroit ſauvés, guériſſent de tems en tems un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adreſſent aux gens de cet acabit, ſoit qu'ils ne veuillent pas s'aſtreindre au traitement qu'exige leur maladie, ſoit

que, rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hazardent des remedes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vîte que ne l'auroit fait un médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer, dans toutes les paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux la vérité de toutes ces propositions.

§. 612. Le crédit de ce charlatan de foire, que cinq ou six cents paysans entourent, *grands yeux ouverts*, *gueule béante*, & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au delà de sa valeur, un remede, dont la plus grande qualité seroit d'ètre inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la mème réputation & la mème confiance.

§. 613. Si le peuple raisonnoit, il

feroit aifé de le défabufer ; mais ceux qui le conduifent, doivent raifonner pour lui. J'ai déja prouvé le ridicule de fa confiance aux charlatans proprement ainfi dits : celle qu'il a pour les Maiges eft encore plus infenfée.

L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'eft favetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentiffage ; & l'on n'en fera point pour l'art le plus néceffaire, le plus utile, le plus beau ! L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a paffé bien des années à étudier comment elle eft faite, & quelles font les caufes qui la font bien aller, & qui la dérangent ; & l'on confiera le foin de raccommoder la plus compofée, la plus délicate & la plus précieufe des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de fa ftructure, des caufes de fes mouvemens, & des inftrumens qui peuvent la rétablir !

Qu'un foldat, chaffé de fon régiment à caufe de fes coquineries, ou qui a déferté par libertinage ; qu'un banqueroutier, qu'un eccléfiaftique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres perfonnages auffi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne font pas connus, fi l'on ne voit

pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses : ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire jouaillers, ils s'affichent Médecins, on achetera très-chérement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 614. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talens, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance, qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique, qui ont sacrifié les plus beaux momens de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes, qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux parmi des milliers de malades; qui ont réuni à leurs propres observations celles de tous les tems & de tous les lieux : ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talens, élevés sans culture; qui souvent ne savent pas mê-

me lire; qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des sauvages asiatiques; qui n'ont veillé que pour boire; qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin; qui ne se sont faits Médecins, que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose! Une telle conduite paroîtra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils employent, si on les comparoit aux besoins des malades, à qui ils les ordonnent, on seroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 615. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talens pour la Médecine sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime,

l'irréligion d'une telle ſourberie ; ce ſeroit empiéter ſur les droits de Meſſieurs les Paſteurs ; mais qu'il me ſoit permis de les avertir, que cette branche de ſuperſtition, ayant les ſuites les plus cruelles, mérite toute leur attention ; & en général, il ſeroit d'autant plus à ſouhaiter qu'on combattit la ſuperſtition, qu'un eſprit imbu de préjugés faux n'eſt pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des ſcélérats qui eſpérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'eſpérance, ont pouſſé l'horreur juſqu'à laiſſer douter, s'ils tenoient leur puiſſance du ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui diſpoſent de la vie des autres.

§. 616. Un fait que j'ai indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'eſt l'empreſſement du payſan à ſe procurer les meilleurs ſecours pour ſes bêtes malades. Quelque éloigné que ſoit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureuſement il y en a encore trente mauvais pour un bon dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation, il va le conſulter, ou il le fait venir à tout prix ; quelque coûteux que ſoient les remedes qu'il indique, s'ils paſſent pour les meilleurs, il ſe les procure ; mais dès qu'il s'agit de lui, de ſa femme, de ſes enfans, il ſe

ſe paſſe des ſecours, ou ſe contente de ceux qui s'offrent ſous ſa main, quelque pernicieux qu'ils ſoient, ſans en être moins couteux; car c'eſt une injuſtice criante que les ſommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patiens, ou plus ſouvent, à leurs héritiers.

§. 617. L'on trouve, dans un excellent Mémoire ſur la population de ce pays, une obſervation importante, & qui démontre évidemment les ravages des Maîges, c'eſt que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitans d'un lieu & des morts n'eſt pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence eſt énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitans dans le village, où le Maîge exerce ſon empire deſtructif, eſt infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le ſecond volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés obſervateurs qui travaillent pour ce Journal. “Il regne, *dit-*
„ *il*, (à Cottens à la Côte) des pleuréſies
„ & des péripneumonies; il en eſt mort
„ quelques payſans de ceux qui, con-

„ ſultant les Maiges, ont pris leurs reme-
„ des échauffans ; ceux qui ont ſuivi la
„ méthode oppoſée ſe ſont preſque tous
„ tirés d'affaires. "

§. 618. Je ne puis pas m'étendre plus long-tems ſur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque choſe, mais qui mériteroit d'être traitée plus au long, & qui eſt de la plus grande conſéquence. Il n'y a que les Médecins qui puiſſent ſe tranquilliſer ſur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt, puiſque les Maîges diminuent le nombre des conſultans du peuple, qui ne ſont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel eſt le Médecin aſſez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix auſſi cher & auſſi odieux ?

§. 619. Après avoir montré le mal, je ſouhaiterois de pouvoir indiquer des remedes ſûrs ; mais cela eſt difficile.

Le premier, c'eſt peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux ſur cet abus homicide, qui joint aux autres cauſes de dépopulation, tend à rendre ce pays déſert.

§. 620. Le ſecond, & ſans contredit le plus efficace, eſt celui dont j'ai déja parlé ; n'admettre aucun charlatan paſſant, & ſignaler tous les Maîges, (peut-

être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différens lieux par des Edits Souverains,) on devroit au moins les couvrir d'infamie, en ſuivant une pratique uſitée dans une grande ville de France. " Quand il ſe trouvoit des
„ Charlatans à Montpellier, on étoit en
„ poſſeſſion de les mettre ſur un âne
„ maigre & bien fâcheux, la tête tour-
„ née vers la queue ; on les promenoit
„ en cet état par toute la ville, au bruit
„ des huées des enfans & de la populace,
„ les frappant, leur jettant des ordures,
„ les tiraillant de tous côtés, & les mau-
„ diſſant (*a*)".

§. 621. Un troiſieme moyen, ce ſeroit des inſtructions paſtorales ſur cet objet. La conduite du peuple à cet égard eſt un vrai ſuicide, & il ſeroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réfléchies les plus fortes ſur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même ſort pour celle-

(*a*) Une ordonnance publiée en 1766, défend tout exercice de médecine dans ce pays, à ces êtres mal-faiſans, & prouve l'intention bienfaiſante du Prince ; mais comme on ne tient point la main à l'exécution, elle devient inutile au peuple.

ci? L'uſage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la conſidération d'honnête-homme que le vol ouvert & caractériſé, & cela par cette raiſon ſimple, c'eſt que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre choſe; l'homicide même eſt honnête dans un très grand nombre de cas: peut-on eſpérer de perſuader qu'il y a du crime à confier ſa ſanté à des empoiſonneurs, ſous l'eſpérance de guériſon? Un remede plus ſûr, ſans doute, ce ſeroit de faire ſentir au peuple, ce qui eſt fort aiſé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien ſoigné que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus ſûrement que l'averſion du crime.

§. 622. Le quatrieme remede, qui ne ſeroit ſûrement pas inutile, ce ſeroit de retrancher des Almanachs ces regles de médecine Aſtrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, ſur une ſcience dans laquelle les plus petites erreurs ſont funeſtes. Que de payſans morts, (je l'ai déja dit,) pour avoir différé, rejetté ou mal placé une ſaignée dans une maladie aiguë, parce que l'Almanach le vouloit ainſi! N'eſt-il point à craindre, pour le dire en paſſant, que la même cauſe ne

nuiſe à leur économie, & qu'en conſultant la lune, qui n'a aucune influence, ils négligent les attentions relatives aux autres circonſtances, qui en ont beaucoup ?

§. 623. Un cinquieme remede feroit l'établiſſement d'hôpitaux pour les malades, dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aiſés, pour les fonder & les entretenir preſque ſans nouvelles dépenſes, & les avantages qui en réſulteroient, ſeroient immenſes; d'ailleurs, quelque conſidérables que fuſſent les dépenſes, en eſt-il de plus importantes? Elles ſont ſans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'eſpérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple eſt inutile dans un État; ou convenir qu'on doit pourvoir aux ſoins de ſa conſervation. Un Anglois reſpectable, qui après avoir tout vu avec beaucoup de ſoin, s'eſt occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richeſſes & le bonheur de ſes compatriotes, ſe plaint, en Angleterre, pays du monde où les hôpitaux ſont les plus multipliés, que le peuple malade n'eſt pas aſſez ſecouru. Que doit-ce être dans

le pays où il n'y en a point? " Les secours de Chirurgie & de Médecine, trop abondans dans les villes, ne sont point assez répandus dans les campagnes ; & les paysans sont sujets à des maladies assez simples, mais qui, faute de soins, dégénerent en une langueur mortelle". En proposant l'établissement des hôpitaux, je propose de les établir sur un tout autre plan qu'une multitude de grands hôpitaux très-vantés, qui sont moins, dans le fait, des hôpitaux que des cimetieres où vont s'enterrer un grand nombre de gens, qui eussent été plus sûrement guéris, en restant exposés dans les coins des rues sans autre ressource que l'eau fraîche, qu'ils auroient prié les passans de leur procurer.

§. 624. Enfin, si l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient,) il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médecinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute

regle, & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas réparer le désordre, il faut ou défendre sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 625. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, dont le moindre est de sortir beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun peuple ne courent pas au Charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir, en se mêlant à la foule; mais, si ce même Charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere, si au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait insérer dans les Mercures ou dans les

Gazettes, (*a*) si au lieu de vendre ses remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville; si au lieu de les vendre vingt fois au-dessus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aisé, de tous les ordres, & presque de tous les pays. Telle personne, sensée à tout autre égard, qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera, par une folie inconcevable, le remede le plus risqueux, sur la foi d'un placard imposteur, publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'elle méprise, parce qu'il fait sonner du cor de-chasse sous sa fenêtre; & qui n'en differe cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. *626.* Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un

(*a*) Après les premieres éditions de cet ouvrage, on défendit l'annonce de ces misérables secrets dans les papiers publics; mais les entrepreneurs perdoient la rétribution qu'ils en tiroient, & bientôt l'intérêt de quelques particuliers prévalut sur celui du Public.

nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigné du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le ſouvenir ne s'éteindra que quand toutes ſes victimes auront fini. Je ſoigne, depuis long tems, pluſieurs malades, dont j'adoucis les maux, ſans eſpérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les triſtes jours qu'ils coulent qu'à l'uſage de ces poudres; & j'ai vu, depuis très-peu de tems, deux perſonnes que ce poiſon a tuées cruellement. Un Médecin François auſſi célebre par ſes talens & ſes connoiſſances, que recommandable par ſon caractere, a publié quelques unes des ſiniſtres cataſtrophes que ſon uſage avoit occaſionnées; & ſi on recueilloit ces obſervations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit (*a*).

(*a*) Au moment où l'on alloit mettre en vente la ſeconde édition originale de cet ouvrage, mon Libraire m'envoya un Livret qu'il venoit de recevoir, imprimé a Carpentras, & intitulé : *Lettres adreſſées à M. Barbeu Dubourg, &c. en réponſe à ce qu'il a avancé d'après le Sr. Tiſſot, contre le remede univerſel & ſon auteur*; & il me demandoit en même tems ſi je voulois qu'on retardât la diſtribution, pour faire une réponſe. Je parcourus l'élégant re-

§. 627. Heureusement tous ces remedes qu'on débite ne sont ni aussi accré-

cueil, & je trouvai qu'il n'en méritoit aucune; je le trouve encore aujourd'hui ; mais en ayant reçu un exemplaire, par la poste, quelques mois après, sans seing & sans armes, j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliotheque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des *talens sublimes*, (page 51.) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (page 6.) *grand personnage* (page 53.) *second Salomon* (page 41) que Dieu a voulu choisir pour être *l'instrument de la Médecine* (page 113.) & qui en est souvent le *facultatif* par lettres du Roi (page 113.) si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaud. fut-il celui qui croit qu'après Dieu il est le *sauveur des hommes*, & qui ne s'en dediroit pas, dût-il être *anathème*, (page 56.) j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciemens, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron de Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre ; & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, quand elles commencerent à s'introduire, le parti qu'on a pris en Russie, il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines séveres. Si c'est un Anti-Ailhaudiste qui l'ait fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devrois y répondre, je lui fais mes excuses

dités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe; je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine, c'est que quiconque annonce un remede universel est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on sera plus rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes, destinés à prou-

de ce que je ne défere pas à son avis; & je ne doute pas qu'il n'en change, dès qu'il voudra bien y réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes, dont je parle dans ce paragraphe, l'un étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans, qui jouissoit de la plus parfaite santé, à cela près qu'il avoit des pesanteurs dans l'estomac, après le repas, depuis quelques années; les premieres prises ne lui firent pas grand chose, la cinquieme occasionna une hémorragie dans l'estomac; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang: l'autre étoit un homme qu'une suite de veillées avoient échauffé au point que sans pouvoir jouir d'un bon sommeil, il étoit assoupi dès

ver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance ; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissous, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais ? Se flattera-t-on de guérir toutes les épilepsies dont les causes sont très-variées & très-opposées par un même remede ? Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans tou-

qu'il ne marchoit pas, les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura, & le malade périt au moment où l'abcès se rompit: ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage dans ces quartiers de cette poudre miraculeuse à laquelle il faut aussi savoir rendre justice : un de mes amis m'a dit leur avoir obligation ; elles le tirerent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui résistoit à la manne & aux lavemens ; mais elles détruisirent si bien la mucosite des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui voulût s'astreindre,

tes des vertus aussi contradictoires ; & ceux qui les font, seroient, sans doute, punissables juridiquement.

§. 628. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement ; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies ; ce sont presque toutes des maladies aigues ; je puis assurer qu'aucun médecin éclairé n'a jamais employé moins de remedes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher, si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remede dix & vingt fois plus de maladies que j'en indique?

§. 629. J'ajouterai une observation très importante, & qui se sera sans doute présentée à plusieurs lecteurs ; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caracteres, les différences qui dépendent des changemens nécessaires qui arrivent pendant leur durée ; les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très-souvent à faire des changemens dans les remedes ; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes, que celles qu'ont ordinairement les personnes qui

ne sont pas Médecins ; & la circonspection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 630. Les mêmes considérations ne font elles pas sentir la nécessité d'une entiere docilité, de la part du malade & des assistans ? L'histoire des maladies qui ont leurs tems limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre t-elle pas & la nécessité de la continuation de ces mêmes remedes, aussi long-tems que le caractere de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre, parce que l'aiguille

emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 631. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changemens, dans quelques maladies, sur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changemens qui surviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le tems où il convient de placer les évacuans; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause, & des remedes d'une maladie; elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on observe en même tems le malade, quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains alimens, certaines boissons, plusieurs remedes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile, elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaille davantage les preuves; & l'on peut hardiment décider, que

quiconque ordonne des remedes ſans autre connoiſſance du mal que l'inſpection de l'urine ; eſt un fripon , & le malade qui les avale une dupe.

§. 632. D'où vient , pourroit-on, demander , cette crédulité ridicule ſur l'objet qui nous touche le plus , notre propre ſanté ?

Il y en a quelques cauſes plus particulieres au peuple , & qui ſont 1°. l'impreſſion méchanique du brillant ſur ſes ſens. 2°. Le préjugé que les Maiges guériſſent par un don ſurnaturel ; je les avois déja indiquées. 3°. Lidée dans laquelle il eſt aſſez généralement , que ſes maladies ſont une claſſe à part comme lui , & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4°. L'erreur génerale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maige. 5°. Peut-être une timidité honteuſe. 6°. Une eſpece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas aſſez de ſoin, & ne le traitent trop cavaliérement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour ſon égal ; confiance fondée ſur cette égalité même. 7°. Des diſcours dans ſon goût, & à ſa portée.

Mais il eſt moins aiſé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre ſupérieur ; qui étant cenſés avoir reçu

plus d'éducation, ſont regardés comme mieux raiſonnans, pour des remedes vantés, ou même pour quelque Maige accrédité: l'on peut cependant en indiquer quelques raiſons.

La premiere eſt ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de ſon exiſtence plus qu'à toute autre choſe au monde, lui tient continuellement les yeux fixés ſur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ſes démarches, mais ne lui laiſſe point diſtinguer les ſentiers ſûrs des ſentiers dangereux. C'eſt ici le plus ſûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau, où l'on fait payer de gros péages, il paſſe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe eſt la ſource d'une autre erreur qui conſiſte à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui eſt trop honnête homme pour dire ce qu'il ne penſe pas, doit, par une ſuite néceſſaire de la conſtitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte: l'on cherche à éloigner les idées de l'un; l'on ſourit à

celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisieme cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin, qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du tems, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts ; l'empirique qui lui permet tout, l'enchante. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines, suppose un mal bien grave : cette idée attriste : on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en appercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le systême opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder *à quelques prises de simples.*

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrieme raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il est sans cesse entraîné par son propre vide & par celui de la société ; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirent mieux que rien autre ; il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raiſon ſe tire de ce que les trois quarts & demi des hommes ſont menés par l'autre demi quart ; & qu'ordinairement, le demi quart qui aime à mener, eſt celui qui eſt le moins en état de le faire ; ainſi tout doit mal aller ; & les événemens ridicules & fâcheux deviennent néceſſaires par la conſtitution de la societé. L'homme d'un ſens exquis ne voit ſouvent que par les yeux d'un ſot, d'un intriguant, ou d'un fourbe : il juge mal, & ſe conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas ſe lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce ſont eux qui ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques autres raiſons ; mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai déja indiquée il y a pluſieurs années ; c'eſt que, preſque généralement, nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les réflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les ſuites funeſtes.

CHAPITRE XXXVI.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée, & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte; & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des paysans qui viennent de dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez, pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade ?
Jouissoit-il d'une bonne santé ?
Quel étoit son genre de vie ?
Depuis quand est-il malade ?
Comment a commencé son mal ?
A-t-il de la fievre ?
Son pouls est il dur ou mou ?
Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible ?
Se tient-il tout le jour au lit, ou est-il levé ?
Son état est-il le même à toutes les heures du jour ?
Est il inquiet ou tranquille ?
A-t-il chaud ou froid ?
A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres ?
A-t-il la langue séche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût, ou de l'appétit ?
Va-t-il du ventre souvent, ou rarement ?
Comment sont ses selles ?
Urine-t-il beaucoup ? Comment sont ses urines ? Changent-elles souvent ?

Eſt-ce qu'il ſue?
Eſt-ce qu'il crache?
Dort-il?
Reſpire-t-il aiſément?
Quel régime ſuit-il?
Quels remedes a-t-il employé?
Quel effet ont-ils produit?
Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie?

Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfans des circonſtances particulieres; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre, non-ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs régles, & ſont-elles régulieres?
Sont-elles enceintes? Depuis quand?
Sont-elles en couche?
La couche a-t-elle été heureuſe?
La malade perd-elle ſuffiſamment?
Eſt-ce qu'elle a du lait?
Nourrit-elle elle même?
N'eſt-elle point ſujette aux pertes blanches?

Questions relatives aux enfans.

Quel eſt très exactement ſon âge ?
Combien a-t-il de dents ?
Souffre-t-il pour les mettre ?
N'eſt-il point noué ?
Eſt-ce qu'il a eu la petite-vérole ?
Rend-il des vers ?
Son ventre eſt-il gros ?
Son ſommeil eſt-il tranquille ?

Outre ces queſtions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'eſquinancie, par exemple, il faut être inſtruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raiſon des douleurs, de la toux, de l'oppreſſion, des crachats. Je n'entrerai point dans un plus long détail ; il ne faut que du bon ſens, pour ſaiſir tout ce plan : & quoique les queſtions paroiſſent nombreuſes, il ſera toujours très-aiſé d'écrire les réponſes dans auſſi peu d'eſpace que les queſtions en occupent ici. Il ſeroit même à ſouhaiter que les perſonnes de tout ordre, qui écrivent pour des conſultations, vouluſſent bien, dans

leurs lettres, obſerver un plan à-peu-près ſemblable ; elles ſe procureroient ſouvent par-là des réponſes plus ſatisfaiſantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour ſervir d'éclairciſſement aux premieres.

Le ſuccès des remedes dépend de l'exacte connoiſſance de la maladie ; & cette connoiſſance, de l'information qu'on donne au Médecin.

FIN.

TABLE
DES
REMEDES.

Avec des notes que je prie de lire, avant que de se servir du remede auquel elles se rapportent.

COMME je me suis servi pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c. & que dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle par-tout de la livre de seize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué, sans erreur sensible, à trois livres & un quart (*); on peut sans inconvénient lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être sans verser, contient trois onces & trois quarts d'onces. Rempli, comme il peut l'être pour être servi commodément à un

(*) Il pese exactement cinquante & une once & un quart. La pinte de *Paris* en pese trente-deux.

malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La taſſe commune de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus, dans l'uſage pour les malades.

Il faut ſept cuillerées à ſoupe ordinaires, pour remplir le petit verre; ainſi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller, ou la cuiller à café de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes; mais en la ſervant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou ſix pour faire une cuillerée à ſoupe

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'evaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette doſe de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doſes pour un homme adulte. depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante. Depuis douze juſqu'à dix-huit, les deux tiers de la doſe ſuffiront aſſez généralement; au deſſous de douze juſqu'à ſept ou huit ans, la moitié; l'on diminue enſuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la doſe à un enfant de quelques mois; mais les tempéramens mettent dans tout ceci beaucoup de différences. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun obſervât à cet égard, s'il lui faut pour le purger, des doſes fortes, ou des doſes foibles; parce que c'eſt dans les doſes des remedes évacuans que la préciſion eſt plus néceſſaire.

Pour l'indication des prix, je me ſuis ſervi de batz & de creutzer. Le batz vaut trois ſols de France : le creutzer eſt le quart d'un batz.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de ſureau, mettez-les dans une écuelle de terre avec une once & demi de bon vinaigre, verſez ſur le tout un pot d'eau bouillante; couvrez l'écuelle; quand la liqueur eſt froide, paſſez-la par un linge, & faites-y fondre deux onces de miel.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demi de nitre, faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau juſqu'à-ce que l'orge ſoit ouvert; paſſez par un linge; ajoutez-y une once & demi de miel, & une once de vinaigre (*a*).

N°. 3.

Prenez l'orge, comme N°. 2; au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge dès le commencement un quart d'once de crême de tartre; coulez & n'ajoutez rien (*b*).

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant, peu-à-peu, une chopine d'eau. Paſſez par un linge, repilez

(*a*) Cette boiſſon eſt agréable. L'on nettoie l'orge de la pouſſiere, en le lavant dans l'eau chaude. Le préjugé qu'il eſt venteux eſt une chimere; il ne l'eſt que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'avoine.

Le miel coûte quatre batz la livre, en gros; demi-batz l'once, en détail.

(*b*) La crême de tartre coûte huit batz la livre; trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure avec la crême de tartre.

le résidu avec une chopine de nouvelle eau ; & réiterez de cette façon jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc (*c*).

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbes & de fleurs de mauves ; hâchez-les, versez dessus une chopine d'eau bouillante ; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (*d*).

N°. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve ou de passe-rose, qui est la *grande mauve*.

N°. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de seneçon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache (*e*).

(*c*) L'on peut, sans danger, joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de sucre, qui, à cette dose, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajouter quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althéa, la passe-rose, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiede sans aucune addition ; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner des lavemens tiedes & non pas chauds.

(*e*) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut ; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer ; on exprime le jus par un linge ; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle ; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

N°. 8.

Une once d'oxymel ſcillitique, demi-dragme d'antimoine diaphorétique non lavé, récemment préparé, cinq onces d'une forte infuſion de ſureau (*f*).

N°. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu-près les mêmes vertus; les meilleures ſont les ſuivantes.

1°. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2°. Des ſachets remplis de ces mêmes fleurs de mauve, de celle de bonhomme de ſureau, de pavot rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3°. Des cataplaſmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau ou du lait.

4° Des veſſies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5° Un cataplaſme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge & de ris extrêmement cuits.

6°. Dans la pleuréſie §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althéa.

(*f*) L'oxymel ſcillitique coûte ſix creutzers l'once, & rend le remede un peu cher; mais il n'y en a point d'auſſi efficace; & on ne le continue pas long-tems à auſſi grande doſe. Dans un endroit ſec & tempéré, il ſe conſerve plus d'un an. Dans les campagnes, il faut faire venir de l'oxymel ſcillitique & de l'antimoine diaphorétique ſéparés; on les mêle, & on ajoute l'infuſion de ſureau deux fois par jour pour douze heures.

N°. 10.

Esprit de soufre une once, sirop de violette six onces. (*g*).

N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de sel de Seidlitz, fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez (*h*).

N°. 12.

De fleurs de sureau, une poignée; d'hysope, une demi poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante, délayez dans la colature trois onces de miel.

(*g*) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considerable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de soufre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins, & est précisément le même.

Bien bouchés, ils se conservent fort long-tems.

Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je preferis; & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné, si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter; & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescris dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent; ainsi je prie les médecins, qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux-mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(*h*) La manne coûte vingt batz la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart-d'once de séné, & demi dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le séné coûte six creutzers l'once.

N°. 13.

C'eſt le même remede, ſans hyſope, qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N°. 14.

Du meilleur kina, en poudre très-fine, une once; partagez-le en huit priſes égales (*i*).

N°. 15.

De fleurs de mille-pertuis, de ſureau, de melilot, de chacune quelques pincées: mettez-les au fond d'une aiguiere, ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de térébenthine, & jettez deſſus de l'eau bouillante (*k*).

N°. 16.

Sirop de pavot rouge (*l*). La doſe eſt une once juſqu'à deux.

N°. 17.

Du petit-lait très-clair; dans chaque chopine, on délaye une once de miel.

N°. 18.

De ſavon blanc, ſix dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demi; de gomme ammoniac demi-dragme; ce qu'il faut de ſirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains (*m*).

N°. 19.

L'on peut faire des gargariſmes avec une

(*i*) Le bon kina coûte quarante-trois batz la livre; cinq batz l'once en poudre. Il ſe conſerve long-tems, moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(*k*) L'huile de térébenthine coûte dix batz la livre, & ſe conſerve plus d'un an.

(*l*) Douze batz la livre, un batz l'once, ſe conſerve un an, comme tous les ſirops, s'ils ſont bien faits.

(*m*) L'once coûtera tout au plus cinq batz; une once dure huit jours.

décoction, ou plutôt infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-rose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme indiqué §. 112 est une légere infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

No. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises (*n*).

No. 21.

De jalap, de séné, de crême de tartre, de chacun trente grains, réduits en poudre & bien mêlés (*o*).

No. 22.

De racine de squine & de celle de salsepareille, de chacune une once & demi; de bois de sassafras & de celui de gaïac, de chacun une once. Hâchez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé, versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & passez par un linge (*p*).

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz, & purge très-bien les gens de la campagne.

(*p*) C'est la tisane connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La salsepareille coûte sept creutzers l'once. La squine, six creutzers. Le sassafras, un batz. Le gaiac, un batz. On peut, après cette premiere coction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisane légere pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la salsepareille, il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

N°. 23.

Faites bouillir, pendant un inſtant, une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre ; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez (*q*).

N°. 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit priſes égales ; elle doit être réduite en poudre très-fine.

N°. 25.

Kermès minéral, ou poudre des Chartreux. La doſe eſt un grain (*r*).

N°. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure, avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

N°. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N°. 9, article 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de ſavon blanc rapé, verſez deſſus un demi pot d'eau bouillante, & un verre de vin. Coulez, en exprimant fortement.

N°. 28.

De mercure crud bien purifié, une once ; de térébenthine de Veniſe, demi-dragme, de graiſſe de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent (*s*).

(*q*) Les tamarins coûtent un batz l'once, dix batz la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le ſéné, dont il eſt parlé note (*b*) ; mais il faudroit boire enſuite beaucoup de petit-lait, ou de tiſane de mauve.

(*r*) Le grain coûte un demi-batz.

(*s*) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la compoſition que parce qu'on n'obſerve pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graiſſe. Il coûte dix creutzers l'once.

N°. 29.

Onguent basilic (*t*).

N°. 30.

De cinabre naturel, & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains, de musc, seize grains. Le tout réduit en poudre & exactement mêlé (*u*).

N°. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, autant d'assafœtida, un grain d'opium, ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol (*x*).

N°. 32.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante, faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge. Voyez le prix N°. 25.

(*t*) Un batz l'once.

(*u*) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressans, pour douze francs par jour. Le remede N°. 31, est plus efficace que le musc, & l'on peut employer, au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

(*x*) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le N°. 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bois, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

N°. 33.

Sept grains de turbith minéral, ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (*y*).

N°. 34.

Six grains de tartre émétique (*z*).

N°. 35.

Trente-cinq grains d'ypécacuanha. On peut aller jufqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N°. 36.

Emplâtre véficatoire ordinaire (*aa*).

N°. 37.

Prenez des fommités de petit chêne, de petite centaurée, d'abfinthe & de camomille, de chacune une poignée. Verfez deffus un pot d'eau; laiffez refroidir. Paffez par un linge en exprimant.

N°. 38.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crême de tartre (*bb*).

(*y*) Ce remede fait vomir, & abondamment baver les chiens. Il a opéré plufieurs guérifons, quand la rage étoit déja déclarée. On le donne trois jours conféeutifs; enfuite deux fois par femaine, pendant quinze jours.

(*z*) Un creutzer. Ce tartre eft le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dofe eft de trois grains, & d'autre dont elle eft de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(*aa*) L'once coûte dix creutzers. L'on fe fert auffi de levain, qu'on pétrit avec des cantharides, & un peu de vinaigre. On met une once de cantharides avec une once de levain, ce qui fait un véficatoire très-fort. L'on prépare les finapifmes avec la moutarde & le levain, ou la pulpe de figues feches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfans, qui ont la peau délicate, le vieux levain pétri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet du finapifme.

(*bb*) La rhubarbe coûte actuellement huit batz

N°. 39.

Trois drachmes de crême de tartre, une dragme d'ypécacuanha. Partagez en six prises égales.

N°. 40.

De mixture simple (*mixtura simplex*), une once; d'esprit de vitriol, demi-once. Mêlez. La dose est de deux cuillerées à café, dans une tasse de la boisson ordinaire (*cc.*)

N°. 41.

Demi-dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol (*dd*).

N°. 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once (*ee*).

N°. 43.

Le premier des trois remedes est celui N°. 37.

Le second, prenez de petite centaurée, d'absinthe, de myrrhe, le tout en poudre; de conserve de genievre, de chacune parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiate épais. La prise est d'un quart

l'once, six creutzers la dragme; mais souvent elle est plus chere. Elle se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

(*cc*) Le prix est de dix creutzers l'once.

(*dd*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

(*ee*) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus efficace, si on la préparoit de la façon suivante.

De racine d'aristoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chacun parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de kina (*ff*).

La troisieme, prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centaurée une poignée, de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces, de vin vieux blanc un pot (*gg*).

N°. 44.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomille commune, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi-heure. Coulez.

N°. 45.

Sel ammoniac. La prise est deux de scrupules, jusques à une dragme (*hh*).

N°. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de sureau, de chacune une poignée, pilées grossierement; de fine farine ou d'amidon, trois onces; de ceruse & d'émail bleu, de chacun

(*ff*) Deux batz l'once.

(*gg*) L'on pile grossierement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud; on le laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois; on le laisse reposer, & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant les repas.

La limaille coûte demi batz l'once.

(*hh*) La dragme est le demi quart d'once; il y a trois scrupules à la dragme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve ou rob de sureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant, & même de l'angoisse.

demi-once ; mêlez exactement le tout (*ii*).

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très fraîche, deux onces ; de cire blanche, trois quartsd'once; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire ; quand elle est fondue, on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mélangé & refroidi. On étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'émail, à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent au lieu d'un emplâtre (*kk*).

N°. 47.

Une once de sel de Sedlitz, deux onces de tamarins ; versez dessus huit onces d'eau bouillante, remuez pour delayer les tamarins ; coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De laudanum liquide de Sydenham, quatre-vingt gouttes, d'eau de mélisse, deux onces & demi. Si la premiere ou la seconde dose arrêtent ou diminuent considérablement les vomissemens, on ne donne pas les autres (*ll*).

(*ii*) L'once de céruse coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal, ou la renfermer dans un sachet de linge très-fin. La premiere methode est beaucoup plus efficace.

(*kk*) La dose marquée de l'emplâtre coûte quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une érésipelle. L'once de nutritum coûte six creutzers ; celle du beurre de saturne trois batz.

(*ll*) L'once de laudanum liquide coûte huit batz.

N°. 49.

Faites fondre trois onces de manne, & vingt grains de nitre dans vingt onces, ou ſix verres de petit-lait.

No. 50.

Deux onces de ſirop de pavot blanc, autant d'eau de ſureau (*mm*).

N°. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N°. 52.

De ſoufre pilé, une once; de ſel ammoniac, une drachme; de graiſſe de porc fraiche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier (*nn*).

No. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé, autant de nitre. On les mêle exactement, on partage en huit priſes égales (*oo*).

No. 54. (*pp*)

De limaille de fer & de ſucre, de chacun une

(*mm*) L'once du ſirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de ſureau, on prend celle de fontaine.

(*nn*) Cette doſe coûte trois batz.

(*oo*) Toute la doſe ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occaſionneroit des coliques à quelques perſonnes qui auroient l'eſtomac délicat; mais il n'incommode point les robuſtes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient réſiſté aux autres remedes. Il augmente la tranſpiration; & les palefreniers, qui panſent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de craſſe qu'ils trouvent. Cette augmentation de tranſpiration, chez les chevaux, eſt quelquefois prodigieuſe; c'eſt par-là que l'antimoine leur eſt utile dans pluſieurs cas.

(*pp*) Les remedes de ce N°. & des N°. 55 & 56, ſont deſtinés aux maladies qui dépendent des opilations, & de la ſuppreſſion des regles. Le 55 eſt particulierement deſtiné à les rappeller. Les N°. 54 & 56 ſont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la ſuppreſſion, ou qu'elle n'a pas lieu.

once; d'anis en poudre une demi-once. Partagez en vingt-quatre doses. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger (*qq*).

N°. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rhue, autant de marrhube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N°. 4. Une tasse trois fois par jour, une heure avant que de manger (*rr*).

N° 56.

De limaille de fer deux onces, de poudre de rhue & d'anis, de chacune demi-once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiate assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande cigue puante, & dont la tige est tachetée, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il

(*qq*) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac; au lieu que la limaille non rouillée est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifians conviennent.

(*rr*) J'avertis encore que dans les personnes languissantes dès long-tems, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les regles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit ni ne peut souvent le précéder.

faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu-à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour (*ss*).

(*ss*) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siecles, par quelques Médecins en différens pays; mais le peu de soins qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employent, les accidens occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsidérement, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. En 1760, Mr. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM Impériales, guidé par ces indications vagues, éparses dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal-à-propos; il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été un poison actif; il augmenta insensiblement; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de squirrhes & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient, & avec un succès marqué Ses premiers essais furent des plus heureux; il a guéri un très-grand nombre de squirrhes & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remedes avoient échoué: l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets; & il me paroît démontré par le nombre, les caracteres & l'authenticité de ses observations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la médecine, & que

N°. 58.

Une once de racine de gramont, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart-d'heure avec une chopine d'eau, faites dissoudre demi-once de sel de Sedlitz, & deux onces de manne. Passez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs; aussi il réussit singuliérement dans les squirrhes externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étisies, la gangréne même, &c. Un très-long usage ne peut pas nuire; il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je sais qu'à *Vienne* même, on a cherché à le décrier; que dans plusieurs autres villes, il n'a pas réussi: mais les clameurs des rivaux de Mr. STORK, & l'inefficacité du remede dans quelques cas, n'infirment point ses expériences; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours, qu'il y avoit des cas au-dessus de la force des remedes, & qu'il y avoit des tempéramens auxquels il paroissoit répugner. Eh! quel est le remede qui ne soit pas dans ce cas? Ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout?

La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment; la force de la maladie; le tempérament du malade; l'insuffisance des doses; des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas; & des médecins qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en seront dégoûté; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de Mr. STORK, me détermina à l'essayer; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'espece de cigue la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de Mr. STORK. Je l'essayai moi-même, pour

N°. 59.

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce

m'assurer qu'il étoit innocent; je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à Mr. STORK, qui m'envoya de son extrait; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procédé, l'on a eû un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne*: j'ai pris de l'un & de l'autre, jusqu'à une dragme & demi par jour; je n'ai éprouvé que du bien être en le prenant: j'en ai donné à plusieurs malades; j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfans, qu'il ne nuisoit à personne; & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, est un remede toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance, & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux; à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très-doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur pour que, quand il est refroidi, il ait la consistance du cotignac. Quand on veut en faire usage, on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe séchée.

cataplasme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de cigue, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

No. 60.

D'herbe de ciguë seche ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple. Laissez-le cuire pendant quelques momens dans l'eau, exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

No. 61.

Des vrais yeux d'écrevisses, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes. quatre grains de canelle Partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette (*tt*).

No. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites-le dissoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge (*uu*).

No. 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la long-tems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez-y, peu-à-peu, deux cuillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capillaire (*xx*).

(*tt*) L'once des yeux d'écrevisses coûte six creutzers.

(*uu*) Pour faire l'extrait, on prend des noix ayant qu'elles soient mûres, dans le même tems dans lequel on les cueille pour les confire.

(*xx*) Ce remede n'est point désagréable. On peut

No. 64.

Une once de nutritum, & un jaune d'œuf mêlés exactement (*yy*).

No. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile, si c'est en hiver, en été il n'en faut point, ou tout au plus une cuillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soient pas trop usées, & laissez-les sécher (*zz*).

No. 66.

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusqu'à ce qu'il ait à-peu-près consistance d'emplâtre. Fondez-y une once & demi de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre. Mêlez-bien Retirez du feu, & versez dans des canons de papier, de la grosseur que vous voudrez (*aaa*).

le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfans au-dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée & à la manne.

(*yy*) Le nutritum coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum, en broyant long-tems dans un mortier, deux dragmes de ceruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(*zz*) Cette toile est très-commode pour tous les pansemens. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jetter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser sécher. Elle peut servir pour un grand nombre de panssemens.

(*aaa*) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguens de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Pour faire le ſparadrap, [c'eſt une toile imbibee d'onguent] il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile ciree du No. precédent.

No. 67.

Cueillez en automne pendant le beau tems, de l'agaric de chéne [c'eſt une eſpece de champignon qui croit ſur ces arbres.]

Il y a quatre parties qui ſe preſentent ſucceſſivement ; 1°. la peau qu'on peut jetter ; 2°. la partie qui ſuit la peau, qui eſt la meilleure. On la bat avec un marteau juſqu'à ce qu'elle devienne douce & molle ; c'eſt là toute la préparation, & l'on en applique un morceau convenable ſur les vaiſſeaux ouverts. Il les reſſerre, empéche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3°. La troiſieme qui peut ſuffire pour arrêter le ſang dans les petits vaiſſeaux ; & 4°. la quatrieme qu'on peut employer & reduire en poudre (*bbb*).

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chambauderie, fameux dans pluſieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues [c'eſt-à-peu près celui de Nuremberg], de diachilon composé & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre ; retirez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi.

(*bbb*) Ce remede, connu il y a long-tems de quelques perſonnes, n'eſt commun que depuis l'an 1750. Il a eu par-tout les mêmes ſuccès, & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourmens qu'occaſionnent les autres moyens d'arrêter le ſang, & c'eſt une des heureuſes décou-

N°. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de ſureau, autant de celles de camomille & de millepertuis. Cuiſez-les en cataplaſmes avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on prefere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de faltranck; on jette deſſus demi-pot d'eau bouillante; on laiſſe infuſer pendant quelques momens. L'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique ſur le mal. La grande cigue puante jointe aux cataplaſmes, eſt auſſi très-efficace, & l'on doit toujours l'employer, quand la contuſion intereſſe les articulations.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449, prenez d'herbes de bétoine, de rhue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roſes rouges, de chacune une poignée & demi. Faites cuire pendant un quart-d'heure dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux; coulez & exprimez fortement. On s'en ſert comme des précedentes.

N°. 69.

L'emplâtre de diapalme. L'once coûte un batz (*ccc*).

vertes qu'on ait pu faire en Chirurgie. L'on voit que chaque Payſan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. Mr. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croît ſur les parties des chênes où l'on a coupé des groſſes branches.

(*ccc*) Pour l'étendre ſur de la charpie, comme

No. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge (*ddd*).

No. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*Arthanita*) & de sommités de camomilles, de chacun une poignée. Mettez-les dans une écuelle de terre avec un demi-quart d'once de savon, & autant de sel ammoniac; versez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

N. B. L'once de sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le chapitre des enfans, coûte six creutzers l'once.

Il est indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(*ddd*) Il coûte demi-batz l'once.

Fin de la Table des Remedes.

TABLE

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

☞ *La lettre* (a) *désigne le Tome premier*, & *la lettre* (b) *le Tome second.*

A

ABSINTHE des Alpes, *a.* *pag.* 125.
Accès de convulsion, *b* 212 & *suivantes.* Voyez *Convulsions.*
Accès d'epilepsie, *b.* 212.
Accès de suffocation, *b.* 214. & *suiv.*
Accouchement. Pourquoi il périt plus de femmes à la campagne dans le tems de l'accouchement, *b.* 49. Conduite pendant le travail, *b.* 51. Quelles sont les suites de couches à la campagnes, *b.* 53. Fievre de lait, b. 55.
Agaric de chêne; son usage, *b.* 135.
Aigreurs des enfans, leurs remedes, *b.* 60.
Air utile & nécessaire pour les malades, *a.* 67. Sur-tout dans la vomique après sa rupture, *a.* 105.
Alimens nuisibles dans les maladies. Pourquoi, *a.* 52. & *s.* Préjugé mortel à cet égard, *a.* 54. & *suiv.*
Anodyns. Leurs dangers dans la petite-vérole, *a* 240. Danger de leur usage dans les convulsions des enfans, *b.* 76.
Anti-hectique : son usage dangereux dans l'abcès du poulmon, *a.* 111.
Apoplexie, est de deux especes, *a.* 169. D'où elles dépendent. Ce qu'il faut faire dans la premiere, *a.* 170. Dans la seconde, *a.*

173. Les apoplexies font sujettes à des rechûtes. Régime que doivent observer ceux qui ont eu une premiere attaque, *a.* 175. Précaution pour se garantir d'une seconde, *a.* 176.

Asphyxie, *b.* 189.

Astringens nuisibles dans les dyssenteries, *b.* 18.

Avis pour les femmes, *b.* 34. & *suiv.* Pour les enfans, *b.* 57. Avis généraux, *b.* 78. & *suiv.* Observation importante, *b.* 82.

Avortement. Précautions à observer pour le prévenir, *b.* 48. & *suiv.*

B

BAIN des jambes, utile dans l'inflammation de poitrine, *a.* 86.

Bains froids : leur utilité dans tous les âges, *b.* 67.

Balsamiques (remedes). Ils sont dangereux dans l'abcès du poulmon & l'étisie, *a.* 109. & *suiv.*

Bella dona (Belle-dame.) Danger de manger de ses fruits. Remedes, *b.* 229.

Blanc de baleine, est une huile très-indigeste, & qu'on doit bannir, *a.* 155.

Boisson abondante, utile pour les malades, *a.* 71.

Boisson froide, quand on a chaud, produit la pleurésie, *a.* 118.

Bouquetin (sang de) nuisible dans la pleurésie, *a* 125.

Brûlure légere. Brûlure ou la peau & les chairs sont endommagées, *b.* 130.

Bubonocele (opération du) souvent nécessaire, *b.* 175.

C

CASSEIN, *b.* 139.

Causes des maladies du Peuple, *a.* 31. 1e. cause: excès de travail. Deux moyens de les prevenir. 2e. se reposer dans un endroit froid, ayant fort chaud, *a.* 32. Remedes dans ce cas. 3e. L'eau froide bue ayant fort chaud. Remedes dans ce cas, *a.* 33. 4e. cause : inconstance des tems. Re-

medes, *a.* 35. 5e. Courtines dessous les fenêtres, *a.* 36. Le peu de soin d'aérer les chambres, *a.* 38. 6e. L'ivrognerie. Les alimens sont aussi cause de maladie, en quel cas, *a.* 39 *& suiv.* Construction des maisons, autres causes de maladies, *a* 42 Causes qui les augmentent, *a.* 45 *& suiv.* Diete dans les maladies aiguës, *a.* 62.

Champignons vénéneux. Remedes, *b.* 229.

Charlatans : fléau plus terrible pour l'humanité que les maladies. Reflexions & observations qui prouvent le danger de se livrer à leurs remedes, *b.* 303. *& suiv.*

Cheval, (l'exercice du) utile après l'ouverture d'une vomique, *a.* 103.

Chlorose. Etat des filles qui sont dans ce cas, *b.* 35. *& suiv.* Traitement, *b.* 43.

Cholera-Morbus. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 345. Sa curation, *a.* 347.

Cigue filipendule : danger de son usage. Remede, *b.* 230.

Clous, *b.* 177.

Colique bilieuse, comment elle s'annonce. Sa curation, *a.* 329. *& suiv.*

Colique de l'estomac & des intestins, *a.* 323. *& suiv.* Elle peut dégénérer en abcès. Ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 325 *& suiv.*

Colique après le froid. Traitement, *a.* 336.

Coliques d'indigestions, *a.* 331 *& suiv.*

Colique inflammatoire, comment elle s'annonce, *a.* 323. Sa curation, *a.* 325. Remedes chauds, nuisibles, & la font renaître, *a.* 327.

Colique venteuse est l'effet des autres coliques. Ses signes. Maniere d'y remédier, *a.* 336.

Contusions, *b.* 139.

Convalescens, maniere de les conduire, *a.* 74 Regles à obser-

ver, *a.* 76. & *suiv.*

Convulsions des enfans : elles sont l'effet d'une autre maladie. 1e. Cause, *b* 73. Remedes 2e. Cause Remedes, *b* 74. 3e. Cause, *b.* 75. Remedes dangereux pour les convulsions, *b.* 76 & *suiv.*

Corps étrangers arrêtés dans la bouche & l'estomac. Accidens qui en arrivent, *b.* 103. Plusieurs faits qui en prouvent le danger, *b.* 105. Moyens de dégager ces corps, *b.* 106 & *suiv.* Ce qui arrive aux corps avalés, *b.* 115. Ils s'ouvrent differentes issues, *b.* 116 & *suiv.*

Cors. b. 187.

Couches. *b.* 49. Suites de couches, *b.* 53. Voy. *Accouchement.*

Coups de soleil. Signes qui les caractérisent, *a* 179 & *suiv.* On y est exposé dans deux saisons, *a.* 179. Deux observations, *a.* 181. 182. Danger de dormir au soleil. Observation, *a.* 182. Autre observation. Effets du soleil sur les enfans, *a.* 183. Sur les vieillards. La trop grande action du feu cause les mêmes accidens, *a.* 184. Traitement, *a.* 185. Observation, *a* 187.

Crachats supprimés dans l'inflammation de poitrine : ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 92.

Croûte pleurétique : ce que c'est. Ce qu'il faut en augurer, *a.* 85.

C

DATURA : (pomme épineuse) danger de manger de ses graines. Remedes, *b* 229.

Defaillance, *b.* 189.

Dents, (maux des) symptômes qui les accompagnent. Causes d'où ils dépendent. Comment il faut y remédier, *a* 160 & *suiv.* Remarques sur la durée de ces maux & l'inefficacité des remedes, *a* 168 & *suiv.*

Dents : (Poussée des) ce qu'il faut observer à cette époque pour les enfans. C'est souvent dans ce tems qu'ils se nouent, *b.* 68. & 69.

Dépopulation : ses causes, *a*. 1. *& suiv*.
Dépôts laiteux, leur traitement, *b*. 55.
Descentes, *b*. 170.
Diarrhée est quelquefois un bien. Cette espece finit d'elle-même. Lorsqu'elle affoiblit le malade, il faut l'arrêter, *b*. 2. Par quels moyens, *b* 3. Ce qu'il faut faire à l'égard de celle qui a été négligée, *b*. 4.
Diete dans les maladies aiguës, *a*. 62.
Digestion : ce qui la facilite dans le paysan, *a*. 42.
Douleurs aiguës, *b*. 230.
Drogues : si on mêle ensemble cellesqui ont des vertus différentes : l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, *a*. 24.
Dyssenterie ; ce que c'est, *b*.4. Elle est quelquefois épidémique, *b*. 5. Comment elle s'annonce. Ses symptômes, *b*. 6. Accidens dangereux qui les suivent, *b*. 7. Le grand remede de ce mal. Autres remedes, *b*. 8. Traitement de la dyssenterie accompagnée de fievre inflammatoire, *b*. 9. De celle qui est accompagnée de fievre putride, *b*. 10. *& suiv*. De celle qui est compliquée avec une fievre d'accès. Préjugé pernicieux, *b*. 13. Observation à ce sujet, *b*. 14. *& suiv*. Les excrémens des malades dans la dyssenterie sont contagieux, *b*. 16. Précautions à observer, *b*. 17. Remedes nuisibles dans cette maladie. Accidens fâcheux qu'ils causent, *b*. 18. L'abus des purgatifs est également pernicieux. De la dyssenterie maligne, *b*. 19. *& suiv*.

E.

ECHARDES entrées dans la peau, *b*. 183.
Emétique au commencement des maladies est nuisible, *a*. 58. Contraire dans l'inflammation de poitrine, *a*. 90 Grand remede de la dyssenterie, *b*. 8. Cas où l'on doit s'en abstenir, *b*. 243. Remedes contre les

accidens après l'usage, *b* 244 Préparation nécessaire avant l'usage, *b*. 249.

Emigration de deux sortes, *a*. 2.

Empyême, *a*. 123.

Enfans. Avis qui regardent leur santé, *b*. 57. Quatre causes des convulsions qui les tuent, *b*. 59. 1°. Le méconium : moyen d'en procurer l'évacuation, *b*. 59. 2o. Les aigreurs: leurs remedes, *b*. 60. & *suiv*. Utilité de laver les enfans, *b*. 63. Maniere de faire ce lavage, *b*. 64. Il faut le pratiquer tous les jours, *b*. 66. 3°. La poussée des dents : ce qu'il faut observer à cette époque. C'est souvent alors qu'ils se nouent, *b*. 69. 4°. Les vers, un seul symptôme en démontre réellement l'existence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b*. 70. Différens remedes contre les vers, *b*. 71. Danger de l'huile dans ce cas. Convulsions : elles sont l'effet d'une autre maladie. 1e. Cause, *b*. 73. Remede 2e Cause, *b* 74. Remede. 3e. Cause, *b*. 75. Remedes dangereux pour les convulsions, *b*. 75, 76.

Enflure des jambes dans les convalescens, se dissipe d'elle-même, *a*. 78.

Engelures des mains, des pieds, &c. *b*. 158. D'où elles dépendent, *b*. 59. Plus fréquentes chez les enfans, *b*. 160 & *suiv*. Moyens de les prévenir & de les guérir, *b*. 163.

Entorses. Remede, *b*. 148. Une mauvaise pratique y attire une inflammation dangereuse, *b*. 149.

Epilepsie, accès d') *b*. 212.

Erésipelle, endroit du corps qu'elle attaque. Erésipelle bénigne, *a*. 301. Erésipelle plus grave : comment elle commence, *a*. 302. Sa durée, sa terminaison. Elle suppure rarement, *a*. 303. Symptôme qui accompagne la rentrée

de l'humeur, *a.* 304. Causes de cette maladie. Traitement de ce mal, *a.* 305. Moyens de rappeller l'éréſipelle rentrée, *a.* 309.

Eſquinancie Symptômes généraux, *a.* 126. Eſpece la plus fréquente, *a.* 128. Difficulté d'avaler le liquide: d'où elle vient, *a* 29 Maniere dont ſe termine cette maladie Son traitement, *a.* 131. Signes qui font juger qu'il s'eſt formé un abcès. Ce qu'il faut faire alors. *a.* 136.

Evanouiſſement: il a pluſieurs degrés. D'où il dépend, *b.* 188. Evanouiſſemens cauſés par le trop de ſang. Ce qu'il faut faire. *b.* 190. Par la foibleſſe. Ce qu'il faut faire, *b.* 191. & *ſuiv.* Par les embarras d'eſtomac, *b.* 194. Par les maux de nerfs, *b.* 197. Par les paſſions, *b.* 203. Evanouiſſemens qui ſurviennent dans les maladies, *b.* 205.

Exercice utile pour la ſanté, *a* 42, 77.

Expatriation commerçante a ſes inconvéniens, *a* 4.

F.

FEMMES: avis qui regardent leur ſanté; *b.* 34.

Feu St. Antoine: ce que c'eſt, *a.* 308.

Fievre: ce qu'il faut faire dès qu'elle eſt déclarée, *a.* 67.

Fievre ardente ou chaude. Ses ſignes, *a.* 255. Ses cauſes, *a.* 256. Traitement, *a.* 266. Signes d'amendement, *a.* 258. Signes d'augmentation du mal, *a.* 259.

Fievre d'accès: ce que c'eſt. Elles ſont de pluſieurs eſpeces, *a.* 281. Dans quelles circonſtances paroît ſouvent le premier accès, *a.* 282. Principal ſymptôme de ces fievres. La durée de l'accès n'eſt point fixe, *a.* 284. On a diſtingué ces fievres en fievres de printems ou d'automne, *a.* 284. Remarque à ce ſujet. Préjugé ſur les fievres d'automne. Les fievres d'accès ne

sont pas ordinairement mortelles, *a.* 285. Les fievres quartes plus rebelles que les tierces, *a.* 286. Remede immanquable pour leur guérison, (le kina) *a.* 287. Ce qu'il faut faire dans les fievres de printems, *a.* 288. Dans les autres fievres d'accès, *a.* 289 & *suiv.* Ce qu'il faut faire avant l'accès, *a.* 293. Plusieurs remedes dans ces fievres : remarques à leur sujet, *a.* 295 & *suiv.* Autres fievres d'accès, nommées *pernicieuses* : symptômes qui les accompagnent, *a.* 297. Le kina les arrête, *a.* 299. Ce qu'il faut faire dans les endroits où l'air rend ces fievres fréquentes, *a.* 300, 301.

Fievre de lait : ce qu'il faut faire alors, *b.* 55.

Fievres malignes : pourquoi ainsi nommées. Leur caractere distinctif, *a.* 269. Leurs causes. Symptômes, *a.* 270. Leur terme est très-irrégulier, *a.* 273. Signes qui annoncent la guérison. Traitement, *a.* 274 & *suiv.* Convalescence. Préjugé sur le traitement de ces fievres, *a.* 279. La cause de ces fievres s'allie souvent avec d'autres maladies, *a.* 280.

Fievres putrides : pourquoi ainsi nommées. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 260. Symptômes du mal négligé. Etat de la maladie, *a.* 262. Elle n'a point de terme fixe pour guérir ou tuer, *a.* 263. Traitement, *a.* 264 & *suiv.*

Fluxion de poitrine, *a.* 80.

Foulures, *b.* 148.

Froid (le) tue quand on y est long-tems exposé : pourquoi, *b.* 157.

Froid ou *Frisson* des malades : ce qu'il faut faire dès qu'il se fait sentir, *a.* 66.

Fruits (les) mûrs sont un préservatif contre la dyssenterie, *b.* 13.

Furoncles : ce qu'il

faut faire, quand il y a une grande inflammation. S'ils reviennent souvent, *b.* 177. Comment ils se terminent, *b.* 178.

G

GALE, maladie contagieuses, *b.* 29. Ses signes. Ses causes, *b.* 30. Traitement à observer, quand elle commence, *b.* 31. Précautions à observer pendant les remedes, *b.* 32. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle dure longtems. *b.* 33. Les remedes qui font disparoître la gale sont dangereux, *b.* 34.

Gangrene du poulmon : signes qui l'annoncent, *a.* 112 & *suiv.*

Gangrene du poulmon après les pleurésies : ses signes. *a.* 112.

Génipi ou *Absinthe* des Alpes, *a.* 125.

Glaires de l'estomac : comment on y remédie, *b.* 246.

Gorge, (maux de) *a.* 126. Epidémiques. Leurs symptômes, *a.* 139 & *suiv.* Guéris chez les enfans avec les vésicatoires. Autre méthode employée pour les adultes, *a.* 144. Observation sur ceux qui en sont morts, *a.* 145.

Grossesse, plus heureuse à la campagne qu'à la ville, *b.* 48. Précautions à observer pour ne pas se blesser. & prévenir l'avortement, *b.* 48. & *suiv.*

H

HÉMORRHAGIES, *b.* 208.

Hernies : par le bandage elles se guérissent aisément chez les enfans, *b.* 170. Hernies d'un volume prodigieux, l'inflammation de la hernie est souvent mortelle, *b.* 171. Causes de cet accident, moyens d'y remédier au commencement, *b.* 1773. Ce qu'il faut faire quand le mal est grave, *b.* 175.

Huile : son abus dispose les enfans à la nouûre, *b.* 61.

I

INDIGESTION, *a.* 331. Dangers des re-

medes chauds, quels ſymptômes indiquent qu'elle ſera mortelle, *a.* 333.

Inflammation de poitrine : ſes ſignes, *a.* 80 *& ſuiv.* Pronoſtic, uration, *a.* 83. Comment ſe termine la maladie, *a.* 88.

Inflammations de poitrine, leurs ſignes, *a.* 312. Leur traitement, *a.* 313. *& ſuiv.*

Inflammation (fauſſe de poitrine) : ce que c'eſt, ſaiſon dans laquelle elle ſe fait ſentir, quelles perſonnes elle attaque, *a.* 316. Ses ſymptômes, *a.* 317. Raiſons de ſon danger, *a.* 318. Traitement, *a.* 319. *& ſuiv.*

Inoculation, éloigne le danger de la petite vérole, maniere de préparer à cette opération, *a* 242. *& ſuiv.*

Inoculation de la petite vérole, *b.* 253. Lieux où elle eſt en uſage depuis longtems. Comme elle s'eſt répandue en Europe, *b* 254. Raiſons qui décident en ſa faveur, *b.* 254 *& ſuiv.* Sujets qu'on peut admettre pour être inoculés, *b.* 261. Cauſes qui rendent la petite vérole fâcheuſe, *b.* 263. Circonſtances dans leſquelles on peut pratiquer cette opération, *b.* 263 *& ſuiv.* Réflexions ſur la préparation, *b.* 265. *& ſuiv.* Maniere dont ſe fait l'opération, *b.* 271. Tems de l'éruption. Par quels degrés elle ſe fait, *b.* 273. Nombre des boutons, *b.* 275. Succès de l'auteur, *b.* 276. Sa néceſſité prouvée par une comparaiſon, *b.* 279.

Inoculation de la rougeole, introduite par Mr. *Home*, Médecin d'Edimbourg. Vues de ce Méd. dans cette pratique, *b.* 282. Il emploie le ſang dans cette opération. Sa maniere de la faire : ſuccès, *b.* 283. Ce qu'en a conclu Mr. *Home*, *b.* 284. *& ſuiv.*

Ivrognes ſont ſujets aux rechûtes de pleuréſies, *a.* 124.

K

KINA, ou *Kinkina*. Remede immanquable pour les fievres d'accès. Erreur où l'on étoit à son sujet, *a.* 287. Dès qu'on a commencé de le prendre, il faut bien se garder de se purger, *a.* 293.

L

LAIT coagulé dans les mamelles, ses suites, *b.* 56. Ce qu'il faut faire alors, *b.* 56.

Langueur (maladies de), *b.* 286.

Lavement utile dans les maladies: en quel cas sur-tout, *a.* 72.

Libertinage (le) nuit à la population, *a.* 8, 9.

Lit. Tant que le malade a des forces, il faut qu'il sorte de son lit. Avantages qu'il en retire, *a.* 72, 73.

Lochies: la suppression de cette évacuation cause les maladies les plus violentes, *b.* 55.

Loupes, *b.* 187.

Luxe: il nuit à la population. *a.* 6, 7.

M

MACLET, *a.* 199.

Maiges: ce que c'est. Observations & réflexions sur les dangers de se livrer à cette espece de Charlatans, *b.* 303 *& suiv.*

Maladies, leurs causes: *a.* 31 *& suiv.* Causes qui les augmentent, *a.* 45. *& suiv.* Diete à observer pendant les maladies aiguës, *a.* 62. Maniere dont s'annoncent les maladies, *a.* 63. Précautions pour les prévenir ou les diminuer, *a.* 64. Dangers de la méthode contraire, *a.* 65.

Maladies chirurgicales, *b.* 129 *& suiv.*

Maladies de langueur; leurs causes, *b.* 286. Moyens de les prévenir. *b.* 289 *& suiv.*

Mammelons des nourrices écorchés: remede, *b.* 56.

Matrice: signes de l'inflammation de ce viscere, *b.* 54. Elle est souvent mortelle, *b.* 55.

Méconium; moyens d'en procurer l'éva-

cuation, *b*. 59.

Membrane graiſſeuſe ou cellulaire; ce que c'eſt. Idée qu'on peut s'en former, *b*. 120. Fait qui prouve la communication de cette membrane entre toutes ſes parties, *b*. 121.

Membres gelés : danger de les réchauffer, *b*. 154. Ce qui le prouve, *b*. 154.

Mercure, remede sûr de la rage, *a*. 215.

Meurtriſſures : ce qu'on entend par là; *b*. 139. Leur danger; hiſtoires qui le prouvent, *b*. 139. & *ſuiv*. Ce qui arrive après un coup ou une chûte à la partie contuſe, *b*. 141. Remedes, *b*. 142. Dangers d'appliquer des liqueurs ſpiritueuſes, *b*. 143. Des emplâtres compoſés de graiſſes, &c. *b*. 144. Conduite à tenir après une chûte violente, *b*. 145. & *ſuiv*.

Miſéréré, *a*. 340.

Mouron à fleurs rouges, (*Anagallis flore purpureo*), *a*. 221.

N

NOURRITURES des malades, *a*. 68 & *ſuiv*.

Noyés. Secours indiqués pour eux, *b*. 86.

O

OEUF dans lequel on a mis de la ſuie, nuiſible dans la pleuréſie, *a* 125.

Oiſiveté (l') nuit à la population, *a*. 7.

Opium : remede contre ſon uſage immodéré, *b*. 230.

Oppilations, *b*. 35. & 45.

Oreillons, ce que c'eſt, *a*. 138.

Ourles, *a*. 138.

P

PALES-COULEURS, *b*. 35.

Panaris de pluſieurs eſpeces. Commencement du mal, *b*. 178. Sa terminaiſon. Traitement intérieur & extérieur, *b*. 180. Conduite à tenir lorſqu'il y a carie, *b*. 180.

Parfums d'eau chaude avec des herbes vulnéraires; leur utilité, *a*. 105.

Passion iliaque : maladie la plus cruelle, *a.* 340. Maniere dont le mal s'annonce. On ne vomit point de matieres ftercorales, *a.* 340. Son traitement, *a.* 342. Le nœud prétendu des inteftins eft une chimere, *a.* 344.

Péripneumonie, *a.* 80 & 312.

Petit-lait : fes propriétés & vertus, *a.* 244.

Petite-vérole, eft la plus générale de toutes les maladies. Elle tue la feptieme partie de ceux qu'elle attaque, *a.* 221. Comment le mal s'annonce, *a.* 222. Tems où les boutons paroiffent, *a.* 223. Comment ils commencent ; durée de l'éruption ; fa fin, *a.* 224. Tems le plus dangereux de la fievre, *a.* 226. Autres fymptômes de la petite vérole. Salivation, *a.* 227. Autres fymptômes ; convulfions, faignemens de nez, *a.* 238. Deux efpéces de petite vérole ; remarques à ce fujet, *a.* 239. Dangers du mauvais traitement, *a.* 231 & *fuiv.* Curation de la maladie dans le commencement, *a.* 234 & *fuiv.* durant la fuppuration, *a.* 237. Ce qu'il faut faire lorfque les yeux font couverts, 238. Utilité d'ouvrir les boutons, *a.* 239. Ce qu'il faut faire fi elle vient à rentrer, *a.* 241. L'inoculation prévient tout danger, *a.* 242. Voyez *Inoculation* de la petite vérole, *b.* 253.

Peur : fes fuites, *b.* 217.

Piquûres d'animaux *a.* 310. Accidens qu'elles caufent. Remedes, *a.* 311.

Plaie légere : ce qu'il faut faire, *b.* 133. Plaie confidérable ; traitement, *b.* 134. S'il y a un vaiffeau ouvert, on fe fert d'agaric, *b* 135. La guérifon des plaies eft l'ouvrage de la nature. Les fpiritueux font nuifibles, *b.* 136. Diete dans les plaies, *b.* 137.

Pleuréfie : (fauffe)

ce que c'eſt. Erreur à ce ſujet, *a.* 320. Ses ſignes. Son traitement, *a.* 321.

Pleuréſie, *a.* 80. Ses ſignes. Comment le mal s'annonce. Cauſe qui la produit ſouvent, *a.* 115. Son traitement, *a* 119. *& ſuiv.* Maniere dont elle ſe termine Par la gangrene ou une vomique, *a.* 122. Remedes nuiſibles dans la pleureſie, *a.* 124.

Point, *a.* 115 & 312.

Poiſons : accidens qui les ſuivent Remedes, *b.* 227.

Poitrine, (inflammation de) *a.* 80.

Poivre : préjugé à ſon ſujet, *b.* 251.

Population : le ſervice militaire lui nuit *a.* 2. Le luxe, l'oiſiveté & le libertinage, *a.* 6. 8. Moyens de remédier à ces maux. Autre cauſe de la dépopulation, *a.* 10 *& ſuiv.*

Pouls : remarques ſimples ſur la connoiſſance du pouls, *a.* 27, 28.

Poulmon, (gangrene du) ſignes qui l'annoncent, *a* 112. Squirre du poulmon ; à quels ſignes on le connoit, *a.* 113. Remedes, *a.* 114.

Précaution, (remedes de, *b* 232.

Purgatifs contraires dans l'inflammation de poitrine, *a.* 90.

Purgatifs : leur abus dans la dyſſenterie a ſes dangers, *b.* 19.

Purgation, (la au commencement des maladies eſt nuiſible, *a.* 58, 60.

Purgations ; ſignes qui en indiquent le beſoin, *b.* 241. Cas où il faut s'en abſtenir, *b.* 243. Remedes contre les accidens qui ſuivent les purgations, *b*, 244. Préjugé à l'égard des purgations, *b.* 249. Préparation néceſſaire avant l'uſage des purgatifs, *b.* 250.

Pus épanché dans la poitrine : ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 111 *& ſuiv.*

Q

QUESTIONS auxquelles il eſt néceſſaire

de ſavoir répondre, quand on va conſulter un Médecin, *b.* 332 & *ſuiv.*

R

RAGE; les hommes prenent rarement cette maladie ſans avoir été mordus par un animal enragé. Remarques. Précautions à obſerver. Signes de la rage dans le chien, *a.* 207. Dans l'homme, *a.* 209. Second degré, *a.* 209. Le venin s'allie à la ſalive ſeule. Remarques à ce ſujet, *a* 211. On vante une foule de remedes contre la rage, dont l'expérience a démontré l'inſuffiſance, *a.* 212. Remedes plus ſûrs, *a.* 213. Ce qu'il faut faire auſſitôt après la morſure, *a.* 214. Si la rage eſt déja déclarée, *a.* 216. Maniere de guérir les chiens enragés. Préjugé faux &. dangereux ſur la morſure des chiens, *a.* 219. Conduite barbare qu'on a tenue à l'égard des hommes attaqués de la rage, *a.* 220. Autres ſpécifiques contre la rage, mais peu ſûrs, *a.* 221.

Rage mue, premier degré, *a.* 209.

Rage blanche, ou rage confirmée, *a.* 209.

Regles: ce que c'eſt. Tems où elles commencent, *b.* 35. Accidens qui les précédent, *b.* 35. Moyens de prévenir les maux qui ſuivent ou accompagnent cette évacuation, *b.* 36. Tous les maux des filles ne viennent pas du défaut des regles, *b.* 38. A cette époque, lès femmes doivent être attentives à tout ce qui peut les déranger, *b.* 39. Symptômes différens qui annoncent le retour des regles, *b.* 40. Moyens de les prévenir, *b.* 43.

Regles ceſſantes: ce qu'il faut faire alors *b.* 46. Pourquoi pluſieurs femmes périſſent à cet âge, *b.* 47.

Remedes ſimples utiles, *a* 24.

Remedes de précaution, *b.* 232.

Rhumatiſme eſt avec ou ſans fievre. Diſtinc-

tion de la premiere espece. Siege du mal, *a.* 188. Observations, *a.* 189. Cause du rhumatisme. Traitement, *a.* 191 & *suiv* Comment se termine la maladie, *a.* 195. Moyen de prévenir ce mal, *a.* 197. Rhumatisme chronique, son caractere Il est très opiniâtre, *a.* 199. Son traitement, *a.* 200 & *suiv.* Remarques à ce sujet, *a.* 203. Remedes dangereux dans cette maladie, trop souvent employés, *a.* 204.

Rhume: préjugé au sujet de cette maladie, *a.* 148 & *suiv.* Le rhume est une véritable maladie inflammatoire; remarques importantes à ce sujet, *a.* 149 Traitement, *a.* 151 & *suiv.* Dangers des eaux-de-vie & des aromates dans les rhumes, *a.* 155. D'où vient la disposition aux rhumes, *a.* 157. Conseils pour la guérir, *a.* 158.

Rosen, (Monsieur) premier Médecin de Suede, a écrit sur les maladies pour le Peuple. *a.* 15.

Rougeole, moins meurtriere que la petite vérole, *a.* 246. Comment le mal s'annonce, *a.* 249. Son traitement, *a.* 251. Suite de cette maladie mal traitée ou négligée, *a.* 252. Le venin de la rougeole extrêmement âcre. Observation, *a.* 254. On a inoculé la rougeole, *a* 254. Voyez *Inoculation* de la rougeole, *b* 282.

Rupture, *b.* 170.

S

SAIGNÉE: son usage dans l'inflammation de poitrine, *a.* 84. 85. Cas où elle nuit & ne soulage point, *a.* 86. Son usage dans la pleurésie, *a.* 120, 121. Nécessaire dans quatre cas seulement, *b.* 233. Abus des grandes saignées, *b* 240

Saignement de nez dans l'inflammation de poitrine, soulage plus que la saignée, *a.* 91.

Sang: son caractere dans les inflamma-

tions, *a.* 85. Signes du trop de sang Nécessité de la saignée, *b.* 233.

Sang de bouquetin, nuisible dans la pleurésie, *a.* 125.

Sciatique : les douleurs de la sciatique sont très-opiniâtres, *a.* 199. Moyens de les guérir, *a.* 201.

Service militaire nuit à la population, *a.* 2 & *suiv.*

Squirrhe du poulmon, à quels signes on le connoit, *a.* 113. Remedes, *a.* 114.

Sueurs : erreur de croire que toutes les maladies sont guéries par la sueur Ses dangers, *a* 46

Sueur (la) que l'on excite dans la pleurésie est meurtriere, *a.* 119.

Suffocation, (accès de) *b* 214.

Suie dans un œuf nuisible dans la pleurésie, *a.* 125.

Suppression de l'expectoration dans la vomique : maniere de la rappeller, *a.* 107.

Swieten, [Van] premier Médecin de leurs Majestés Impériales, a écrit sur les maladies pour le peuple, *a.* 15.

Syncope, *b.* 189, 205.

T

TARTES ou gâteaux, mauvais alimens, *a.* 41.

Transpiration : ce que c'est, *a.* 29.

Transpiration arrêtée, cause du rhumatisme, *a.* 191.

Travail (le précoce use avant l'âge, *b.* 82.

Trousse-galant, *a.* 345.

V

ULCERES : leurs causes. En quoi ils different des plaies, *b.* 150. Danger de les tarir, *b* 151. Curation. Diete à observer, *b.* 152. Ulceres des jambes, *b.* 153.

Vapeurs du charbon : accidens qu'elles causent, *b.* 220. Remedes, *b.* 222.

Vapeurs des souterrains fermés depuis long-tems, dangereuses, *b.* 226.

Vapeurs du vin : ses dangers, *b.* 225.

Vapeurs maladie, *b.* 98. *& suiv.*

Ventouses scarifiées, utiles dans l'esquinancie, *a.* 131.

Vérole, (petite) *a.* 221. L'inoculation prévient tout danger, *a.* 242. Voyez *Inoculation* de la petite vérole, *b.* 253.

Verrues, *b.* 186.

Vers : symptôme qui en démontre la présence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b.* 69. Différens remedes, *b.* 71. L'huile est nuisible dans ce cas, *b.* 72.

Vésicatoires. Utiles dans l'inflammation de poitrine & la pleurésie, *a.* 92.

Vin rouge, nuisible dans les maladies, *a.* 52.

Violet, (le) *a.* 301.

Vomique : ce que c'est, *a.* 94. De deux sortes, *a.* 94, 95. Signes qui annoncent que la vomique se forme. Signes qui annoncent son existence, *a.* 96 *& suiv.* Conduite à tenir alors, *a.* 99. Les secousses en procurent la rupture : observations qui le confirment *a.* 100. Ce qu'il faut faire après l'ouverture de l'abcès, *a.* 101. Si l'expectoration diminue ou s'arrête : comment on la rappelle, *a.* 107. Dangers des balsamiques & de l'antihectique dans l'abcès du poulmon, *a.* 109, 111. Ce qu'il faut faire si le pus est épanché dans la poitrine, *a.* 111. *& suiv.*

Vomique à la suite de la pleurésie. Moyen de la prévenir, *a.* 123. *& suiv.*

Fin de la Table des Matieres.

CATALOGUE.

Des Ouvrages en François & en Latin, de Monsieur TISSOT, *Professeur en Médecine à Lausanne, que l'on trouve chez François Grasset & Comp. Libraires & Imprimeurs à Lausanne en Suisse.*

NB. *Ce sont les éditions originales.*

AVIS au Peuple sur sa santé, *dixieme édition originale, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur*, 12. 2 *vol.* 1789.

Dissertation sur l'inutilité de l'Amputation des membres, par Mr. BILGUER, traduite & augmentée de quelques remarques, &c. 12. 1782.

Essai sur les maladies des gens du monde, *seconde édition, fort augmentée*, 8. 1770.

— le même, 12. 1781.

Inoculation (*l'*) justifiée, ou dissertation pratique & apologétique sur cette méthode, avec un essai sur la muë de la voix, 12. 1788.

Observations & dissertations de médecine pratique, publiées en forme de lettres, traduites en françois avec l'approbation de l'Auteur, par Mr. Vicat, 12. 2 *volumes*, 1788.

Onanisme, (*l'*) ou Essai sur les maladies produites par la masturbation, *nouvelle édition augmentée par l'Auteur*, &c. 12. 1788.

Santé (*de la*) des gens de lettres, *troisieme édition originale, corrigée & augmentée*, 12. 1783.

Traité de l'épilepsie, &c. 12. 1789. *Ce volume forme le tome* 5me *du traité des nerfs & de leurs maladies, & l'un & l'autre se vendent séparément.*

Traité de la Catalepsie, de l'extase, de l'anœsthésie, de la migraine & des maladies du cerveau, &c. 12. 1785.

Traité des nerfs & de leurs maladies, 12. 6 *volumes*, 1778 - 1783.

Oeuvres de Mr. TISSOT, rassemblées en corps d'ouvrages, *contenant tous les traités mentionnés ci-dessus*, 12. 13 *volumes*, 1784.

OUVRAGES EN LATIN.

Tissot, Dissertatio de febribus biliosis; seu historia epidemiæ biliosæ Lausannensis, anno 1755, *accedit tentamen de morbis ex manustupratione*, nova editio, 12. Lausannæ 1780.

